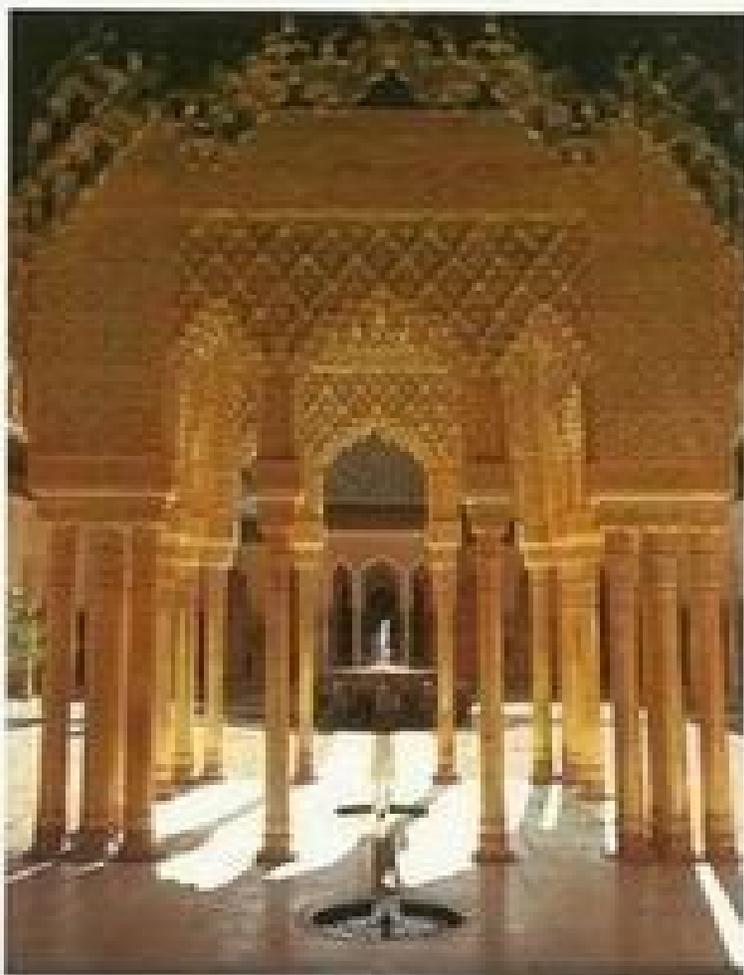


DRISS CHRAÏBI

# Naissance à l'aube

ROMAN



AUX ÉDITIONS DU SEUIL

*DRISS CHRAIBI*

**NAISSANCE  
À L'AUBE**

roman

**ÉDITIONS DU SEUIL**  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*



Du même auteur

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

Une enquête au pays, *roman*, 1981  
(repris dans « *Points Roman* », 1982)  
La Mère du printemps, *roman*

AUX ÉDITIONS DENOËL

Le Passé simple, *roman*  
Les Boucs, *roman*  
L'Ane, *roman*  
De tous les horizons,  *récits*  
La Foule, *roman*  
Succession ouverte, *roman*  
Un ami viendra vous voir, *roman*  
La Civilisation, ma mère !..., *roman*  
Mort au Canada, *roman*

*collection Folio*

Succession ouverte  
Le Passé simple

*collection Médiannes*

Le Passé simple  
Les Boucs  
La Civilisation, ma mère !...

*collection Relire*

Le Passé simple  
Les Boucs

EN PRÉPARATION

L'Émir des Croyants

ISBN 978-2-02-129515-3

© FÉVRIER 1986, ÉDITIONS DU SEUIL.

*Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.*



*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).*

Je dédie ce livre à ma terre natale, le Maroc, ainsi qu'au peuple marocain, mon peuple.

D.C.

# TABLE DES MATIÈRES

[Du même auteur](#)

[Copyright](#)

[Épilogue – L'eau](#)

[Un monde en marche](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

# ÉPILOGUE

## L'EAU

---

---

*« De l'eau, Nous avons créé toute chose vivante. »*

LE CORAN.

Raho Aït Yafelman cheminait le long de la route, par ce lumineux matin d'été de l'an de grâce chrétienne mil neuf cent quatre-vingt-cinq – un Berbère très long et très mince, le visage empreint de sérénité. Il ne marchait pas sur le macadam, mais sur le bas-côté, là où des années de ses propres pas avaient damé l'herbe et le gravier en une piste aussi dure que le granit. La plante de ses pieds avait l'épaisseur d'un pneu de vélo et ses babouches étaient bien à l'abri, dans le capuchon de sa djellaba, en compagnie d'un morceau de pain d'orge et d'une poignée de dattes. Il se chausserait à la porte de la ville, pour être comme il faut. D'ici là, il n'y avait que trois heures de marche, quatre peut-être par vent debout. Mais on était au mois d'août, l'air était immobile, autant dire inexistant, et c'était comme si, dès l'aube, le soleil l'avait flambé jusqu'au septième ciel.

De place en place, le bitume luisait, fumait, redevenu liquide. Des virages mabouls tordaient la route sans raison apparente, brisaient l'élan des enjambées. Mais c'était ainsi : il fallait marcher avec son siècle ! Un pied devant l'autre, l'un après l'autre, l'homme de la montagne allait calmement son chemin, descendant aussi bien vers la ville de Sidi Kacem Bou Asriya que vers son passé. Franchi l'espace, là-bas à main gauche, très loin dans le Sud, il y avait l'Oum-er-Bia. Pas un jour ne s'était écoulé sans que Raho n'évoque le fleuve de son enfance, torrentiel à sa source, paisible à l'embouchure, lourd, lent et profond dans son débit. En avait-il jamais quitté la rive ? Maintenant encore, au seuil de la vieillesse, il entendait la voix de son eau chantant tel un orgue, de l'Atlas jusqu'à l'océan Atlantique.

A chacun de ses pas, à chaque mouvement de son corps, tintinnabulaient, allègres, les clochettes et les pièces de monnaie en cuivre et en bronze dont il était comme cousu : à ses poignets, au gland de sa chéchia, aux épaules, parsemant l'outré en peau de chèvre suspendue par une lanière à son cou. Il la remplirait à midi, à la gare des *chimanés di fir*, dans le bureau de Msiou Boursexe, d'eau bien fraîche. Et ainsi il irait de train en train abreuver les voyageurs au plus fort de la chaleur. Il ne demandait rien en échange. Jamais il ne lui était venu à l'idée de se faire payer : comme la lumière des cieux, l'eau était à tout le monde. Il tendait sa timbale pleine aux assoiffés suants et rouges, disait simplement :

– Tiens, frère ! (Ou : tiens, oncle ! sœur, petite mère, « msiou » ou « la madame jolie » s'il s'agissait de chrétiens.) Bois et que la paix descende en toi !

Si on le retenait par la manche et qu'on lui glissait dans la main une pièce, parfois un billet de banque mais c'était l'exception, eh bien ! il l'acceptait placidement. C'était la coutume, peut-être aussi le témoignage d'une certaine fraternité entre les hommes quand ils avaient soif, quand ils souffraient, quand ils étaient seuls avec leur cœur. Oui, peut-être bien...

Ce qui était sûr de longue date, c'est que Msiou Boursexe était un frère. Un véritable frère selon l'esprit de clan, même s'il était natif du pays des Frankaouis et faisait partie de la classe des maîtres et des sédentaires. Il était... voyons voir ! oui, « coopérant », c'est ça. Il dirigeait la gare. Beaucoup d'employés. Il commandait aux trains, aux rails, voire aux minutes du temps. Il « avait la tête » par conséquent, mais elle n'était pas enflée comme celle d'un roi. Dans un coin de son bureau, il y avait une sorte de grand plat tout blanc, fixé au mur, appelé comme ça « lavabo », et dont le robinet faisait sourdre une eau miraculeusement froide, été comme hiver. Aucune commune mesure avec cet autre robinet sur le quai, en plein soleil, debout tel un marteau au bout d'un long tuyau aussi épais qu'un rondin. D'abord il s'agissait de le toucher, et les cheminots employaient de vieux gants ou du papier journal tassé, en guise de manicles. Et, lorsqu'ils avaient réussi à l'ouvrir, ils faisaient un saut en arrière, attendaient un tout petit quart d'heure que la vapeur bouillante qui s'en échappait se transformât en eau pour remplir les réservoirs des trains.

Il y avait trois trains : l'un venait du sud et se dirigeait vers le nord ; l'autre allait en sens contraire ; et le troisième partait du pays des Algériens et son terminus était Dar el-Beïda<sup>1</sup>. Longs tous trois de centaines de mètres de wagons, de la première à la quatrième classe, sans compter ceux des

marchandises, des PTT et des bestiaux. Leur lieu de rendez-vous (le nœud ferroviaire, comme l'avait expliqué Msiou Boursexe à Raho Aït Yafelman maintes et maintes fois au cours de ces années), c'était là, à Sidi Kacem Bou Asriya, au centre géographique du pays. Simple, non ?

– Non, répondait Raho. Oho, non, Msiou Boursexe. Tu as la tête, il y en a des choses là-dedans, *wallah !* Mais pourquoi ces *chimanes di fir* ils arrivent tous trois pareil en même temps dans le milieu de la journée ? Hein, toi ? Tu expliques au Berbère ? Il fait chaud entre midi et une heure de l'après-midi, dis donc ! A quoi elle sert, ta tête ? Pourquoi tu fais pas venir les *chimanes di fir* par exemple le matin ou le soir, quand il n'y a pas le soleil de feu ? Les voyageurs sont là-dehors, les pauvres, à rôtir comme un méchoui ! Ils sont pas comme nous autres, les Fils de la Terre. La chaleur les fait souffrir avant qu'ils aillent en enfer. Et pourquoi tu dis pas aux chauffeurs des *chimanes di fir* que bon, d'accord, ils ont fait une halte pour se reposer un peu, d'accord ! mais que ça suffit maintenant et qu'ils continuent leur chemin ? Qu'est-ce que tu attends ?

– J'attends le train de Tanger. Va-t'en de là ! *Roh, fissa !* Laisse-moi travailler !

– Tu fâches vite, toi, dis donc ! Tanger, c'est loin tout là-haut dans le Nord. D'ici que le *chimane di fir* de Tanger il arrive !... Y aura le bouillon de la marmite qui sera tout sec, plus de bouillon du tout. Et toi, Msiou Boursexe, t'es là à scribouiller avec un crayon ! Je comprends pas toi.

– Écoute voir, disait le chef de gare avec beaucoup de gentillesse. (Il était piqué au vif.) Un train a besoin d'une voie. Ces deux-là qui sont à quai, ils ne peuvent pas repartir avant l'arrivée du train de Tanger. Question d'aiguillages. Ce ne sont ni des chameaux ni des bourricots qui, eux, peuvent aller n'importe comment et où ils veulent, même au diable. Les trains empruntent des voies et il n'y en a que deux, l'une à droite, l'autre à gauche. Deux paires de rails, des pistes de fer si tu préfères. Tu comprends ?

– Je comprends toi, mais je comprends pas tes paroles. La ville est dans un trou, une cuvette. Autour, y a rien que des collines et des plateaux. Ça chauffe dur de tout partout, surtout en été comme tu sais. Et quand ça a bien chauffé, ça descend dans la ville de tous les côtés comme une fournaise de la Géhenne. Dis, Msiou Boursexe, toi qui as la tête, pourquoi tu as bâti la gare par ici ? Tu aimes pas les voyageurs ? Tu es pourtant pas méchant, *wallah !*

– Sors de là !

Et Raho sortait de là, allait abreuver les fils d'Ève et d'Adam bloqués dans leurs wagons et prisonniers du temps civilisé – cependant que son petit-fils Bourguine, ce mécréant hilare, sautait d'un train à l'autre, court sur pattes, face ronde, trapu, vêtu d'une djellaba couleur de terre qui lui arrivait aux genoux. Les sacs postaux que lui tendaient les convoyeurs (juste leurs bras, le reste de leur corps était invisible en été), il les faisait voltiger par-dessus son épaule, les entassait sur une charrette à bras à roues cerclées d'acier, se mettait entre les brancards, tirait ou poussait selon son gré, longeait le train en sautillant pieds nus, chantait à tue-tête des refrains de Chleuhs à faire dresser les cheveux sur la tête d'un Marocain, traversait les voies, perdait son chargement entre deux rails, le ramassait à toute vitesse et le rééquilibrait à peu près sur la charrette, le vidait sur le quai B d'une coulée comme un tombereau de sable, se frottait les mains, arrivait à la hauteur du wagon postal du deuxième train, tambourinait à la porte, hurlant comme sur une cime de l'Atlas :

– Tu ouvres, toi ? T'es constipé ? Ho ! Tu donnes fissa tes sacs de courrier de malheur ?

Et il voltigeait en sens inverse, le long du quai B, en travers des voies, puis de la queue à la tête du premier convoi, hélait le *moul bousta*<sup>2</sup>, Msiou Georges :

– Ho ! Ho, chef ! Travail terminé. T'es content avec moi ?

M. Georges, l'entreposeur, était sur le seuil du hangar, debout sur son mètre quatre-vingt-dix et dans ses cent kilos de muscles dégoulinants de sueur, tricot de corps, naïls, short. A portée de sa main, il y

avait une caisse de bouteilles de bière posée sur trois ou quatre autres caisses. La moitié des canettes étaient déjà vides.

– Ho, Msiou Georges ! disait Bourguine. Tu bois plus que ta soif, dis donc ! Tu vas être mélangé dans ta tête dans un petit moment et tu pourras pas faire travail de direction. C’est toi le chef, c’est pas moi.

M. Georges ne perdait ni son calme ni sa dignité officielle, même si sa face était congestionnée et ses yeux injectés de sang. Tranquillement, il ôtait ses lunettes, du pouce en lissait les verres pour en faire couler la buée, les remettait sur son nez et laissait tomber un regard en fil à plomb sur ce phénomène berbère qui riait de ses trente-deux dents.

– Où est le courrier ? demandait-il lentement, dans un murmure éraillé.

– Là, répondait Bourguine avec une grande simplicité. Et l’autre, il est là-bas. Y a pas de casse-tête : çui qui vient du sud, eh bien ! il est dans le train qui va monter vers là-haut ; et çui du nord, il va descendre vers en bas. Je peux pas me tromper, les locomotives se regardent pas. Y en a une qui est tournée vers là et l’autre vers là-bas, en sens contraire. J’ai tout compris. J’ai fait vite travail comme il faut, y a pas besoin de m’expliquer les choses deux fois.

– Tu le fais exprès ? disait M. Georges. (Sa voix était montée d’un décibel.)

– Oh ! non, chef. Je suis comme ça, tout le monde me connaît. T’as qu’à demander au grand-père Raho. C’est l’ami de Msiou Boursexe. Il dit que je suis malin, rapide et tout ça.

– Et le troisième train ?

– Quel troisième train ? Il est pas encore arrivé, je le vois pas. Et, si ça se trouve, il aura pas de courrier. Pourquoi tu casses ta tête, Msiou Georges ?

– Et le tri ? hurlait l’entreposeur.

Dans le même temps, une locomotive était remise sous pression, l’autre chassait la vapeur, de sorte que M. Georges était obligé de répéter de toute la force de ses poumons :

– ET LE TRI, BOURRIQUE ?

– Bois autre bière, Msiou Georges. Tu perds le calme. Le tri, eh bien ! c’est facile : les autres, dans les villes, ils le feront à l’ombre. Et si c’est mélangé tout partout, y a d’autres trains et d’autres jours de Dieu. Demain ou après-demain, *incha Allah !* D’accord, chef ?

– Tu es viré ! *Roh ! Fissa !*

– D’accord, chef. Je suis viré, je *roh*, je *fissa*. Donne-moi ma journée. Et, dis donc, toi, Msiou Georges, qui c’est qui fait travail à ma place ? L’hiver, l’automne, la saison des fleurs, je dis pas. Mais l’été, hein ? Y a pas un chrétien, pas même un Arabe ou un bourricot qui peut sortir là-dehors sous ce soleil. Tu veux aller te rendre compte ?

– Va me ramener ces sacs postaux ici. Ici, dans ce hangar, et qu’on les trie !

– Je fais comme tu veux, Msiou Georges. Mais tu donnes petit *fabor*<sup>3</sup>.

– Va me chercher les sacs, espèce de ouistiti !

– Oui, chef. Je vais et je cherche tout de suite. Mais avant tu craches par terre. Comme ça, je sais qu’il y aura petit *fabor*. Tu donnes ce que tu veux : petite pièce, vieux billet tout pourri, paquet de cigarettes. C’est entre toi et ton cœur. Et ton cœur il est gros, Msiou Georges.

La vapeur de la locomotive finissait de fuser, le train de Tanger entrait en gare et M. Georges consultait sa montre, lançait un jet de salive par-dessus la tête du phénomène. Il n’était pas bien méchant. Peut-être un peu trop fourmi et gendarme dans son travail, mais pas méchant pour un dirham à l’intérieur de son foie. Il suffisait de lui parler comme à un bourricot sans ânesse, afin de le refroidir un petit peu et l’amener à penser à autre chose. A la fin de la journée, quand le soleil avait traversé le pays et incendiait l’océan, M. Georges redevenait ce qu’il était, natif du pays et heureux d’y vivre. Il mangeait la *kesra*<sup>4</sup>, le couscous, buvait du thé à la menthe, prenait le frais jusqu’à la nuit tombée à la terrasse d’un café de la

médina, en compagnie de Berbères méditatifs. Et puis, il aimait bien le poker. Parfois, Bourguine le laissait gagner.

« *Mon petit-fils est un mécréant* », se disait Raho, tandis qu'il longeait des couloirs de wagon, allait d'un compartiment à l'autre, de soif en soif, offrait sa timbale d'eau bien froide avec des paroles fraîches :

– Bois, mon frère ! Et que la paix descende en toi ! Tu es de quelle tribu ? Aha ! les Bani Mellil ? Il y a des céréales qui poussent de par chez toi ?...

« *La jeunesse d'aujourd'hui a beaucoup d'épines*, pensait-il. *Et Bourguine n'a pas encore vingt étés. Dix-huit peut-être bien... Dix-sept ou dix-neuf étés du temps. C'est le monde de la ville et son esprit mercantile. Il dit qu'il fait ses cinq prières quotidiennes en bon musulman. Mais pas aux heures qu'il faut. Il les groupe toutes le soir et il les fait l'une après l'autre, à toute vitesse, avant d'aller se coucher. Comme ça, il est tranquille avec Dieu et avec moi. Parfois, le dimanche, quand il ne travaille pas, il fait ses prières à l'avance pour toute la semaine à venir. C'est un mécréant issu de mes reins. J'ai beau lui réciter des sourates du Livre. Et lui, il me parle de pétrole et de combines. Il n'arrête pas de calculer l'argent. Il ne sait pas se purifier de ce siècle. Il envie et admire à la fois ceux qui ont des choses, font des choses et ne sont pas grand-chose. Hmm ! c'est vrai : il apporte au village tout ce qu'il trouve en ville, des sacs pour faire des robes solides pour les femmes, des souliers qu'il vole aux militaires, de quoi boire et manger. En plus de sa paie. Peut-être que c'est un bon mécréant, après tout ?... »*

Les trains partis, les quais déserts, la porte du hangar cadenassée derrière M. Georges, il ne restait sur toute l'aire de la gare que les rails brillants, la charrette avec ses brancards pointés vers le ciel blanc et un vieil homme environné de tintements de cuivre et de bronze à chacun de ses pas. Il s'arrêtait et, debout dans le soleil torréfiant, il tournait lentement sur ses talons, sans une goutte de sueur sur le visage. La chaleur était un don, tout comme la pluie lorsqu'elle tombait du ciel, le vent aigre d'hiver ou brûlant et chargé de sable rouge quand il soufflait du sud, toutes sortes d'intempéries – hormis celles venant des hommes. Il était treize heures selon l'horloge. Mais Raho ne se fiait nullement aux machines qui divisaient le temps. Pivotant, il voyait bien que nulle ombre de son corps ne tachait le sol. C'était donc l'heure de la deuxième prière, celle du milieu du jour.

– *Au nom de Dieu tout de clémence et de miséricorde !* récitait-il en entrant dans le bureau de M. Boursexe. *Par le milieu du jour ! Et par la nuit quand elle descend !...*

De sa main droite, il se voilait la face afin de ne pas voir ce que le chef de gare était en train de mâcher. Un sandwich au hallouf ? Il saisissait un balai, nettoyait un coin de la pièce, comprimait son outre pour faire ses ablutions et, les quelques gouttes d'eau qui y restaient, il en aspergeait le sol comme s'il eût manié un goupillon. Et puis, avec des gestes tranquilles, il ôtait ses babouches, sa djellaba, enlevait l'horaire des trains – et l'affiche de la chrétienne qui étalait ses poires de chair bronzée, l'impudique !... tout ce qui ornait le mur situé à l'est, en direction de La Mecque. Sa prière terminée, il refichait les punaises dans le mur. Les papiers retrouvaient leurs places exactes, même celui de la blonde aux fruits mûrs – mais du côté verso.

– Tu n'aimes pas les femmes ? lui avait demandé un jour M. Boursexe.

– Si, Msiou. Beaucoup beaucoup. Mais pas pendant la prière.

– On dirait que tu as honte de la chose ?

– Oh ! non, Msiou. Il n'y a pas de honte en moi. Je porte pas de caleçon comme toi. C'est toi qui as la honte.

– Comment, j'ai honte, moi ? Mais j'adore les femmes, voyons ! Les jolies femmes, bien entendu. C'est terrible !

– Je dis pas le contraire. Mais pourquoi tu les mets au mur au lieu de les mettre dans ton lit ? Ta tête travaille plus que tes fèves, dis donc !

Le rire de M. Boursexe s'élevait comme celui d'un enfant en bas âge à qui sa mère offrirait au réveil des seins lourds de lait, un rire instinctif, libre et pur. S'y associait aussitôt celui de Raho, venu du fond de la gorge. Et, tandis que la bouilloire du chef de gare chantait sur un réchaud à alcool pour le thé et que l'homme de la montagne mâchait une bouchée de pain d'orge suivie d'une datte (les noyaux, il les mettait dans la poche de sa djellaba), ils devisaient sur leurs pays respectifs. Les « échangeaient ». M. Boursexe était natif du Limousin.

– Par Allah et le Prophète, mais tu es un Berbère comme moi ?

– Comment ça ?

– Y a des cousins dans le Haut Atlas, les Aït Limoussen. C'est pareil comme toi. Peut-être qu'ils viennent de ton bled ? Ou le contraire ? Va donc savoir avec l'Histoire qui va et qui vient ! Paraît que nous autres, il y a quantité d'années, on a vécu chez toi comme des maîtres. Longtemps longtemps. Forcément, on s'est mélangé par le sang. Tu peux pas être tranquille avec les femmes quand elles sentent deux ou trois Berbères à proximité. C'est elles qui font les petits... et l'Histoire. Aït Limoussen ! (Il prenait M. Boursexe dans ses bras.) T'es un Chleuh, mon frère ! C'est les scribouillards de la politique qui t'ont nommé comme ça, Boursexe. Y a qu'à voir ta tête ronde et tes petits yeux de malice, comme ceux des gars de chez nous. C'est pour ça, dis donc toi, que t'es tout le temps à me poser des questions sur les oiseaux de la montagne ? Tu les bouffes pas, t'as même pas un fusil, mais t'arrêtes pas de me demander des nouvelles des habitants du ciel. Parle-moi du pays des Aït Limoussen, mes cousins de l'autre côté de la mer...

Ça n'en finissait pas, depuis des années. Depuis que M. Boursexe était chef de gare à Sidi Kacem Bou Asriya et qu'un lointain jour de juillet, il avait permis à Raho de remplir son outre au robinet du lavabo. Au fil des mois et des saisons, il s'était établi entre eux, non une amitié, mais une fraternité berbère.

Raho savait bien que, si véritable et profonde qu'elle fût, l'amitié (tout comme l'amour) était sujette à la caution des sentiments. Et les sentiments pouvaient muer, mûrir, vieillir puis mourir, en l'espace d'un printemps ou d'une existence. Il ne dit pas à M. Boursexe – parce qu'il ne le savait pas en mots – que le christianisme des premiers temps signifiait avant toute chose l'amour du prochain tel qu'il était, en chair et en os sinon en âme, et que l'Islam originel proposait la « Oumma », la communauté humaine des tribus et des races, avec l'égalité en toutes choses ici-bas. L'une et l'autre religions parlaient au nom d'un caïd immense qui habitait là-haut dans le ciel. Mais ses ordres n'avaient pas été suivis. Musulmans et Nazaréens avaient passé le plus clair des siècles à s'entre-tuer. Puis, toutes forces unies, ils étaient tombés à bras raccourcis sur tous ceux qui n'avaient jamais entendu parler de ce caïd terrible et invisible, saccageant la terre et ses fils, hommes, animaux et arbres. Ils appelaient cela la « civilisation ».

Si Raho était musulman, c'était en toute bonne foi. Le plus paisiblement du monde, très sincèrement, sans la moindre volonté de puissance. Il accomplissait sans faille ses cinq prières quotidiennes, jeûnait pendant le mois de ramadan, donnait la « zaka » à plus déshérité que lui, proscrivait de sa table et de sa vue ce qui était interdit par la loi divine et calait souvent sa langue dans sa bouche afin de ne pas proférer un mensonge ou une parole blessante de chien. Ce faisant, il restait ce qu'avaient été ses ancêtres depuis l'origine : un Berbère de la berbérité antique, à l'intérieur de son foie, et jusque dans la moelle de son sexe. Très autrefois, avant l'Histoire écrite, il y avait eu le serment des premiers Anciens dans les eaux vives de l'Oum-er-Bia. Et depuis lors, des générations de Berbères avaient prononcé ce serment, mot pour mot, émotion par émotion, comme en ce lumineux matin de printemps de l'an 679 selon l'ère de Jésus, fils de Meryem. En le lui faisant prêter à l'âge de huit ou neuf ans, le jour où il avait senti son membre devenir viril pour de bon, sa mère lui avait expliqué avec les mots millénaires de la tribu la

bataille du temps : perpétuer la race, survivre aux envahisseurs en procréant le plus grand nombre de descendants, mâles et femelles, dans toutes les ramifications de l'espèce. Submerger, noyer tous les maîtres sous l'abondance du sang. Et le temps avait défilé, très généreux pour les Fils de la Terre. Plus qu'un siècle ou deux à attendre... Bientôt, le passé allait resurgir et distancer l'avenir...

Raho Aït Yafelman remuait les comptes dans sa vieille tête, tandis qu'il devisait et riait avec M. Boursexe. Voyons voir ! combien de fils, de filles et de petits-enfants étaient issus de ses reins depuis sa très lointaine puberté jusqu'en ce midi d'août de l'an mil neuf cent quatre-vingt-cinq ?... Oh ! pas loin du village tout entier. Sécheresse, famine ou politique n'en avaient tué que trois ou quatre, peut-être bien. Le chiendent poussait dru bon an mal an, avec des racines d'épineux, profondes comme un puits.

– Combien t'en as, toi ?

– Hein ? dit le chef de gare. De quoi tu parles ?

– Des enfants. Combien t'en as ?

– Un seul. Un garçon.

– Tu travailles trop du ciboulot. Faut pas accrocher les femmes au mur. Faut les mettre dans ton lit. Les femmes en papier, ça donne pas grand-chose : ni jus, ni chaleur, ni petits. Allez, mon cousin ! parle-moi de ton bled...

C'était si difficile à préciser, même avec les mots de son enfance. Mais il sentait à l'état brut que la fraternité berbère avec l'âme des veines et l'âme de la liberté valait plus que tout au monde, et que celle qui était née entre ce Aït Limoussen et lui, Aït Yafelman, les rendait égaux à jamais ; parce qu'elle était basée, non sur une idéologie, mais sur ce qui précédait l'homme et lui survivrait toujours : la terre. Et les hommes étaient les fils de la terre, avant d'être les fils de leurs idées.

– Allez, Aït Limoussen ! Parle-moi de ton village. T'es pas né ici, dans cette gare de tintamarre ? T'as bien un gourbi de par chez toi ?... Raconte !

Avec cette hardiesse dans l'interrogation qui est habituellement un privilège de l'enfance, il posait des questions précises, inattendues. Non non ! la faïence de Limoges ne l'intéressait pas, à aucun prix. Il n'avait besoin ni de tasses ni d'assiettes. D'ailleurs, il n'avait rien à mettre dedans. Il n'avait que faire non plus des villes, qui n'étaient somme toute que des pierres amassées et entassées par les hommes pour se protéger des éléments et de la solitude. Ce qu'il voulait, c'était aller à la découverte des indigènes du Limousin par le pouvoir de la parole vivante. L'imagination et l'émotion feraient le reste du chemin.

– Parle-moi de la terre de chez toi. Il y a du soleil ?

– Un peu. Pas beaucoup. Rien à voir avec cette fournaise.

– Aha ! c'est pour ça que tu es tout pâle. Il y a des arbres ?

– Oui, des noyers, des châtaigniers.

– Les hommes et les arbres marchent ensemble, mais pas du même pas.

– Tu sais, c'est assez pauvre dans ma province.

– C'est pour ça que tu es venu ici, dans ce pays de cocagne ? T'es pas devenu bien riche, dis donc ! Moi non plus. Et des oueds, il y a ?

– Des rivières ? Oui, bien sûr. Il y a la Vienne, la Creuse, la Corrèze, la Vézère qui passe dans mon village natal : elle n'est pas bien grande, quelque 190 kilomètres, comme d'ici à Casablanca.

– Je connais pas cette Casablanca. C'est loin. Raconte ton oued qui est plus proche de moi.

– Qu'est-ce que tu veux que je te raconte ?

– Tout, Msiou Boursexe : son commencement, sa fin, sa vie. Son histoire.

– Eh bien ! elle prend sa source sur le plateau de Millevaches...

– Mille vaches ! Ah ! *wallah* ! il y a à manger pour toute ta tribu jusqu'à la fin des faims et longtemps après. Mille vaches, dis donc ! Je comprends pas toi : tu laisses les vaches au bled et tu fais scribouillage

ici à la gare avec casse-tête des trains.

Le rire de M. Boursexe, vieux d'une quarantaine d'années, cascada de souvenir en souvenir jusqu'aux temps présents. Le prochain train n'arriverait qu'en fin d'après-midi. D'ici là, c'était si bon de revenir à la source de son enfance.

– Mais non, expliquait-il au vieux montagnard assis par terre en tailleur, entre deux chaises, sirotant lentement du thé à la menthe. Ce ne sont pas des vaches avec des cornes et une queue, meuh ! meuh ! C'est du vieux français : le mot « vache » signifiait autrefois une « source ».

Raho posait son verre en équilibre sur son genou, à la façon des Berbères.

– Attends, toi ! Attends avec ta patience ! Tu as... tu as dit mille sources ? Mille ? Dix fois dix cent multiplié par dix, ça fait mille tout rond ? Mais alors c'est l'abondance ? Il n'y a pas plus... tu comprends ? il n'y a pas plus *la vie* que l'eau.

– Je sais bien. Mais ce n'est pas la baraka chez moi. C'est même tout le contraire.

– Les maîtres ont pris les meilleures terres comme chez nous ? Ça ne fait rien, mon frère. Ils vont mourir. Ils font l'amour avec l'argent, les biens de ce monde, ils produisent pas d'enfants. Ils vont mourir, je te dis. Dans trois siècles ou trois mille ans, c'est pas bien long dans le temps. Et la terre reviendra à ta tribu des Aït Limoussen, tout engraisée des cadavres des maîtres. Tiens ! bois du thé en attendant. Raconte les montagnes, les pistes, les nuages.

– Il y a des sites préhistoriques, la grotte de Lascaux. On y a trouvé des peintures sur les parois, datées entre la fin du solutréen et le début du magdalénien.

– C'est du berbère de chez toi que tu causes ? Ah ! *wallah* ! les Frankaouis ont effacé la mémoire de mes cousins... Je comprends rien à cette langue-là. « Maglalinane »... « solulallah »... rien du tout, Msiou Boursexe.

M. Boursexe s'étranglait de rire et Raho lui tapait dans le dos, demandait avec inquiétude :

– Tu meurs pas tout de suite, dis, mon frère ? Attends un petit peu. T'as pas encore fini ton histoire. Raconte avant d'aller chez le bon Dieu !

Longtemps plus tard, apaisé, assis de nouveau sur sa chaise d'où il était tombé, le chef de gare expliquait avec des mots très simples et l'œil sérieux que l'ère magdalénienne ou solutréenne... non, je ne répète pas... se situait très loin dans l'Histoire, quinze siècles avant Jésus-Christ... c'est ça ! Issa fils de Meryem comme tu dis, non je ne crois pas qu'il était berbère lui aussi, tu veux me laisser parler bon Dieu ?... Quel Aït Krouman ? l'homme de Cro-Magnon, je te dis ! ton ancêtre, si tu veux... sors de là, je n'en peux plus... reviens demain...

M. Boursexe adorait les oiseaux, d'une adoration panique. Ni pour leur beauté ni même pour leur chant. Mais pour leur liberté. Ceux qui étaient rares, qui fuyaient l'humanité, ceux dont l'espèce était en voie de disparition. Les ibis noirs, les corbeaux-craves, les gypaètes qui, debout sur leurs pattes, atteignaient la tête d'un homme et dont l'envergure avait les dimensions d'un voilier en vol. Raho lui racontait le pays de ces oiseaux-là, *son* pays : les villages de montagne Timhadit et Bekrit, le djebel Roumyat, les falaises à pic d'où jaillissaient les sources de l'Oum-er-Bia. Dans sa bouche, la poésie prenait alors tout son sens : l'expression naissante, viscérale des sensations premières, avec des mots pleins, concrets, panthéistes. Au fil des paroles vivantes et des ans, à l'écoute du porteur d'eau va-nu-pieds, être inculte en regard des livres et de ceux qui les avaient écrits, M. Boursexe découvrait avec un mélange de stupeur et de joie que l'esprit humain était habitué à être nourri à la petite cuiller de la pensée des autres, mais qu'il lui arrivait parfois, dans la solitude retrouvée et acceptée, d'être privé de cette nourriture-là : il se mettait enfin à penser par lui-même.

Désormais, il passa ses vacances, non sur cette terre de France qu'il chérissait depuis toujours (une patrie, c'est d'abord l'enfance ; on peut renoncer à tout, sauf à l'enfance), mais dans cet « ailleurs » qui

approfondissait et élargissait en lui la dimension humaine : l'Atlas. Et cela était ainsi : un homme accroupi sur le rebord d'une plate-forme, loin dans l'espace et le temps, immensément loin de la gare, des trains et de la routine quotidienne ; au-dessus de lui, le djebel Roumyat culminant à près de deux mille mètres d'altitude, calcaire et nu, sans arbre ni arbuste hormis quelques buissons de buis d'où sortaient, tels des projectiles, des écureuils de roche ludiques ; de roc en roc, deux mouflons se poursuivant en amour et en bonds aériens ; les ors, les ocre, les sienne et les améthystes du soleil levant ; à main gauche, par-delà le ravin, un piton surmonté d'un œuf blanc, gros comme un melon, qui allait devenir dans quelques saisons un gypaète emplissant le ciel ; et, en bas de la falaise tombant à la verticale, l'abîme à mille voix. Des lombes de la montagne en rut, avec toute la force de l'âge, jaillissait sa semence puissante et grondante, une source d'eau verte en cataracte, la Mère du Printemps qui allait fertiliser des centaines de kilomètres de plaine jusqu'à l'océan Atlantique.

L'homme qui était dans cette symphonie de la vie, à l'intérieur de cette naissance continue, avait depuis longtemps oublié, perdu son nom. Mais il retrouvait ce qui avait existé avant le nom, avant tous les mots fabriqués par les conventions : son identité. Le pouvoir de n'être plus en lutte ni avec la terre nourricière ni avec lui-même...

– Pa ! dit Bourguine.

Il n'avait pas ouvert la bouche depuis le village de Tselfat. Il lui avait fallu une heure de marche, deux peut-être bien, pour peser le pour et le contre des paroles. Lui aussi cheminait le long de la route, pieds nus, mais sur l'autre bas-côté, la chaussée entre lui et son grand-père comme une distance de respect due à la vieille génération.

– Hé ? demanda Raho.

Tous deux ralentirent le pas, s'arrêtèrent. Puis ils se mirent face à face, dialoguèrent à voix fortes de montagnards. Au-dessus de leurs têtes, le ciel était blanc. Autour d'eux, aussi loin que portait la vue, la terre aridifiée par le soleil infini du mois d'août. Il y avait bien là-bas, ou plus loin là-bas, des oasis vertes entourées de haies vives ou de barbelés, parsemées de taches d'un orange étincelant, mais elles étaient la propriété *privée* des autres – autant dire qu'elles ne faisaient pas partie du paysage. Elles étalaient leurs richesses comme une insulte à la pauvreté des Fils de la Terre. C'est pourquoi Raho et son petit-fils niaient le témoignage de leurs propres yeux. C'était un autre monde. Pour eux, il n'existait pas.

– Pa ! dit Bourguine à tue-tête. La ville est redevenue la ville.

Il fit une pause, réfléchit une minute à peine avant de risquer ce commentaire personnel :

– Du moins à ce qu'il paraît.

– Hé ? répéta Raho, une main en coquille au-dessus de l'oreille, comme s'il n'avait pas bien entendu.

– Oui. Avant, elle s'appelait Sidi Kacem Bou Asriya, du nom du saint qui y avait vécu. Et puis, les Nazaréens sont venus, je n'étais pas encore né. Ils ont pacifié les tribus et ils ont perdu un *captif*<sup>5</sup>. A moins que ça soit un *sargeane*<sup>6</sup>, je sais pas trop. En tout cas, un soldat de leurs frères qu'ils ont enterré sur place, avec un gros bloc de pierre par-dessus. Petitjean qu'il s'appelait, le gars. Alors, forcément, ils ont appelé la ville Petitjean, du nom de ce vieux cadavre. Maintenant qu'ils sont partis, puisque tout est pacifié, en ordre et comme il faut, eh bien ! la ville est redevenue Sidi Kacem Bou Asriya, comme autrefois.

S'il réfléchit de nouveau, ce fut en riant. Le rire avait de la peine à laisser échapper les mots qu'il ajouta :

– Peut-être... peut-être bien qu'ils ont... qu'ils ont emporté avec eux... la dépouille moisie du bonhomme ? Hein, Pa ?

Raho le laissa rire en liberté. Quand il vit les lèvres de son petit-fils lui retomber sur les dents, il dit :

– Je ne connais pas cette ville. Ni de ce nom-ci ni de ce nom-là. Tout ça... (Il pivota lentement sur ses talons, le bras tendu. Il désigna tous les horizons, les deux levants, les deux couchants, toute la terre circulaire)... ici, et ici, et là, et là, et puis là-bas, tout appartient à la tribu des Cherarda, nos frères et nos cousins. Bien sûr, ils n'ont que les chardons et les cailloux, mais ceci est leur territoire depuis la création et jusqu'à la fin des siècles. Fils, tu ne vois pas plus loin que là où porte ton regard. Il faut regarder le temps.

– Oui, Pa.

Ils reprirent leur marche, parcoururent deux ou trois kilomètres. Bourguine avait la tête baissée et il semblait compter les touffes de chaume entre ses pieds. Le vieux montagnard allait tranquillement, le buste droit et les yeux droits. Et puis, ils s'arrêtèrent presque à la même seconde, comme s'ils venaient de se téléphoner par la pensée. Raho dit :

– 37 pièces de nickel en moyenne par jour les quatre mois et demi d'été, 5 les deux mois d'hiver, 14 le restant de l'année, 13 billets de banque qui valent chacun 10 pièces, et 2,5 % de cette somme, ça fait combien ?

– Ça fait 222 pièces et une de cuivre qui vaut la moitié d'un nickel, répondit Bourguine aussitôt, sans l'ombre d'une hésitation. L'année lunaire de chez nous, bien entendu. Pour l'année des Nazaréens qui compte cinq jours de plus quand elle est normale, et six quand elle est tordue, eh bien ! c'est facile : ça te fait un total de 225 pièces tout rond.

Raho souffla par les naseaux. Il dit :

– Je ne suis pas un Nazaréen.

– Non, Pa. J'ai calculé selon leurs calculs, c'est tout.

– Je suis né dans mon pays et je vis dans mon pays.

– Moi aussi, Pa. Ça fait alors 222 nickels et une pièce de cuivre. Les Nazaréens ont des billets de banque, suis-je bête ! La monnaie, c'est pour nous autres. Quand il y en a. Et ça n'a guère changé avec le gouvernement de l'indépendance.

– Tu parles trop, inutilement.

– Oui, Pa. Je n'ai pas ta sagesse, je ne suis pas encore marié pour faire l'homme avec la femme, au lieu de faire des mots.

Défilèrent entre eux quatre camions, pare-chocs contre pare-chocs, grondants, trapus, poussifs. Ils ne leur accordèrent pas un regard. Et pourtant ceux-là étaient chargés des plus belles oranges du royaume, des sanguinellis, des Washington, des Ouezzane. Longtemps plus tard, ils baissèrent les yeux et virent les traces de chenilles de tank que les pneus venaient d'imprimer dans le bitume mou. Raho dit :

– Comment fais-tu pour calculer plus vite que le diable, sans crayon et sans réflexion ?

– Le poker. Pa ! répondit Bourguine en éclatant de rire.

– Ne ris pas, Bourguine.

– Oui, Pa.

– Tu es un mécréant. La religion de Dieu interdit formellement les jeux de hasard.

– Oui, Pa. Tout à fait. Mais il n'y a pas de hasard avec moi. Je sais pas ce que je fais dès que je touche un paquet de cartes. Ce sont les autres qui se fient au hasard, puisqu'ils perdent les trois quarts du temps... pour ne pas dire toujours.

– Fils de mon fils, tu es un voleur !

– Oh, non ! Pa. Ne crois pas cela. Ils connaissent rien au poker, comme d'autres ne connaissent rien au pays. Alors, moi, je profite de leur ignorance pour aider les miséreux du village.

Passa le temps de cuire un œuf dur ou de dénouer une pensée. Puis Raho dit :

– Aujourd’hui, c’est la *zaka*, le Denier des pauvres. Tout ce qu’un musulman a gagné dans une année, il doit, selon la loi de Dieu, en donner 2,5 % aux pauvres. Davantage s’il est riche. C’est une affaire entre l’homme et sa conscience. IL FAUT PURIFIER L’ARGENT.

Bourguine roulait des yeux blancs. Il ramassa son incompréhension et dit :

– Mais, Pa, nous sommes tous pauvres...

– Non, coupa Raho. Il y a toujours plus pauvre que nous. Ne va pas « carter » ou « pokerer » avec le commandement de Dieu. Moi, j’ai mis de côté jour après jour 211 pièces pour la *zaka*. Tout à l’heure, *incha Allah*, je vais en gagner 37 autres, un peu plus ou un peu moins. Mettons les 12 nickels qui manquent à la somme. Et toi... (Il tendit un index péremptoire vers son petit-fils)... toi, tu fais la même chose.

– Mais, Pa, j’ai tout dépensé, j’ai...

– Fais ce que tu veux, lessive ton âme, tords-la, mets-la à sécher au soleil. Mais d’ici la prière du soir, tu dois avoir calculé dans ta tête à 2,5 % – et trouvé – ce qui revient aux pauvres. Ce que tu as gagné à la gare chez ton patron Msiou Georges, comme tout ce que tu as volé aux oisifs et aux riches avec tes cartes de Satan. Marche et calcule. Tu as la tête. Ne me dis pas le contraire.

– Bien, Pa. Très très bien.

Ils firent une troisième halte, presque à l’entrée du faubourg. Ce fut Bourguine qui s’arrêta le premier. Quelque chose le tracassait depuis quatre ou cinq kilomètres. Il avait eu le temps de jouer mentalement à pile ou face – et c’était face. Le soleil était maintenant au milieu du ciel. Dans les rues, pas une âme. Pas même la queue d’un chien.

– Pa ! dit Bourguine.

– Hé ? dit Raho.

– Pa, je ne vais pas travailler aujourd’hui. M’est avis que les cartes sauveront mon âme d’ici une heure ou deux. Allah est clément et miséricordieux. Et puis, il n’y a plus de gare.

– Qu’est-ce que tu racontes ? Quel est ce mensonge d’arracheur de dents ?

– C’est-à-dire que la gare est toujours là. Mais il n’y a plus Msiou Georges.

– Il est malade ?

– Non, Pa. Il est reparti dans son pays.

– Aha ! *wallah* ?

– *Wallah* ! Je le sais depuis hier soir. J’ai eu du mal à m’endormir. Il m’a fallu près de cinq minutes. Ce con m’a broyé la main en me disant : « Au revoir, ouistiti. » On l’a remplacé par un chef de chez nous. C’est la politique. Ça monte et ça descend comme une noria.

Raho réfléchissait dans toutes les directions de l’espace et du temps. Il dit, catégorique :

– Va travailler à la gare, fais le triple et le multiple de ta tâche quotidienne, de quoi réunir la somme pour ta *zaka*.

– Mais, Pa...

– Il y a toujours les trains et les sacs postaux. Et il y a le nouveau chef, un gars du pays, comme nous. C’est donc un frère.

– Oui, Pa. Mais il ne me connaît pas, ce frère. Il dit qu’il faut des papiers pour charger les sacs sur la charrette et les emmener d’un train à l’autre.

– Des papiers ? Quels papiers ?

– Officiels, Pa. Des cartes d’identité, de travail, des trucs et des retrucs, de quoi faire tomber les boules entre les jambes d’un homme et le tuyau avec... sauf ton respect, Pa. C’est comme ça, la liberté.

Le vieil homme de la montagne agita ses pensées face à ce revirement inattendu de l’Histoire. Il en espérait le mieux, en rejetait d’avance le pire. Il dit :

– Fils de mon fils, une chose après l'autre. La *zaka* avant tout. Dieu d'abord, les humains ensuite. Va où le devoir t'appelle, va jouer aux cartes et tondre les riches, juste de quoi réunir ce que tu dois donner aux pauvres. Va, Bourguine, et que Dieu t'assiste et te pardonne !

– Oui, Pa, dit Bourguine sans joie.

Il dansait d'un pied sur l'autre. Le regardant avec effroi, Raho comprit aussitôt.

– Lui aussi ? demanda-t-il.

– Oui, Pa.

– Msiou Boursexe est parti ?

– Oui, Pa.

– *Allah akbar* ! conclut le descendant de l'Oum-er-Bia. Dieu est le plus grand.

Il ressentait comme une petite mort et, en même temps, il se faisait des reproches véhéments. « *Voyons ! se disait-il. Ce n'est rien, rien du tout. Je suis encore jeune et inexpérimenté, à ce que je constate, pour éprouver ce que j'éprouve. Paix avec toi, Raho Aït Yafelman, paix, paix !... La fraternité n'est pas une possession, tu le sais bien. C'est comme deux caravanes : deux hommes se sont rencontrés, ont échangé ce qu'ils ont échangé. Et puis... et puis, chacun d'eux a repris sa piste de la vie. C'est le Destin. Paix avec tes souvenirs, fils de la terre et du fleuve éternel !...* »

Il resta un moment là, comme un poteau au bord de la route, sec, silencieux et grave, absent au monde et à lui-même. Tout à coup, toutes les rides de son visage se mirent en mouvement, telles les alluvions d'un delta, donnant naissance à une crue de joie. Il dit avec douceur :

– Il est retourné dans sa tribu des Aït Limoussen.

– Oui, Pa, approuva Bourguine qui avait envie de pleurer. Sûrement. Il a des choses à raconter pour le restant de ses jours.

– Dans son bled, il y a beaucoup de rivières. Quatre ou cinq, à ce qu'il m'a dit.

– Oh ! oui, Pa. C'est-à-dire plus qu'il n'en faut.

– Par conséquent... par conséquent, il n'a pas emmené avec lui cette chose blanche qu'il appelle « lavabo ».

– Oh ! non, Pa. Ne crois pas ça. Il y a plein de lavabos dans le territoire des Frankaouis. Un dans chaque gourbi, des fois deux, à ce que racontent les frères qui sont allés travailler là-bas.

– Aha ? En vérité ?

– Oui, Pa. Ils sont comme ça, les Frankaouis. Il leur faut plusieurs choses à la fois pour être heureux : deux lavabos, deux pays...

– Le nouveau, tu le connais ?

– Le nouveau chef de gare ? Je ne l'ai pas encore vu. Mais c'est un petit maigre dans les trente ans, avec une moustache et des lunettes de savant. Marié, trois enfants, voiture noire dernier modèle, une *Pijou*<sup>7</sup>. Les Chleuhs avec qui j'ai tapé la carte hier soir ne savent rien de lui non plus, sauf qu'il n'aime pas le poker, que sa bonne s'appelle Fatima et qu'il vient de Rabat la capitale. Son nom est Mohammed.

– Alors, c'est un frère, conclut Raho.

– Oui, Pa. Tu as raison.

Jamais Raho ne put accéder au bureau du chef de gare. Ni ce jour-là ni au jour du Jugement dernier. N'y entrait pas qui voulait. Et qu'est-ce que tu veux, grand-père ? Le souk, ce n'est pas ici. Va-t'en de là ! *Roh* ! Dégage ! Va mendier où tu veux, mais pas ici. Ici, c'est la gare, on travaille, nous. Tra-vail-le ! Quelle *zaka* ? Le Denier des pauvres ? Ah ! oui, la religion, la tradition... Bien sûr qu'il fait chaud, mais que veux-tu que j'y fasse ? Quels fils d'Ève ou d'Adam en train de mourir de soif ? Je ne comprends rien

à tes salades et à ta semoule. Tu prends quel train ? Non, celui qui vient d'Algérie n'est pas encore arrivé, va donc au guichet C... Les trois trains, tu dis ? Écoute voir, toi ! Je respecte les vieillards mais par Dieu je... Où est-ce que tu vas avec ton barda ? Tu as un ticket de quai ?...

Il ne perdit ni sa patience ni sa foi. Cet homme venu de la côte Atlantique où soufflait parfois la brise fraîche de la mer ne connaissait pas encore Sidi Kacem Bou Asriya. Et on était en plein mois d'août, aux environs de midi. C'était peut-être la première fois qu'il avait à diriger toute une gare sous un soleil ardent qui faisait bouillir son sang à gros bouillons de pot-au-feu. Sans compter ces trains, trois, qui arrivaient en une heure de temps de trois directions différentes et qu'il lui fallait mettre sur la bonne voie. Et des voies, il n'y en avait que deux. Non, ce citadin bien habillé n'était pas vraiment en colère. Il était tout simplement dépassé par son langage. Il ramassait ses idées pour faire face à la situation du <sup>xx</sup>e siècle. Peut-être sortait-il d'un souk ou d'une médina, où la vie ne s'écrivait pas sur du papier. Oui, peut-être bien... Demain, dans une ou deux saisons, il se refroidirait quelque peu et deviendrait un frère comme Msiou Boursexe. Sûrement. Pour l'instant, il n'était qu'un pauvre étranger...

– Que la paix de Dieu arrange ta tête, fils ! lui dit Raho.

Et tranquillement il sortit de la gare, contourna les bâtiments, se faufila entre deux trains soufflants à l'arrêt, et, avec le pan de sa djellaba, il ouvrit le grand robinet, au bout du quai. Un quart d'heure plus tard, son outre remplie d'eau à peine tiède, il enjamba le marchepied du premier wagon venu, l'âme loin de toute impatience, comme si l'histoire des nations n'avait pas bougé d'un iota – ou, plus exactement, comme si elle ne s'était pas encore décantée en faits et en significations.

Surgit instantanément devant lui, tel le béton des temps présents, un jeune costaud en veste blanche qui poussait dans le couloir un chariot chargé de petites bouteilles multicolores et agitait une clochette : « Limonade, eau minérale, jus de fruits, Coca !... » L'homme de la montagne le dévisagea sans comprendre. Il dit :

– C'est l'eau. Laisse-moi passer, fils ! Je suis en retard. Le monde a soif.

Plus tard encore, quand il se retrouva sur le quai à genoux sur son outre gargoulante, et tandis que le dernier convoi s'ébranlait dans le gémissement discontinu de l'acier sur l'acier, il ne comprenait rien, ni de près ni de loin, à ce qui venait de se passer en l'espace d'une naissance ou d'une mort : d'abord face à une porte qu'il n'avait pu franchir malgré toute sa bonne volonté ; puis dans ce train qui disparaissait en fumée à l'horizon et d'où on l'avait éjecté à coups de pied. Il se releva. Lentement. Se vit seul, sans la moindre ombre dans cette gare absolument déserte. Plus un bruit. Pas un souffle d'air. Il ferma les yeux et les rouvrit. Dans l'intervalle, il avait revu son vieux coq qui avait eu une vie de chien et qui était mort à l'aube, là-haut, dans le village de Tselfat, ses ailes déployées à jamais derrière lui, sur un monticule de charbon de bois.

Aveugle, pas un instant de son existence il n'avait compris ce monde où il avait erré en peine et avait traîné, lancinante, sa faim. Et lui, Raho, fils de la terre pourtant, ne s'était pas rendu compte le long de sa longue existence de patience et d'endurance que l'endurance et la patience n'étaient que des escroqueries somme toute, des attentats à l'âme, propres à parquer toute une humanité dans la misère et la soumission. Mais il *savait* à présent. Il savait exactement la valeur de ces qualités qu'on avait cultivées, développées chez ses frères de race et qui n'étaient rien d'autre que des mors à scier la bouche : propriétaire du sol depuis la nuit des temps, le peuple berbère n'avait fait qu'attendre, depuis le <sup>vii</sup>e siècle, attendre et espérer, attendre et s'éteindre – au nom de Dieu et de ceux qui, pour Le servir, avaient asservi leurs semblables et asservissaient maintenant même l'eau. Les ténèbres de l'âge des cavernes étaient plus chaudes, oh oui ! plus humaines que toute lumière-mirage de n'importe quelle religion !

Les bras levés vers le ciel flamboyant de milliards de soleils, il invoqua le Tout-Puissant. Lentement, avec une extrême douceur, il Lui dit :

– Allah, Tu as dit dans Ton Livre qui retourne les âmes : *Vous, les musulmans, vous serez les intermédiaires entre les peuples. Soyez des témoins devant les hommes, comme le Prophète est un témoin devant vous !* C'est ce que Tu as dit. Mais, Seigneur, es-Tu témoin qu'à présent un musulman ne peut plus être un musulman, et un être humain encore moins un être humain ?

Il vida l'outre sur son crâne, jusqu'à la dernière goutte. Pourquoi faire des ablutions ou des prières, désormais ? Avec tout le poids d'une vieille, très vieille patience, avec la voix de tous les passés de toutes les générations qui l'avaient précédé, il cria :

– Aïn Taoujdate ! Beddouza ! Skoura-Aït-Serhrouchen !...

L'Islam craqua en lui et autour de lui d'un seul coup – qui l'avait nourri comme nul feu au monde et avait contenu ses forces païennes comme dans une prison. Païen comme à l'origine des temps, sa voix enfla plus encore, acquit le torrentiel d'un torrent de rocs d'une montagne éclatée soudain :

– Amizmiz ! Bouskoura ! Ida Ou Gnidif ! Tilouggite-N' Aït-Isha !...

Et cela fut ainsi : à travers les rues sèches de la ville comme morte, puis le long de la route goudronnée et le long du chemin escarpé qui montait vers Tselfat, il ne cessa de hurler du fond des âges le nom des cours d'eau, des villages et des territoires qu'au cours des siècles et de la foi sa tribu avait dû quitter en y abandonnant des cadavres d'hommes et des cadavres d'illusions :

– Tounfite ! Tnine Chtouka ! Tleta-D-Sidi-Bouguedra, Zellija-Boubker, Ifrane, Zerhoun, Talsinnt, Tanannt, Oulad Sidi Mellahine, Oulmès, Oualidia, Dar Ould Zidouh, Al-Jadida, Azemmour !...

Le soir même, il vendit ce qu'il vendit, paya sa dette envers les pauvres pour n'être plus en compte avec Dieu et sa religion – et il s'en fut dans la nuit vers la montagne solitaire, lui et ses descendants jusqu'au dernier degré. Montant vers le dernier refuge, tous avaient l'impression de descendre le temps à la recherche de leurs ancêtres...



الله  
محمد

1.

*Dar el-Beïda* : Casablanca ; littéralement, la Maison blanche.

2.

*Moul boustia* : littéralement, maître de la poste.

3.

*Fabor* : pourboire ; littéralement, faveur.

4.

*Kesra* : pain traditionnel du pays, fait par les femmes. Et quel pain, et quelles femmes !

5.

*Captine* : capitaine.

6.

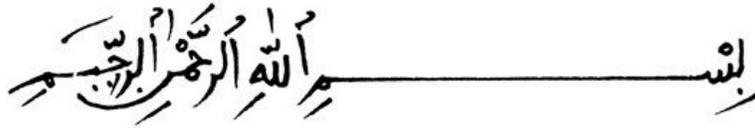
*Sargeane* : sergent.

7.

*Pijou* : Peugeot.

*« Le respect des liens utérins ajoute à la vie. »*

MAHOMET.



« Par ceux qui sont envoyés vague après vague souffler la tempête, par ceux qui se déploient et séparent et lancent le rappel, oui, ce qui vous est promis va venir ! Il viendra quand s'effaceront les étoiles, quand se fendra le ciel, quand les montagnes se pulvériseront, quand l'heure sera signifiée aux messagers. A quand le jour d'échéance ?... »

L'échéance était arrivée, à jamais changeaient la face et l'âme du monde : à peine né, l'Islam avait déferlé, fulgurant, aux quatre horizons, telle une marée de feu. Et ses fils, fils du désert et de la nudité, le portaient toujours plus loin dans l'espace et plus profond dans le temps, par le verbe et par l'épée et par le martèlement continu des sabots de leurs chevaux lancés au triple galop – certains qu'ils étaient, de science certaine, que le soleil avait éclaté le jour même de l'Hégire et que chacun de ses éclats avait pénétré en eux, dans leur poitrine, et avait remplacé leur cœur fait de chair et de sang.

« Mon temple est l'univers et Mon autel est le cœur de l'homme ! » Mus par la parole divine de la moelle de leurs os à la portée de leur regard aigu, projetés vers l'avenir debout sur leurs étriers, ils n'avaient de patrie que l'Islam. Et cette patrie était en eux d'abord, à l'est comme à l'ouest, sur terre ou sur mer. Chaque cavalier, chaque monture était un messager de Dieu, porteur du Message. Croulaient les empires séculaires qu'on avait crus bâtis sur du roc, pouroyaient les décombres des valeurs dont les fondations n'étaient qu'humaines. De l'océan Indien à l'océan Atlantique, désormais ne pouvait plus flotter une simple planche, si elle n'était pas musulmane.

Avec infiniment plus de recul que les vainqueurs ou les vaincus de trois continents, un homme qui parcourait paisiblement la terre depuis le dernier quart du VII<sup>e</sup> siècle était témoin de l'avènement de l'événement. Témoin par tous ses sens, sans un seul mot. Au nom d'Allah tout de clémence et de miséricorde, le bourreau lui avait tranché la langue – cette langue berbère qui avait allumé et attisé la révolte dans les termes mêmes du rituel coranique. Et puis, toute vivante encore, il l'avait laissée choir du haut d'un minaret, à l'heure de la prière. Autour de la mosquée, d'immenses parterres de fleurs rendaient grâce au Créateur dans le mauve des mauves, dans le rouge vif des hibiscus, le feu des balisiers, le chant multicolore des calcéolaires et des phlox. C'était un soir de printemps.

Des souffrances et des années plus tard, l'homme sans parole cheminait le long de la route pavée qui montait vers Cordoue, à pas lents, patients, presque inconsistants, par cette aube naissante de l'an de grâce chrétienne sept cent douze – un vieillard aux confins de la vieillesse, très fragile d'apparence, très vivant au-dedans. Ce qu'il ne pouvait plus exprimer avec la langue des hommes s'était décanté en lui au fil du silence. Le silence des mots lui avait donné en fin de compte le bien le plus précieux : la capacité d'être à la fois seul et sans solitude. Il lui avait comme affûté le regard et l'ouïe, avait débarrassé ses pensées de la gangue du langage et les avait si bien acérées qu'elles arrivaient parfois à descendre jusqu'au bout de ses doigts, au contact d'une main tendue vers lui. L'âme des âges païens circulait à flots dans ses veines, tandis qu'il suivait inlassablement la piste de la vie, marchant sur les talons de l'Histoire. Si celle-ci avait commencé avec la religion nouvelle et était en train de se construire sous ses yeux, il ne pouvait qu'en reconnaître la réalité et la splendeur. Mais lui, Azwaw Aït Yafelman, le Fils de la Terre, il venait de plus loin que l'Histoire, de ce qui avait précédé toutes les sociétés humaines et leur survivrait probablement à toutes un jour : l'animalité. Centenaire errant dans l'Empire islamique, il était beaucoup plus attentif aux racines d'une civilisation qu'à sa cime ou à ses fruits. Comme un chêne ou un

séquoia qui aurait traversé les siècles, il ne se fiait qu'à un seul maître, souverain de tout ce qui naît, vit, puis meurt : le Temps.

Petit, ratatiné, aussi sec et noueux qu'un gourdin en bois d'arganier. Crâne chauve, barbe d'un blanc de lait, clairsemée. Sandales de cuir dont les lanières étaient enroulées jusqu'aux genoux. Drapé dans une pièce de laine écrue sans coutures ni manches, à la façon des Bédouins moudarites qui, quelque trente années auparavant sous les ordres du légendaire émir Oqba ibn Nafi, avaient tout balayé devant eux en une gigantesque chevauchée de la Tripolitaine à l'embouchure de l'Oum-er-Bia, au bord de l'Atlantique.

Derrière l'homme, à une dizaine de brasses, une chamelle au pis gonflé, précédée par son ombre sur près d'une encablure dans le soleil levant. Sanglée, avec deux outres gargoulandes sur ses flancs. Entre ses bosses, l'étendard vert du Prophète et, arrimé par-dessus, un luth à cinq cordes. Autour de son cou, un chapelet en noyaux de dattes, des amulettes en colliers, des clochettes allègres de cuivre, de bronze et d'argent. Sous le ruminant, un chamelon couleur de sable, de la taille d'un âne efflanqué, flageolant sur ses longues pattes dont il ne savait que faire. Paupières mauves frangées de cils noirs, mufle rose accroché à tout moment à un mamelon – de sorte que sa mère était parfois obligée de le traîner fixé ainsi à elle. La plupart du temps, elle faisait halte pour le laisser boire tout son saoul. Puis elle poussait un léger blatèlement comme un signal sans rémission, elle agitait la queue en guise de fouet et rejoignait le vieil homme en quelques enjambées.

Azwaw n'interrompait jamais sa marche, ne se retournait même pas. Il voyait bien l'ombre de la chamelle s'écourter devant lui – et toutes ses rides se mettaient alors en mouvement, du cou vers la base du nez et du front vers les lèvres, telles les alluvions d'un delta, donnant naissance à un sourire ouvert, épanoui. La vie était la vie ! Et elle était d'autant plus belle qu'elle ne faisait que commencer, aiguë, avide et triomphante. Ce petit d'animal n'avait pas plus de huit jours d'existence. Il avait failli venir au monde mort-né. La créatrice de ses jours était tombée dans un fossé de feuilles décomposées et de fange, s'y était roulée haletante, bouche ouverte et sèche, là-bas, en aval du Guadalquivir...

Azwaw n'avait pas hésité un souffle. Animale ou humaine, une femelle était une femelle, sans différence aucune dans la procréation. Quelquefois, il fallait l'y aider, lui prêter une main d'homme. Jusqu'au coude, puis jusqu'à l'épaule, il avait plongé le bras dans l'utérus, puis dans la matrice brûlante et palpitante, y avait retourné le chamelon qui était mal placé, les membres et le cou comme noués. Lentement, de ses doigts bien écartés et mi-repliés, très lentement, il l'avait fait sortir par la tête vers la lumière qui pleuvait du ciel en une cataracte éblouissante. Lui, l'homme du Maghreb habitué à vivre sous le soleil, il ne voyait qu'une forme floue aux mouvements mous à travers un arc-en-ciel liquide : dès qu'il l'avait touchée de l'index, la poche avait crevé et les eaux de la naissance mêlées du sang de la vie l'avaient inondé des yeux aux orteils.

Narines ouvertes et frémissantes, tel un primate des Temps antiques, il respirait à pleins poumons cette odeur femelle d'humus, de désir et de don – la même odeur païenne qui surgissait soudain de son très lointain passé, chargée de jouissance et de vase : la vase de son fleuve natal l'Oum-er-Bia où il avait appris à nager comme un flétan avant que de savoir marcher ; la jouissance d'entrailles des femmes avec lesquelles il s'était mélangé et qu'il avait emplies sans mesure de sa semence (sa première épouse qui était morte un soir d'été en plein orgasme avec un curieux couac, la seconde qui s'enveloppait toute avec sa toison d'or comme d'une couverture et dont il activait le ventre de ses mains pour le préparer à l'acte, sa fille Yerma surtout qui lui ressemblait sexe pour sexe). A toute heure du jour et de la nuit, partout où son membre le soulevait debout ou le précédait, dans le patio à ciel ouvert sur une couche en peaux de vache qui fleurait bon le bovidé, dans la prairie grasse à flanc de coteau où l'on enterrait les morts, tout en haut d'un vieux figuier souriant qui s'arrangeait immanquablement pour lui présenter entre les deux yeux, au moment du spasme, une figue bien gonflée, juteuse à point, fendue en rouge comme une vulve. Et,

toujours vivaces, jamais oubliés, renaissaient au galop les effluves du village d’Azemmour que les cavaliers de l’émir Oqba avaient détruit jusqu’aux fondations par un lumineux matin de l’an 681. Sur la grand-place, deux hommes dans la force de l’âge agrippent chacun un bras de l’étau du pressoir et donnent un tour de vis. S’élève alors l’odeur femelle de l’huile d’olive que la brise marine porte par pans vivants vers les collines, avant que l’huile elle-même coule dans le fût, épaisse et noire, avec parfois des flammes couleur de miel, là où danse un rayon de l’astre du jour ; sous un auvent près du port, la forge martelante et étincelante, avec son odeur de charbon de bois et de bouse qui prolonge la vie de la braise ; joyeuse, tourne et tourne la meule dans le moulin à aubes, et, des maisons basses en torchis à la cime des plus hauts arbres, tout le quartier environnant est blanchi et parfumé par la poudre d’orge, jusqu’aux cils des passants ; des galettes d’orge à l’oignon grésillent doucement sur des pierres plates chauffées à blanc ; jacassantes, riantes et pulpeuses du printemps qui les habite, un groupe de filles nubiles pétrissent des boules d’argile humide à senteur de rut, les ouvragent en plats, en pots, en cruches ; à portée de leur rire, devant la Maison du Feu où elles passent la nuit pour réchauffer leurs os hiver comme été, les Anciennes de la tribu trempent les bras jusqu’aux coudes dans des jarres aussi hautes qu’elles, en tirent des lanières de viande dégoulinant de jus et d’aromates, les suspendent sur une corde tendue entre deux sycomores en fleur. D’espace en espace, assourdissants, les envols du peuple des oiseaux, mouettes par légions, ramiers, ibis, malures, corbeaux-craves à bec jaune, paradisiens d’un rouge flamboyant. Sur les rives, parmi les ajoncs, des jardins de flamants roses dont pas un ne bouge. Et, lent, lourd comme le sang dans les veines d’un vieillard, le clapotis de l’Oum-er-Bia en amont du village, puis son mugissement à l’embouchure, là où ses eaux bouillonnantes se mélangent au flux de l’océan...

Soufflait par les naseaux, gémissait la chamelle dans un plaisir paisible, à grands coups de langue léchait son petit, léchait la main qui venait de la délivrer, et de la croupe à la pointe des oreilles toute sa peau était parcourue de friselis, par ondes se couvrant et se renouvelant telles les vagues de la marée montante – tandis que, du levant au couchant de l’Andalousie, et là-haut dans les sierras, et puis là-bas vers le Djebel Tariq<sup>1</sup> et la terre africaine, tout un monde était en naissance fiévreuse, à perte de vue et d’ouïe : tambours, flûtes et *bendirs* ; claquements de paumes et refrains scandés à gorge déployée, répercutés amples d’écho en écho ; voix mordantes des scies, résonnantes des masses, tranchantes des cognées.

– Dégagez-moi les rives, avait ordonné le général Tariq Bnou Ziyad. Je veux voir l’Oued-el-Kébir<sup>2</sup> d’amont en aval et l’ennemi à l’œil nu, s’il en surgit encore après ma victoire. Ici s’élèvera la capitale de l’Empire pour l’éternité. Rasez-moi cette forêt jusqu’aux broussailles. Arrachez l’herbe. Creusez le sol, soulevez les rocs et faites-en des maisons de Dieu et des palais comme il n’en fut jamais au monde. S’il est un paradis, je le veux maintenant et ici même, sur cette terre d’Al-Andalous où nous ont conduits nos pas ! Je veux que la lumière des sept cieux entre à flots dans ma ville de Cordoba et que la vie de chacun de ses habitants, présents ou à naître, soit bercée jour et nuit par la musique des eaux – tout comme la musique de Dieu chante de la première à la dernière sourate du Livre qui remue les âmes et qui nous a mis en mouvement depuis le désert arabe. « *De l’eau, Nous avons...* »

Instantanément, d’une seule voix déflagrant de l’horizon à l’horizon, l’armée de Berbères et de Bédouins avaient entonné le célèbre verset coranique : « *De l’eau, Nous avons créé toutes choses vivantes.* » Hennissaient les chevaux d’écho en écho.

Debout sur la colline qui surplombait le Guadalquivir, le général Tariq, petit, maigre, le front ceint d’une cordelette de chanvre tressée en figure de serpent, avait clamé de toutes ses forces :

– C’est vous, l’humanité de demain ! Des ongles de vos orteils à la racine de vos cheveux, montrez donc votre Islam à ceux que vous venez de vaincre par les armes ! Si les armes se sont tues dans cette province, leur fracas se fera entendre de plus belle un jour, j’en suis certain. Or, moi, Tariq Bnou Ziyad,

je veux que ce jour-là n'arrive qu'à la fin de notre mission. Et, pour cela, il nous faut sans plus tarder achever cette guerre par la seule guerre qui soit : celle de l'esprit. Dieu a été avec nous, Il est encore avec nous, mais Il ne le sera pas toujours. Pour Le mériter, il nous faut construire Sa paix, Son jardin, Son royaume, pour des siècles et des siècles et afin que les générations futures, si jamais elles étaient appelées à devenir sourdes et aveugles à l'Esprit, se souviennent de nous dans leur détresse et nous prennent à témoin, disant : « Où sont nos ancêtres ? Ils avaient bâti l'âge d'or avec la moelle de leur âme. » Fils du Levant et de la Berbérie, écoutez : l'Orient est en voie de mort. Il est derrière votre dos, avec ses Damas, ses Bagdad, et ses divisions sans fin qui ensanglantent la terre et dénaturent la parole de Dieu. Plus jamais vous n'y retournerez. Vous êtes ici à présent, en Occident, et c'est comme si vous veniez d'y naître. Parce que, moi, je vous dis que c'est ici, en Occident, que se lèvera désormais le soleil du monde ! Autant que le Prophète, chacun de vous a un foie : je veux le meilleur de ce que ce foie peut ressentir ; et un cerveau : je veux le meilleur de ce que ce cerveau est capable de penser ; et un cœur : j'exige le meilleur de ce qu'il aime ; et deux mains : je les attends à l'œuvre – Allah aussi ! Le passé est terminé. Il ne vous reste que l'avenir.

Blocs de grès ou de granit désenclavés au moyen de pics, de pelles et de leviers, arrachés du sein de la terre par des douzaines de bras, charriés à l'aide de cordes tendues à rompre le long de murailles d'hommes genoux en équerre, jarrets arc-boutés, tirant et tanguant d'épaule à épaule, puis taillés sur place en cubes, cylindres, arceaux, polis à coups de grattoirs en bronze, lissés comme marbre à la peau de buffle collée sur un morceau de bois, roulés ensuite sur des rondins en direction du fleuve où les halaient, à bras-le-corps, des bateliers fils du Nil, du Tigre ou de l'Oum-er-Bia. A voix de stentor, des *Qoussas*<sup>3</sup> allaient de groupe en groupe, stimulaient l'effort en chantant les hauts faits de telle ou telle tribu, faisaient résonner tambours et bendirs, moduler les flûtes aigres du désert, contaient les ancêtres et leur histoire, leur endurance et leur bravoure, vivifiaient l'esprit de clan et, au-delà de tous les clans de la terre, insufflaient l'esprit de corps – tandis que, par intermittence, s'élevaient les « you-you » stridents des femmes, accroupies par grappes au pied des excavations qui s'approfondissaient d'heure en heure : les éclats de la taille, elles les ramassaient à pleines mains, les pilaient au mortier. La poudre presque impalpable obtenue ainsi serait liée plus tard à la chaux vive pour former un ciment à l'épreuve du temps. Les plus belles pierres, on les portait en procession vers la clairière comme autant d'offrandes : assis en tailleur sur le seuil de sa tente en poils de chèvre, un cheikh chenu les examinait une à une, longuement, de son regard presque absent, en étudiait le grain et la texture avant de faire signe au porteur debout, immobile devant lui telle une statue.

Entraient alors en mouvement les doigts du vieillard, méthodiques et lents, sûrs de leur art. Avec un petit bruit sec, sans discontinuer, se levait et s'abattait le marteau de bois ; le burin à pointe biseautée, tenu négligemment entre le pouce et l'index, se dirigeait là où il le fallait, creusait à l'exacte profondeur, gravait le mot premier *الله* qui, au fil des jours et des saisons, allait donner naissance à une fresque vivante, génésique, écrite avec la langue de Dieu. L'homme soufflait paisiblement sur les lettres et les arabesques qui se formaient sous ses yeux, les époussetait avec une plume de faucon. Parfois il souriait, soliloquait à mi-voix : cette pierre-ci serait le princeps de l'arche centrale de la future mosquée-cathédrale... et celle-là, d'oolithe à veinures d'onyx, deviendrait *incha Allah* le frontispice d'une fontaine publique à l'entrée de la galerie marchande. Il suffisait de suivre et de mettre en relief ce que la nature avait en gestation depuis des siècles et des millénaires : de prodigieux dessins qui vous emportaient la vue. Là-bas, par-delà la colline, des maîtres artisans venus de Tanger, d'Azemmour et de plus loin encore étaient déjà à pied d'œuvre dans des échoppes, potiers et céramistes de père en fils. L'indigo, le vert cru même de la vie extrait d'un lichen qu'ils étaient seuls à connaître, le rouge vif qu'ils

obtenaient en faisant bouillir une poignée de cochenilles dans de la saumure, et l'ocre des contreforts de l'Atlas et le bistre de la suie des os de mouton calcinés, oui, ils sauraient les faire éclater en un éclatement de couleurs sur ce morceau de grès-ci, de telle sorte qu'un jour des jours à venir, le passant qui irait se désaltérer à la fontaine se désaltérerait d'abord l'âme, rien qu'en voyant ceci →

Là-haut, dans la forêt à flanc de coteau, des Berbères fils de la terre et des temps anciens s'élançaient à l'assaut des ormes, charmes, hêtres, chênes yeuses, mélèzes séculaires. Ils étaient dans leur élément. La guerre contre les Wisigoths caparaçonnés et lourds d'armures, ils l'avaient faite dans les arbres, munis de frondes et de nœuds coulants. Cordoue conquise, ils étaient à présent là, assis sur leurs talons face aux futaies, torse nu, l'avant-bras pris dans un poignet de force en fer, comme s'ils méditaient devant l'Histoire et ses méandres, une hache entre les genoux. Et, l'instant d'après, ils voltigeaient dans les ramures, aussi agiles et ludiques que les magots qui bondissaient de branche en branche. Face levée vers le ciel, bouche ouverte, des aèdes dansaient en cercles concentriques, faisaient résonner à les rompre les trois cordes aigres de leur *guinmbri*, à toutes cordes vocales chantaient la race et le ciment de la race : les liens du sang. Les refrains étaient coraniques ou peu s'en fallait, roboratifs, à la gloire du Seigneur des mondes qui, par Son seul Verbe, avait donné de vastes territoires aux *Imazighen*<sup>4</sup> et des femmes ibères et belles à fertiliser pour la perpétuation de l'espèce. Et, baraka des barakas, la religion était OUVERTE ! Elle avait accueilli en son sein les vaincus de naguère, en égaux, et les avait transformés en artisans de la plus grande victoire : celle de la communauté tout entière. Il suffisait d'y adhérer comme l'écorce au tronc et, la paix revenue, d'empoigner une cognée ou une scie. De la base à la cime ébranchés debout, entaillés au ras des racines, s'abattaient les arbres. Longtemps plus tard, retentissaient encore les ondes de la déflagration, au-delà des quatre points cardinaux. A la vitesse d'un projectile les aèdes sautaient de côté, couraient éperdus, scandant les mélopées de l'autrefois, quand chaque Berbère qui parvenait à l'âge adulte plantait un arbre, comme un témoin de sa vie. Quant aux bûcherons, ils avaient déjà atterri au pied d'un autre géant de la forêt, se frottaient les mains comme s'ils les lavaient au savon. Contemplatifs. Même dénudée jusqu'aux entrailles, la terre resterait toujours la terre. L'herbe repousserait un jour... et peut-être une autre humanité.



Installés à califourchon sur les troncs mis à bas, des hommes dont le métier – sinon la vie – était l’amour du bois en caressaient longuement l’écorce et les blessures toutes fraîches, suintantes de sève. La sève, ils la recueillaient sur le bout de l’index, la humaient, la goûtaient, langue claquante. L’avenir les brûlait comme nul feu au monde, frissonnait sous leurs mains, déjà présent – et si intense ! Les ormes que voici, couchés de tout leur long sur leur mère nourricière, comme leur nard était enivrant, allié à l’odeur de la terre fraîche ! Il tournait les sens et la raison. Les loupes, aussi dures que du granit, des légions de menuisiers, d’ébénistes, de polisseurs se les passeraient et les repasseraient d’étape en étape, dans l’espace et dans le temps, pour les ouvrager en coffres, coffrets, rouets, soufflets, peignes à l’usage des femmes pour démêler leur luxuriante chevelure ou des décorateurs pour peindre les faux bois, tables basses et rondes que des doigts d’orfèvre sertiraient de nacre et de gemmes pour le plaisir d’un repas pris en commun. Les hêtres au bois rouge, lisse et tenace, une tribu venue de Tingis<sup>5</sup> les attendait là-bas, à portée de voix, groupée sur la rive du fleuve avec femmes et enfants et une forêt de tentes. Toutes et tous allaient en faire une affaire de famille et d’honneur : ils étaient charpentiers de père en fils et de mère en fille. Solives. Poteaux corniers. Entretoises et croisillons. Linteaux, huisseries. Aucun clou, pas un iota de métal : nœuds de hêtre taillés en tenons et chevilles. Colle à base d’arêtes de poisson pour les faire glisser dans les mortaises – et les y fixer à jamais... Et ce chêne-ci (que Dieu repose son âme noble en Son paradis !) sera scié en long de l’épaisseur d’un bras d’homme, tel qu’il est, encore vert. Séché à l’ombre, puis au clair de lune afin que ses diaprures restent en l’état, mordorées, on le nourrira d’abondance à l’huile de lin et, par la suite, on l’enfumera à la fumée de résine grésillante sur la braise, myrrhe ou benjoin. Dans un an ou dans un lustre, c’est-à-dire demain, devant l’étranger ébloui visitant la ville, il va s’ouvrir... lentement, majestueusement il s’ouvre sur les jardins d’un palais, devenu portail à double battant, à lui seul jardin odoriférant en toutes saisons et dont chaque fleur sculptée avec patience et amour est une lettre de la « Fatiha », la première sourate du Coran, celle de l’Ouverture.



---

1. Djebel Tariq : Gibraltar.

2. L’Oued-el-Kébir (le Grand Fleuve) : le Guadalquivir.

3. Qoussas : rhapsodes, conteurs et historiens à la fois.

4.

*Imazighen* : Berbères.

5.

Tingis : Tanger.

Roulements de rocs fracassants, arbres tombant abrupts en tonnerre du ciel, voix d'outils et voix humaines amplifiées en cataractes, répercutées à l'infini, scandements joyeux de la multitude, chants, danses et musiques – cette naissance d'un monde à laquelle œuvraient races et peuples à l'unisson, Azwaw Aït Yafelman la ressentait ardente et jeune dans son très vieux corps tandis que, lentement, un pas devant l'autre, il cheminait le long de la route de Cordoue, suivi de la chamelle et de son chamelon. Au moment où il atteignait la lisière de la forêt, tout se tut. Instantanément. Et s'éleva l'appel à la prière du milieu du jour.

« *Allahou akbarou Allahou akbar !*

*Je témoigne qu'il n'y a de divinité que Dieu .*

*Je témoigne que Mohammed est le messenger de Dieu... »*

Le bûcheron qui faisait office de muezzin était à quelque vingt toises du sol, agrippé à la cime d'un micocoulier. Il avait fiché le tranchant de sa hache dans le tronc et, debout, palpitant, il lançait le message vers les quatre horizons, aux vivants et par-delà la vie. Un homme que rien ne distinguait de la foule, les traits quelconques, noir de poil et bistre de peau. Mais il y avait sa voix. Immense et pathétique, la voix modulait, montait du grave à l'extrême aigu telle une flûte du désert, changeait de registre, devenait tragique, devenait un élan d'espoir, puis tombait comme un vol de mouette, légère et paisible, presque un souffle. Femmes, hommes, enfants, ils s'étaient tous figés soudain sur place, qui avec sa pierre, qui avec son pic ou son marteau, à l'instant même où le muezzin avait ouvert la bouche. Gestes suspendus, ils n'étaient plus qu'écoute.

« *Venez à la prière !*

*Venez au salut !... »*

Azwaw n'avait pas ralenti sa marche d'un orteil. Brusquement, il n'entendait plus rien ni personne – hormis sa propre voix. Avec la somptuosité du bronze, jadis elle avait retenti du haut des minarets de Damas, de La Mecque, de Médine, Kairouan, Tanger, Alexandrie, sur les djebels, au pied des sources comme à l'estuaire des fleuves, partout dans l'Empire. A elle seule, elle avait galvanisé les âmes plus fulguralement que n'importe quel livre. Les mots coraniques et ceux du rituel, Azwaw les mettait en bouche, les faisait descendre dans ses entrailles, puis il les restituait débarrassés de leur gangue humaine, libérés de leur sens intellectuel qui privilégiait le seul cerveau au détriment de tout le vaste reste : la faculté de voir naître les mots, de les entendre, les toucher, de les sentir et ressentir comme autant d'êtres vivants. Explosait alors leur charge émotionnelle – gigantesque. Et il en était ainsi : par les seules inflexions de la voix, derrière chaque mot, surgissait immémorial le souvenir de l'OUM-AL-KITAB, la « Mère du Livre ». Irrationnelle intensément, cette *source de la parole à l'état pur* submergeait les consciences telle une lame de fond venue de l'aube des âges. Elle rappelait, avec une nostalgie douloureuse et sereine à la fois, cette autre vie qui avait été celle des fils d'Ève et d'Adam avant le commencement du monde et vers laquelle, à la fin de l'humanité errante et souffrante ici-bas, ils étaient destinés à retourner tous, oui, tous, dominants et dominés, accomplis ou à l'état larvaire, juifs, musulmans, nazaréens ou idolâtres, de par la Miséricorde de Dieu, roi des hommes, père des hommes... Lorsqu'il descendait du minaret ou de la montagne, Azwaw Aït Yafelman avait peine à se frayer un chemin parmi les puissants du jour. Généraux, cadis, émirs étaient au premier rang de la foule, prosternés front contre terre et sanglotants. C'était à qui lui baiserait la main, le pan de son manteau. Ils lui ouvraient leurs demeures et leurs cœurs, s'honoraient de la trace de ses pas.

– Parle, cheikh, parle afin que nous voyions l’Islam !

Conquérant s’il en fut, l’un d’entre eux lui avait dit, très humble tout à coup, très petit en regard de sa gloire :

– Cheikh, ô cheikh de l’Islam, explique-moi ce prodige : comment se fait-il que ta voix surpasse l’ensemble de nos épées ?

– Je ne sais pas, émir. Probablement parce que je n’ai pas d’épée.

– Ha ! avait dit l’émir. Dieu me pardonne !...

Son glaive, il l’avait tiré du fourreau, l’avait brisé à coups de talon, les yeux rouges. Répétant :

– Dieu me pardonne ! Dieu pardonne aux vainqueurs que nous avons cru être ! A Lui seul appartient la force.

Et maintenant, franchis l’espace et le temps, un vieil homme poursuivait son chemin connu de lui seul, à travers l’Islam et la forêt en décombres. S’il remuait les lèvres et son moignon de langue, il n’en avait nulle conscience. Les onomatopées qu’il émettait étaient peut-être à mi-chemin de la plainte et du cri. Mais lui, le fils de la terre païenne, il les entendait bel et bien comme autant de chants de triomphe montés du tréfonds de son corps – le langage même des Berbères des Temps Anciens qui s’étaient aisément passés de toute espèce de religion. Le paradis était ici-bas, et l’enfer au ciel ! Quels qu’ils fussent, Azwaw Aït Yafelman savait bien que les dieux, habitants du ciel, étaient les pires ennemis du genre humain parce qu’aucun d’entre eux n’était un être humain. Et leur règne n’avait été et ne serait jamais rien d’autre qu’une mutilation de la vie, témoin ce serviteur d’Allah tout de Clémence et de Miséricorde qui l’avait mutilé dans sa chair et dans sa foi... cette foi islamique qui malgré lui venait de l’embraser comme nul incendie au monde. En lui coupant la langue et la parole, le bourreau l’avait du même coup débarrassé de ses illusions sur la religion nouvelle. Et c’était tant mieux ! Oui, tant mieux, parce qu’il l’avait fait revenir à ses très lointaines origines, au temps où il n’y avait ni rêves ni mots – rien que la vie et la mort. C’était ce qu’il soliloquait en sons inarticulés qu’il était seul à comprendre, tandis qu’il allait vers son destin, l’âme loin de toute impatience.

La foule ne sut pas qui il était, ni d’où il venait, ni même ce qu’elle faisait. Elle n’avait vu que le sacrilège et cela lui avait suffi : un quidam qui déambulait tranquillement au milieu des fidèles immobiles à l’écoute de l’appel à la prière. Déjà elle se ruait vers lui, à mille mains, mille voix vociférantes. Et c’est alors que se produisit l’événement : un chêne géant, mi-entaillé à la base, craqua soudain en une longue déchirure, se mit à tomber droit sur le vieil homme.

Il y eut deux stupeurs. De l’une à l’autre, la charge des croyants se brisa net ; les clameurs enflèrent, atteignirent le paroxysme de l’effroi, puis moururent comme si la même et brusque paralysie s’était emparée de ces milliers d’hommes. Azwaw n’avait ni précipité ni ralenti sa marche. Pas tourné les talons. Pas fait un bond de côté. Simplement, il avait levé le bras au-dessus de sa tête – et ce fut la première stupeur : l’arbre tournoya aussitôt, dévia de sa trajectoire et s’écroula un peu plus loin, à distance d’un jet de pierre. A l’endroit exact où se fût trouvé le vieillard s’il avait fui pour éviter l’écrasement.

Soubresauts discontinus du chêne roulant sur la terre, sa mère nourricière. Résonances de son agonie suivies de réverbérations et d’échos, aussi loin que portait l’ouïe. Et, longtemps plus tard, le silence. Une pluie de silence. Uniquement le souffle haletant des hommes et les trilles lointains d’un oiseau, un engoulement. Timides tout d’abord, enhardis par la suite à mesure que le temps reprenait son empire, s’élevèrent des murmures çà et là, des échanges de commentaires enchevêtrés, par bribes enchaînées les unes aux autres. Le vieux avait la baraka. Assurément. Hors d’âge et vêtu comme le voilà de sa pièce de laine écrue, c’était à tout le moins un des premiers compagnons du Prophète – que la grâce et la paix divines soient avec lui !

– Et moi, je vous dis qu’il connaît le destin.

– C’est un blasphème que tu profères. Personne ne connaît le destin, hormis le Créateur.

– Peut-être bien. Mais *lui aussi*. Il savait que cet arbre ne pouvait pas l’atteindre, que son heure n’était pas venue.

– Avez-vous entendu parler de ces êtres étranges versés dans cette science étrange qu’ils appellent le *dhamyadhi* ? Certains d’entre eux te regardent comme ça et tu deviens transparent, viscères, os, moelle et toutes les pensées que tu te caches à toi-même. Transparent comme de l’eau de source. Ils percent l’avenir avec leurs « tables divinatoires ». C’est un avantage que d’être loin d’eux !

– Par Allah Tout-Puissant, la chamelle n’a pas eu peur non plus. Ni son petit. C’est comme s’ils s’étaient fiés à leur maître. Comment expliques-tu ce chardon de la logique, docteur de la Loi, toi qui connais par cœur le Coran et les Hadiths ?

– Il y a et il n’y a pas. Dieu a dit : « Nous avons créé la terre et les cieux et ce qu’il y a entre eux. Or, tout cela est irréel. »

– Dieu te bénisse, savant ! C’est un plaisir du paradis de tendre l’oreille vers ta bouche. Mais explique un peu plus à l’ignorant que je suis. Ouvre les mots.

– Dans la nuit la plus noire, tu verras toujours ce que ton désir secret s’attend à voir. Et, dans le cœur le plus dur, tu trouveras toujours la chose la plus tendre : le sang qui l’irrigue. Il en est ainsi du témoignage de nos sens. Nous percevons la peau des êtres, et cela nous suffit amplement pour les juger. Nous ne savons pas écouter le sang qui y bat.

– Rien. Je ne comprends rien à tes paroles. Elles n’arrivent pas jusqu’à ma tête. Ajoute des mots simples et coulants à tes mots constipés.

– Ô fils d’Adam ! s’écria un tailleur de pierres en agitant son maillet. Ô vous qui croyez au Livre descendu du ciel en langue arabe claire et intelligible, je vous le demande en vérité : cela veut dire quoi, de paillasonner la raison comme vous le faites et d’acheter les superstitions au prix de la lumière ? Je vous affirme sur mon âme que j’ai vu, de mes yeux de Bédouin vu une liane épaisse comme ça retenir l’arbre à mi-course. C’est cette liane, et non la magie, qui l’a fait basculer là-bas, derrière le monticule. En Islam, point de mystère et point de miracle !

– Dieu allonge ta vie, mon frère ! Ne te fâche pas. Je suis Bédouin comme toi, musulman à égalité. Et m’est avis que mes yeux valent les tiens, regard pour regard. J’ai vu ceci : *lui, il n’a rien vu*. Il n’a même pas daigné lever la tête vers l’arbre qui s’abattait sur lui de toute sa hauteur. Alors comme ça, mon pays, comment expliques-tu ce léger détail en arabe de la raison claire ?

Une femme s’avança lentement. Ses bras étaient chargés de fagots. Sans aucune expression dans la voix, elle dit :

– Al-Khadir.

Ce nom vola aussitôt de bouche à oreille à la vitesse du vent, du sommet de la colline aux rives du Guadalquivir. Ce fut comme si, d’un seul coup, les langues venaient d’être essorées jusqu’à l’ultime goutte du dernier mot de la tribu. Et tous se mirent à frissonner, contemplant cette apparition surgie du néant qui enjambait souches et pierres et continuait droit son chemin, comme si de rien n’était... Al-Khadir ! Chaque fois qu’il s’était manifesté sur terre, l’humanité avait connu une ère nouvelle. Il avait rencontré Moïse au confluent des deux mers, il l’avait conseillé sur sa mission : la réalité infinie et continue de l’univers dans laquelle le réel des hommes, avec tout leur savoir, toute leur intelligence et toute leur puissance, n’était que l’infiniment petit, dérivant comme un fétu de paille. Une mission prophétique n’avait de sens que si elle abandonnait la logique humaine pour se laisser porter par le flux de l’ordre du monde...

Femmes, hommes, enfants, ils étaient là immobiles, saisis, ne faisaient que regarder, souffle suspendu.

Et aucun d'entre eux ne pouvait évoquer le nom suprême (Al-Khadir, l'être à qui Dieu avait accordé la vie éternelle) sans que s'installât en lui le vertige soulevant, tordant la sensibilité, l'idéation et la mémoire, ébranlant l'espace et le temps, défonçant les portes du passé et de l'avenir : un jour, l'origine et la fin de toute créature se rejoindront, l'alpha sera l'oméga et il n'y aura plus de mort. Et le voici maintenant parmi nous, sur cette terre d'Andalousie, en ce début du VIII<sup>e</sup> siècle !...

Il y eut alors la seconde stupeur. Ce fut un aède qui la créa, le plus ancien des Anciens du peuple berbère. Il s'était détaché de la foule, avait rejoint l'homme à la chamelle. Pas à pas, il marchait à ses côtés. Le scrutait intensément, le torse projeté en avant, la tête tournée de trois quarts. Il portait un tambour en bandoulière : oblong, le fût était en cuir de buffle, aussi dur que du bois d'ébène, si dur qu'on en fabriquait des boucliers à l'épreuve de n'importe quelle lance ; le fond était tendu d'une peau de chèvre avec des boyaux de chat ; quant à la courroie, elle était en cheveux de femme tressés – tout ce qui restait de deux épouses défuntes, à part deux douzaines d'enfants qui, à leur tour, avaient procréé par légions des fils et des filles pleins de vigueur. Un de ces tambours de l'Atlas qu'on ouvragait au long d'une génération d'hommes et dont le roulement ressemblait à s'y méprendre au tonnerre sur la montagne. Lentement, avec beaucoup de douceur, l'aède le fit glisser sur son ventre, l'effleura du bout des doigts. Profonde comme un puits, la voix du tambour monta pour se répercuter contre les cimes. Un autre tambour lui répondit, venant des remparts de la ville ; d'autres encore, d'entre ciel et terre. Sans discontinuer, leurs résonances tissaient l'espace, reliaient le présent au passé et c'était comme la voix enivrante du fleuve natal enfin retrouvé, la Mère du Printemps avec ses flots féconds, lourds, sourds, irriguant sans mesure les plaines et les fils de la liberté. Ses fils.

– Maître !... Maître !... Maître !...

Par paires, des Berbères descendaient en tournoyant le long des arbres, sautaient à terre pieds joints, jetaient leurs haches à la volée et, les bras tendus en avant, tels des sonnambules, se dirigeaient vers l'ancêtre de la tribu, le maître légendaire qui, jadis, avait forgé l'âme de son peuple à coups de courage, d'endurance et de fouet.

– Maître !... Maître !... Maître !...

Pas mort ! Il n'était pas mort ! Les visages rayonnaient, les yeux étaient illuminés, et c'était comme si tout le printemps du monde renaissait en eux et autour d'eux. Par bandes, par familles entières, d'autres Berbères affluaient de partout, battant des mains, chantant, dansant, cris perçants d'enfants qui couraient dans les jambes de leurs aînés, « you-you » cristallins des femmes qui dénouaient leurs chevelures et se mettaient à les agiter en gerbes de lanières vivantes, de droite à gauche, de gauche à droite, de plus en plus vite, tandis que les battements des tambours se rapprochaient, enflaient, emplissaient l'espace sonore. On ramassait à la hâte du bois mort, on le liait en fagots avec de jeunes pousses d'osier, on le trempait dans un tonneau de bitume, on le fixait au haut de longues perches vertes. Une à une, les torches s'allumèrent en plein soleil. Fumantes, crépitantes, elles se groupèrent en un gigantesque faisceau, là où l'Ancêtre et l'aède se tenaient face à face, souriants. Et puis, lentement elles décrivirent au-dessus de leurs têtes le signe des Premiers Temps : un poisson entouré d'une étoile.

– Maître !... Maître !... Maître !...

Entrèrent en œuvre les *bendirs* et les flûtes du désert qui accordèrent leurs voix à celles des tambours, précipitèrent le rythme jusqu'à faire bouillir le sang dans les veines. Tous les instruments avaient la même allégresse, répétaient inlassablement les mêmes notes, trois brèves suivies de trois longues : le-serment-de-l'OUM-ER-BIA... le-serment-de-L'OUM-ER-BIA... Martelaient en cadence des centaines de pieds, tels des sabots de chevaux piaffants. Tremblait le sol, poudroyait la poussière à hauteur d'homme. Ceux qui n'étaient pas berbères s'agglutinaient en petits groupes effarés, essayaient de voir sinon de comprendre ce qui se passait dans la forêt. Mais on les refoulait sans ménagement : ils

constituaient peut-être le plus grand nombre, mais ce n'étaient que des Arabes et autres Levantins – autant dire de nouveaux venus à l'Histoire. Vainqueurs, civilisateurs au nom de Dieu, ils n'appartenaient pas pour autant à l'immémoriale communauté du sang, les *Imazighen*.



Le chef du chantier, l'émir Badruddin ibn Zoubair, campait dans un hameau de tentes sous les remparts de la ville, au milieu de son clan et de sa garde prétorienne. Maigre et souple à la fois, barbu, drapé dans une fine tunique en soie du Yémen, vert et or. Il était assis en tailleur au centre d'un cercle de livres. Quand il en avait terminé un, il le remettait en place, ouvrait le suivant en poussant un soupir : « *Bismillah ! au nom du Seigneur !* » Il avait fait le serment de ne sortir de ce cercle qu'en cas de nécessité absolue. Autour de lui, à portée de regard et d'ouïe, l'Andalousie islamique était en train de s'édifier pierre à pierre, entreprise des hommes. Lui, l'émir Badruddin, désirait embrasser toute la science des hommes. C'était sa seule subsistance terrestre, jour et nuit, même dans ses rêves – à l'exception du lait de chamelle dont il se nourrissait exclusivement depuis son plus jeune âge.

« *Si tu ne sais pas ce qui s'est passé avant ta naissance, tu resteras toujours un enfant...* » Calligraphié en caractères araméens, le traité qu'il tenait sur ses genoux emportait la vue et la raison. Pour s'en pénétrer, il fallait une concentration totale, ce même recueillement absolu dans lequel l'auteur l'avait conçu au terme de sa vie. Il était mort et enterré bien avant l'avènement de l'Islam. Mais son esprit demeurait. Plus fertile que jamais. Se pouvait-il qu'un homme qui avait vécu voici trois ou quatre siècles, avant la Révélation, c'est-à-dire à l'époque des ténèbres, eût expliqué avec tant de clarté ce dont il n'avait eu nulle connaissance : ces mots de lumière sur lesquels les exégètes modernes du Coran se cassaient le cerveau, les dents et la foi ?... Mais... mais, dans ce cas, il était musulman avant la lettre ? Ou bien alors, la religion n'était qu'un reflet, une goutte du fleuve Vérité ?... Comme des phares dans la longue nuit de l'humanité, de tels êtres reliaient la terre au ciel, et la plus haute Antiquité à ce VIII<sup>e</sup> siècle-ci. L'Islam se devait de ressusciter leur mémoire, de les recueillir en son sein pour s'ouvrir au monde. Pour devenir adulte par la connaissance du passé.

L'émir Badruddin comprimait ses tempes à deux mains, se repaissait les yeux à la lecture du vieux manuscrit sur peau de brebis. Voyons ! Il n'y avait pas si longtemps que les Arabes étaient aveugles dans leur obscurantisme, sans foi ni loi que celles de leur désert. Et maintenant, quatre-vingts ans à peine après la mort du Prophète, ils s'étaient répandus sur toute la terre, de l'Euphrate au Gange et du Nil au Guadalquivir, souverains des peuples et des civilisations défuntes. Ils s'enorgueillissaient de leurs émirs d'Europe, et de ceux d'Asie et d'Afrique, et de leurs émirs de la mer. Mais lui, Badruddin ibn Zoubair, il ne se considérait émir que de l'esprit. Il était né à Dimashk-Shamm, avait feuilleté son premier livre dans

le Khorassan, dévoré des tomes et des tomes à la bibliothèque d'Askandariya, dans le pays de Misr. Il faisait partie de la clientèle des Omeyyades, il les avait suivis au gré de l'Histoire d'étape en étape, jusqu'à Cordoue. Pour le récompenser de sa fidélité, on lui avait offert une province. Il avait dit d'une voix feutrée :

– Les maisons les plus somptueuses sont appelées à devenir des décombres. Et les plus beaux vergers du monde, qui sait s'ils ne seront pas stériles un jour ? Donnez-moi plutôt ce qui demeure : des livres.

Combien d'années lui restait-il à vivre ? *Mektoub*, tout était écrit. Il le savait et rendait grâce au Créateur Sublime, pour chaque journée qui venait miraculeusement s'ajouter à sa vie, comme des fruits inespérés d'arrière-saison. Peut-être sa destinée serait-elle assez longue pour qu'il ait le temps de remplir sa tâche de musulman exemplaire, médiateur de l'Orient et de l'Occident, du Nord comme du Sud : apprendre d'autres langues que celle du Coran, écouter avec son cœur le plus grand nombre possible de voix tues – et en transmettre l'écho vivant à la communauté islamique. Une naissance n'était somme toute qu'une petite mort si elle avait lieu en vase clos. Elle ne concernait pas seulement la mère qui donnait le jour à son enfant, ou le père, la parenté proche et lointaine. Elle n'acquerrait son sens plein, dans l'espace et le temps, que si l'humanité entière y participait, toutes races confondues.

L'émir Badruddin tournait lentement les pages moisies du vieux manuscrit. Du petit doigt, il s'était bouché les oreilles pour ne plus entendre que sa paix – et la paix de l'auteur qui avait rédigé ces lignes remplies d'avenir. Mais le vacarme là-bas, dans la forêt, continuait de plus belle à mesure que le soleil montait au zénith. Il fissurait sa méditation, la cernait par vagues presque palpables.

– Louange à Dieu ! murmura-t-il en refermant le livre.

Il se prosterna, fit une courte prière. Et puis, il fit mander un alguazil. Avec une grande douceur, il dit :

– Frère, va apporter à nos frères un peu de mon silence. Va et que Dieu te bénisse !

L'alguazil partit à cheval, précédé de deux hérauts bâtis à sable et à chaux (l'un d'eux s'évertuait à sonner du cor, l'autre lançait un ordre tonitruant que ses propres oreilles ne parvenaient pas à percevoir dans le tohu-bohu d'enfer, quelque chose comme : « Place ! Place à l'alguazil, envoyé de Son Excellence l'émir Badruddin ibn Zoubair, Dieu le garde ! »). Il revint quelques instants plus tard, tout seul et à pied. Les vêtements en loques, le visage tuméfié, il dit sans rémission aucune :

– L'Islam les a quittés, Seigneur Émir ! Et m'est avis qu'il n'a jamais été pour eux qu'une teinture. Les revoilà berbères et barbares comme avant ! A l'heure qu'il est, c'est rien que des *majnoun*<sup>1</sup> des pieds à la tête, pleins de sauvagerie et de démonie. Ils sont en rébellion noire, voilà le témoignage de mes oreilles et de mes yeux, Seigneur Émir. Si j'étais toi, sauf ton respect, je ferais appel sans plus tarder à Son Honneur le gouverneur. Mieux encore, j'irais quérir le général Tariq. Il campe avec son armée à une demi-journée de marche d'ici. Il saura les mater, lui. C'est notre chef à tous.

Il cracha une dent et ajouta :

– Il y a un *afrith*<sup>2</sup> de la Géhenne parmi eux, sorti du néant, un Satan satanique pas plus haut que ça, hors d'âge, miteux, pelé comme cette vieille peau de mouton sur laquelle tu es assis présentement. Ils sont en train de lui faire une messe de feu. Ils se taillent les poignets ! C'est à qui déversera à ses pieds une giclée de sang. Ils l'appellent comme ça « le Maître »... « le Maître de la Main » !...

Immédiatement, alors même que ces derniers mots n'étaient pas encore prononcés, l'émir Badruddin eut conscience que quelque chose de fatidique venait de se produire, d'une très grande portée. Tout frissonnant, il se leva.

Il se leva, enjamba les livres et, sans accorder un regard à l'alguazil qui le considérait stupéfait, il ôta sa tunique de civilisé, revêtit un sarrau troué et rapiécé. Ce faisant, il récitait la sourate « YASIN », noyau central du Coran. Sa voix était hachée par l'émotion. Car il savait à présent que la boucle était bouclée : l'homme du passé était enfin arrivé ! Aux quatre coins de l'Empire, sa légende était vivace, multiforme.

Certains affirmaient qu'il pouvait donner la vie rien que par l'imposition de ses mains. C'est pourquoi ils le surnommaient « le Maître de la Main ». D'autres juraient sur le salut de leur âme qu'il faisait reflourir les déserts. Le gouverneur lui-même, Qaïs Abou Imran, offrait tous les bijoux de Cordoue à qui lui amènerait ce vieil homme, médecin-accoucheur dans les cas désespérés. Sa femme était parvenue au terme de sa grossesse, brûlante de fièvre, presque paralysée par un mal inconnu. Tous les docteurs d'Andalousie, même les savants juifs chargés d'Histoire et d'expérience, avaient échoué avec leurs potions, leurs bains de siège et leurs saignées. Qaïs adorait sa femme. Il l'appelait *Kawkeb-al-Gharb*, « l'Étoile de l'Occident ». Et de l'enfant qu'elle portait en son sein, et qui allait naître ou mourir, dépendait le destin de sa lignée. Qaïs Abou Imran était un chérif, un descendant du Prophète.

L'émir Badruddin sortit de sa tente, se mit en marche vers la forêt, pieds nus. Un autre destin, beaucoup plus vaste, était en jeu : celui de l'Islam. Pour avoir usé ses yeux dans l'étude approfondie des vieux grimoires, il savait de science certaine que les quatre saisons de la vie régissaient inexorablement la vie des peuples. Certains d'entre eux n'avaient connu que leur seul printemps. D'autres avaient mûri, donné d'abondance leurs fruits en été. Puis étaient survenus leur automne et leur lent déclin. L'hiver du temps avait effacé l'œuvre de leurs mains et la trace de leurs pas. Et c'était comme s'ils n'avaient jamais existé. Pleins de sève et de vigueur, les Arabes avaient pris la relève des peuples déchués et vaincus. Ils n'étaient qu'au début de leur printemps triomphant. Ils étaient persuadés que leur règne n'aurait de limite que celle de l'éternité... précisément parce qu'ils étaient porteurs d'une force de vie qui les dépassait : le Message.

Tandis qu'il allait à la rencontre du Maître de la Main, dépouillé de tout signe de grandeur, juste avec son sarrau de Berbère, l'émir Badruddin se sentait envahi alternativement par des lames de chaleur et des aiguilles de froid. Arabe lui-même, il ne se préoccupait nullement de ses congénères et de leurs descendants des générations à venir. Dans quatre, dix ou quinze siècles, le dernier émire de la terre – s'il en subsistait – pouvait bien être un simple ruminant, lui, Badruddin ibn Zoubair, n'en avait cure, l'ongle du pouce craquant sous la dent. Ce qui lui importait plus que ses os et la moelle de ses os, c'était le Message, âme de son âme. Il n'ignorait rien, pas une ombre, de ce très vieil homme aux pieds duquel il allait bientôt se prosterner. Ni son nom, Azwaw, ni la langue qu'on lui avait tranchée, ni le long combat tenace qu'il avait engagé pour la perpétuation de sa race, avec pour seule arme le temps. Peut-être le temps verrait-il les rejetons des chérifs et des émirs devenir sédentaires et crouler sous leur propre pouvoir, et ne se souvenir qu'avec une vague nostalgie du Message qui avait mû les Bédouins d'autrefois – et leur survivre le peuple berbère qui avait attendu patiemment dans l'ombre, debout, prêt à reprendre le flambeau de l'Islam.

« *Nous avons fait descendre le Livre au cours de la nuit du Destin...* », psalmodiait l'émir Badruddin à mi-voix. Il saisit la torche que lui tendait une jeune femme épanouie et entra dans la ronde des chants et des danses. « *Et qui vous dira jamais ce qu'est la nuit du Destin ?* »

Il croyait le savoir. C'était si simple en vérité : il suffisait qu'un seul croyant fût à la croisée des chemins, à l'endroit qu'il fallait, au moment où il le fallait.



- 
1. *Majnoun* : possédés, forcenés.
  2. *Afrith* : diable.

Le général Tariq Bnou Ziyad avait brûlé ses vaisseaux. Debout au bord du rocher qui allait porter son nom tout au long de l'Histoire, il lança une proclamation de foi, en deux phrases granitiques :

– Fils d'Adam et de l'Islam, l'ennemi est devant vous et la mer est derrière vous. Il ne vous reste qu'à vaincre ou à mourir.

Près de lui, tête basse, un Oriental dans la force de l'âge contemplait les flots rugissants. Sans se retourner, sans même le regarder, Tariq l'y précipita d'un coup de pied dans le dos. Il dit :

– En voilà déjà un qui a choisi de retourner vers le vieux passé. Qui veut le suivre ?

Face à lui, groupés en croissant de lune, trois mille guerriers de l'Atlas découvrirent leurs dents jusqu'aux gencives : c'était leur façon d'exprimer la fierté qu'ils éprouvaient de leur chef. Trois mille coriaces des tribus Zaër, Bani Snassen et Aït Yafelman, qui avaient mené la vie dure aux conquérants arabes trente ans durant. Derrière lui, flambaient les navires à la dérive sur toute l'étendue du détroit – et, avec eux, les vivres que quelques égarés avaient embarqués en prévision du lendemain de leur estomac. A ses pieds, il y avait une demi-douzaine de sacs d'oignons. Il en saisit un, le souleva au-dessus de sa tête afin que tous pussent le voir. Il dit :

– *Labsal*, de bons oignons rouges du pays. Chacun de vous en aura un à la fin de la journée, pour accommoder la viande que vous aurez abattue en cours de route.

La tempête de rires qui secoua soudain les Fils de la Terre fit fuir tout être vivant à une lieue à la ronde. C'était un matin clair de l'an sept cent onze.

Six mois plus tôt, par une nuit d'orage à faire voler le ciel en éclats. Un commando de cinq hommes, indépendants les uns des autres dans la décision et l'exécution de leurs tâches respectives. Et cependant unis comme les doigts de la main. Entièrement nus, à l'exception d'une corde enroulée autour de la taille. Crâne ras, le corps enduit d'une mixture d'huile et de noir de fumée. Ils avaient noms : Aghrou, Hawch, Hampsal, Zid, Biloud. A eux cinq, ils n'avaient pas un siècle d'existence.

Une felouque venue de Tingis les avait débarqués sur la côte ibérique, qu'ils foulaient pour la première fois. A la lueur d'un éclair, ils aperçurent une mesure trapue à un jet de pierre du rivage. Ils s'en approchèrent, en firent le tour tels des serpents. Une maison de paysans en madriers et torchis, épaisse et basse, avec une porte qu'on ne pouvait franchir que pliée en deux, et une petite fenêtre étroite sur le côté. Et là-bas, au-delà de l'enclos, une étable en rondins et branchages.

Zid et Biloud se hissèrent sur le toit de chaume. Zid déroula une ou deux coudées de sa corde. Elle était terminée par un nœud coulant, prêt à l'emploi. Juste au niveau de la porte, il s'accroupit et attendit. Biloud s'était assis près du trou carré qui servait de cheminée. Lui aussi, il attendait. Aghrou se planta devant la fenêtre. Ses traits étaient si mobiles qu'ils pouvaient prendre l'aspect de n'importe quoi. Il se composa un masque de démon terrifiant et ne bougea plus d'une fibre. Pendant ce temps, Hawch et Hampsal s'étaient dirigés vers l'étable. Ils soulevèrent le loquet de la porte, entrèrent tels deux loups, plus silencieux que le silence lui-même. Leurs narines palpitérent à l'odeur chaude des poules. Et ils furent remués d'aise lorsqu'ils entendirent les reniflements d'un *hallouf* et les ronflements d'un Nazaréen. Ils savaient ce qu'ils avaient à faire. C'était aussi facile qu'un doigt s'enfonçant dans une motte de beurre.

L'homme qui dormait lourdement dormit pour de bon. Il ne ronflerait plus jamais, la pomme d'Adam brusquement brisée d'un tranchant de main. Et cette même main qui venait de donner la mort garrotta le cochon en deux temps trois mouvements et le traîna dehors au bout de la corde, hurlant comme le damné impur qu'il était – tandis que Hawch, les jambes étendues devant lui telle une paire de haches, attrapait

les poules une à une et se mettait à les plumer vivantes, par poignées, méthodiquement. Et il les projetait à mesure vers l'extérieur, nues et couinantes dans la nuit.

Réveillé en sursaut, le paysan arracha la porte de sa maison plus qu'il ne l'ouvrit. Tonnait le tonnerre et se fendillait le ciel en éclairs aveuglants. Les yeux exorbités, il vit les fantômes de ses volatiles sautiller en tous sens, il vit voltiger son porc sur le dos. Il les entendit agoniser dans la tourmente. Il essaya de comprendre. Il ramena sa main derrière lui, à la recherche d'une fourche. Et puis, sans aucun préliminaire, il fit un bond en l'air : solidement planté sur ses jarrets, Zid venait de le pendre haut et court. Lorsque le cadavre eut cessé de gigoter, il attendit le temps d'un orgasme avant de le laisser choir. Biloud entra alors en action. Il passa la tête dans le trou de la cheminée et se mit à pousser une suite ininterrompue de cris d'animaux. Il imita à la perfection le miaulement du chat sauvage, le ricanement métallique de l'hyène affamée, le lion rugissant. Et se tut.

En bas, quelqu'un avait fini par allumer une lampe à huile. La main qui la tenait était aussi palpitante qu'un cœur d'oiseau, faisait danser et fumer la flamme. Blafardes, hagardes, des silhouettes précédées de leurs sanglots et lamentations faisaient ce que la peur leur commandait de faire : courir. Éperdument elles couraient jusqu'à la porte, rebroussaient chemin à la vue du cadavre qui gisait sur le seuil, se précipitaient à la fenêtre où s'encadrait un diable grimaçant, hurlaient de terreur, levaient la tête vers le plafond où jubilait la face noire d'un autre monstre, lèvres retroussées. Placide, Biloud surveillait la progression de l'épouvante. Quand il jugea que celle-ci était devenue sans nom, il sauta.

Avec lui s'engouffrèrent les autres membres du commando. Ils cassèrent tout dans la maison avant de s'attaquer à ses occupants. La femme qui s'était jetée à genoux, implorante, ils la dressèrent debout par les cheveux, lui écartèrent les jambes, la violèrent et la violentèrent, la battirent comme plâtre. La piétinèrent. Mais ils ne l'achevèrent pas. Ils battirent également ses enfants, trois ou quatre, sans mesure ni pitié. Parmi eux, une petite fille à tête d'ange qui, malgré les coups, pas un instant n'avait versé une larme ni émis le moindre son. Peut-être était-elle insensible à la souffrance – ou débile. Hawch s'occupa d'elle pour l'exemple. Il la saisit par la nuque, d'un coup de dents lui arracha l'oreille. Qu'il mâcha, cracha. La bouche ensanglantée, il dit :

– Les Maures. C'est nous, les Maures.

Et tous de répéter en chœur :

– C'est nous, les Maures. Nous reviendrons.

Ils disparurent dans les ténèbres qui les avaient vomis, dans les roulements du tonnerre et sous la pluie qui se déversait du ciel en déversements bénis. Cette même nuit, en d'autres points de la côte du pays des Wisigoths, d'autres commandos semèrent la mort et la désolation. Avant de partir, ils lançaient la même menace :

– C'est nous, les Maures. Nous reviendrons.

Et ils revinrent, plus implacables que jamais.

Dominant le port et la ville de Tingis telle une vigie, une petite maison solitaire bâtie sur la corniche. Assis dans le patio à ciel ouvert, les jambes allongées sous une table basse et ronde, le général Tariq Bnou Ziyad prenait son petit déjeuner dans un concert d'oiseaux saluant le lever du soleil. Sa galette d'orge, il la mastiquait soigneusement, lentement, comme s'il avait tout le temps du temps, sans presque faire bouger ses mâchoires. Chaque bouchée était suivie d'une gorgée de petit-lait, puis d'une olive violette. Sur la table s'entassaient un à un les noyaux, à mesure que les chefs des commandos s'agenouillaient l'un après l'autre devant lui et faisaient leurs rapports. Les yeux endormis, le général Tariq les écoutait sans mot dire, sans le moindre signe d'intelligence sur son visage qui paraissait tout

aussi endormi. Délicatement, il laissait tomber un noyau d'olive sur la table, en guise d'approbation ou de conclusion. Et, quand les paroles furent consommées et qu'il se retrouva seul dans la musique du peuple des oiseaux, il réunit le petit tas de noyaux, le compta, le recompta en sens inverse et il se mit à le répartir en une configuration géométrique aussi enchevêtrée que les ramifications souterraines qui régissaient les tribus du Maghreb depuis l'aube des siècles.

La stratégie militaire était une chose, il le savait. Mais elle n'était que cette chose-là, abstraite et fugace, sans prise réelle sur les soldats : leur regard ne portait pas plus loin que leur vie. Dès son plus jeune âge, Tariq avait étudié le comportement des animaux au combat. La bravoure des lions était certaine, directe et très noble ; mais elle ne durait que le temps de l'affût et de la charge. Ensuite... ensuite, le roi des animaux se couchait et ronflait, le ventre rebondi. Les loups, eux, attaquaient en meute, par ruse et en harcèlements continus. Même repus, ils ne dormaient que d'un œil, étaient toujours des guerriers hargneux et teigneux. Tariq Bnou Ziyad était à présent investi de tous les pouvoirs. Commandant en chef de l'armée islamique, ce qui lui importait au plus haut point, ce n'était pas tant le triomphe de l'Islam que celui des hommes, ses hommes, qu'il se préparait à lancer dans la bataille. S'ils remportaient la victoire, ils n'en seraient que plus croyants. Des croyants rajeunis, plus ardents, plus généreux, meilleurs qu'ils ne l'avaient jamais été. On pourrait alors leur demander n'importe quoi. Ils croiraient que ce serait *leur* œuvre, sinon celle de Dieu. Et peut-être accompliraient-ils des miracles pour l'édification de la société nouvelle, qui était le but suprême du général Tariq.

Vingt-sept noyaux d'olive. Il en mit vingt-six dans la poche de sa tunique en peau de bouc. Le dernier, il le soupesa dans le creux de sa main... Vingt-six tribus à la fois unies par les liens immémoriaux du sang et ennemies héréditaires les unes des autres. Avant de les engager dans la guerre proprement dite (et l'adversaire n'allait certes pas aligner des bataillons de femmelettes et de foies jaunes), il lui fallait extraire de chaque tribu la moelle de son agressivité : c'est-à-dire l'essentiel de ce qui faisait un guerrier digne de ce nom. En les lâchant en petits commandos de loups pour ce qu'il appelait le « hors-d'œuvre » de la conquête de l'Espagne, il était sûr d'avance que chaque clan mettrait un point d'honneur à surpasser les autres en détermination et en cruauté. Ainsi, l'agressivité de tous serait détournée de l'ennemi principal (les Arabes qui avaient vaincu les Berbères et leur imposaient leur loi) pour se reporter entière et plus meurtrière sur un autre ennemi : l'infidèle.

Que non ! la guerre ne se faisait pas avec des prières et un chapelet. Lui, général de l'Islam, s'était assigné une tâche forcenée qui allait au-delà de la guerre et de la paix : sauver ce qui restait de la Oumma originelle et, au besoin, créer une communauté nouvelle en l'irriguant d'un sang nouveau – ailleurs qu'en Arabie, au Levant ou au Maghreb. Le monde avait connu un âge d'or qui avait duré trente-six ans, sous le gouvernement du Prophète, puis des quatre premiers califes « bien guidés » : Omar, Abou Bakr, Othman et Ali. La paix et la justice régnaient alors, souveraines, parce que c'était l'intérêt commun qui primait tout. Il n'y avait même pas d'État. Uniquement le consensus. Chaque cœur était devenu un jardin... Il y eut ensuite Mou'awiyya, le fondateur des Omeyyades, et surtout son fils, Yazid, qui fit triompher les intérêts de sa famille et de sa dynastie dans un bain de sang. C'était à Karbala, en l'an 680, au moment même où le légendaire Oqba ibn Nafi portait l'étendard vert du Prophète jusqu'au bord de l'océan Atlantique. Depuis lors, les musulmans de toute la terre, Noirs, Blancs, Jaunes, avaient commencé à se méfier sourdement de leurs princes qui ne s'étaient imposés que par la loi des armes, et ils les tenaient pour des pis-aller, sinon pour des impies et des apostats. Si des fidèles rêvaient, c'était du passé où ils s'étaient repliés avec une gigantesque mélancolie.

Tariq n'avait rien d'un nostalgique. Mais il avait ses trente-deux dents et la peau de ses dents. Oh oui ! il referait sa propre Hégire – son émigration totale – en compagnie de vrais Berbères, noueux et terriens, qui ne connaissaient que leur commandant en chef et un certain Maître de l'Univers dont il les entretenait

en termes aussi concrets qu'une pierre, chaleureux comme le soleil. Que oui ! il rebâtirait l'âge d'or. Pas demain, ni plus tard, comme disaient les Écritures des Nazaréens : mais ici-bas, ici et maintenant, pleinement. Pour ce faire, il n'hésiterait pas à provoquer le destin au lieu de le subir – ce vieux destin qui pouvait signifier aussi bien la vie que la mort et qui, somme toute, n'était qu'un amalgame de doute et de temporisation. Et foin de ces dévots confits dans leur contrition, chétifs et fatalistes comme leurs testicules ! S'ils méditaient, c'était sur leur propre ombre, n'attendant de salut que dans l'Au-delà... et, le cas échéant, qu'Allah fasse pleuvoir quelques idées et résolve les problèmes des humains de alpha à oméga. Autant abandonner ces marmonneurs sur le bord du chemin, sans plus tarder, comme autant de détritrus. La caravane de l'Islam ne s'en porterait que mieux, qui forcerait enfin l'allure. Le temps n'était pas un bœuf, mais un aiguillon derrière le bœuf. Froidement, sans l'ombre d'un doute, Tariq Bnou Ziyad était sûr à l'avance, avec sa foi de charbonnier, que les musulmans exemplaires de demain seraient bel et bien les vaincus de demain : les Ibères, voire les Francs.

Le noyau d'olive qui restait, il le prit entre le pouce et l'index, le considéra longuement, comme s'il interrogeait le noyau du destin, l'ultime entraille de l'avenir. Puis, d'une chiquenaude, il le lança en l'air, le rattrapa bouche ouverte et le fit craquer sous la dent. Ses yeux se plissèrent, ses narines frémirent de plaisir tandis que le suc s'écoulait le long de sa langue, amer et si délicieux, mon Dieu ! C'était si simple : il suffisait de serrer les mâchoires que voilà. Comme il suffisait de briser la carapace des hommes pour qu'ils soient dignes du Message qui leur était confié désormais – ou de creuser n'importe où, dans le roc et même dans le désert le plus aride, pour trouver de l'eau. L'eau était la source de la vie. Elle était partout, partout. Il fallait se donner la peine de la chercher, descendre la chercher dans le ventre de la terre. La lumière n'était pas à la surface, mais au fond, au plus profond des fils d'Adam. Et si l'Islam était un don du Seigneur des mondes à Ses créatures, il était aussi et surtout un but à atteindre, à mériter, à conquérir à la force des poignets et à la sueur de l'âme. La foi qui n'avait que l'épaisseur d'une peau humaine, Tariq la considérait comme une simple teinture, que délayerait le temps. La *foi de la foi*, c'est-à-dire la moelle de la vie, il était prêt à la puiser à l'intérieur des os, déterminé tenacement à réussir là où ces musulmans d'Orient tout en verbe et en verbiage avaient échoué et avaient divisé la Oumma en une multitude de sectes qui se donnaient la chasse de La Mecque à Al-Askandariya et de Dimashq à Baghdad, s'entre-tuant avec bravoure et haine, tous croyants sincères et tous au nom de Dieu. Et pourtant, il était dit clairement dans le Coran : « *Tuer un seul être humain, c'est tuer tout le genre humain.* » De toutes ses forces vives, le général Tariq Bnou Ziyad était décidé à conquérir l'Espagne jusqu'à la limite du pays et des siècles, et à y installer un Islam jeune, vigoureux, sans déclin ni mort. Jamais. Jamais...

Furtive, harassée au point qu'elle se traînait plus qu'elle ne marchait, une jeune captive pénétra dans le patio. Du regard, Tariq caressa ses courbes, de la naissance des chevilles jusqu'à la pointe des seins, de dos et de face, tandis qu'elle mettait péniblement un pied devant l'autre. Pas un instant il ne leva les yeux vers son visage : plus tard, quand le feu serait dévorant. Au moment où elle s'approchait de la table pour desservir, il fit claquer ses doigts et, timidement, elle s'assit près de lui avec des gestes mous, la vulve soudain gonflée. Il ne lui dit pas un mot, ne fit rien d'autre que glisser la main droite entre ses cuisses, juste sous le poil, là où il y avait les meilleurs morceaux de la femme. La main ne bougea pas d'une phalange, ne caressa rien. Simplement sa présence et sa chaleur.

Et ils restèrent ainsi côte à côte, écoutant le concert des oiseaux, elle frétilante, lui absolument immobile. Quand il la sentit tendre à point comme un bon plat de *hargma*<sup>1</sup>, quand il huma à plein nez son épice de femelle qui le rendait fou, il la posséda. Sur la table. Puis, quand la table fut réduite en morceaux avec fracas, il continua sur la dalle, sans reprendre son souffle. Au moment où la consumait le deuxième orgasme (le plus puissant, le plus entier de tous), il la regarda. La contempla. Et, comme

chaque fois, il fut saisi d'un bouleversement vertigineux : comment, par le Seigneur des Mondes, comment un visage aussi disgracieux de nature, boutonneux, comme tordu et d'un gris de serpillière pouvait-il être transfiguré à ce point – acquérir la beauté de la beauté : celle de la joie ?

– *Allah akbar !* cria-t-il de toute la force de ses poumons. Je crois !

Au loin retentissait l'appel du muezzin. Tariq se releva lentement, comme à regret. Il dit, syllabe après syllabe :

– Tu-n'es-plus-fa-ti-guée-main-te-nant, c'est-ça ?

– Non, murmura-t-elle. Oh non, maître.

– Tu te sens capable d'attendre jusqu'à la prochaine fois... disons jusqu'au milieu du jour ?

– Oui, dit-elle dans un souffle. J'attendrai.

Brusquement, elle lui saisit la verge dans ses mains réunies en coupe, lapa, but ce qui s'en écoulait encore. Jusqu'à la dernière goutte. C'était bon. Des orteils à la racine de ses cheveux la chavirait un sentiment lancinant de reconnaissance. Elle ferma les yeux et dit très vite :

– Je te demande pardon.

– Aha ? Et pourquoi ?

– J'ai ma dette du mois.

– Aha ! Et alors ?

– Je... je me sens impure.

– Impure ! Aha ! Attends la prière de midi et tu verras. Attends avec ton jus. Ne te lave pas. Et tu n'as pas besoin non plus d'accomplir quelque prière que ce soit. Tu veux que je te dise ? Le sang des règles est ce qu'il y a de plus pur au monde. En Islam, point de contrainte ! Voilà ce que je crois, moi, Tariq. Ou alors, je ne suis pas musulman !

Il fit ses ablutions dans un baquet en corde tressée, puis sa première prière de la journée. D'ici à la nuit noire, il y en aurait quatre autres. Il les accomplissait toutes, en pratiquant sincère. Avant chacune d'elles, il se mélangeait avec la femme et répandait en elle sa semence d'homme. La terre avant, le ciel après ! Cette fille nubile était le plus beau cadeau que lui ait offert le général Moussa ibn Noussair, gouverneur de l'Ifriqiyya. Elle avait nom Oum-Hakim et l'âge le plus tendre, vert d'ardeur et de chaleur : dix-sept printemps...

Sa prière achevée, il murmura posément :

– Amen !

Il salua l'humanité à sa droite, puis à sa gauche et, sans transition aucune, il dit :

– Oum-Hakim, si tu veux ta liberté, je t'affranchis sur l'heure.

Elle éclata de rire, un rire frais comme la rosée du matin. Se prosterna, non en direction de La Mecque, mais face à l'homme. Les yeux clos, elle récita :

*« Seigneur et maître, maître et seigneur ,  
Dans mon existence prochaine ,  
Je ne demande pas la forme humaine .  
Je voudrais simplement être avec vous  
Un couple d'oiseaux mariant leurs ailes  
Ou deux branches mariant leurs rameaux... »*

Elle eut un doux sanglotis, lent, déchirant. Tariq Bnou Ziyad ne la consola pas d'une caresse, ne la regarda même pas. Il dit :

– Dans quatre heures, tu referas la femme. Quatre heures, ce n'est pas bien long, n'est-ce pas ?

Il noua les lanières de ses sandales, se leva et descendit sur le port pour inspecter ses navires. Demain

à l'aube, il ferait voile vers l'Espagne. Trois mille Berbères, six Arabes. Et Oum-Hakim. A elle seule, elle était le triomphe de la vie, gloire à Dieu !



---

1.

*Hargma* : plat mijoté longtemps, très longtemps, à base de pieds de mouton, de pois chiches et de piment du Soudan.

Deux saisons auparavant, dans la vallée de la Warka, entre les hauts plateaux et les contreforts de l'Atlas. Un petit village aux maisons ocre et sienne, taillées à flanc de montagne, à même le roc. Des toits plats, en terrasses et gradins, verts d'herbe drue et naissante que broutait goulûment le bétail, vaches à robe rouge rubis marquée de taches blanches, veaux couleur de miel titubants sur leurs longues pattes, chèvres et chevreaux noirs comme des enfants du Soudan. Là-haut, sur la crête, par couples bondissants folâtraient des bouquetins, des gazelles et des écureuils de roche. Sur toute l'étendue de la vallée, un tapis où dominaient le bleu azur, le parme, le jaune safran : des fleurs luxuriantes. Claires, généreuses, sourdaient de la montagne des sources à voix de cuivre et d'argent. C'était le milieu du jour, au cœur du printemps. C'était la paix, le silence blanc. Pas un humain à des lieues à la ronde.

Surgit brusquement de l'horizon, comme venant d'un autre monde, un cavalier vêtu de sombre. Barbe de jais, crâne bleu. Il était comme soudé à son alezan couleur de ténèbres. Un instant, il resta là, immobile, minéralisé. La main en visière au-dessus des yeux, il étudiait, scrutait tout ce qui le séparait de l'autre horizon. Et, d'un seul coup, ce fut un galop effréné où l'homme et sa monture ne faisaient qu'une seule entité vivante, douée de la force d'un simoun – une chevauchée sauvage qui déchira la paix et l'espace en une longue déchirure noire, martelante, droit vers le village. Instantanément, en un seul et même geste, le cheval brisa net sa course des quatre sabots, tandis que le cavalier mettait pied à terre, s'asseyait sur l'herbe. S'adressant à la muraille de granit qui lui faisait face, il lança d'une voix forte :

– Tariq fils de Ziyad, c'est moi. Je vous écoute.

Lui répondirent l'écho et les résonances de l'écho. Lentement, le silence reprit son empire. Il s'écoula quelques minutes ou quelques lustres. Et puis, sortit d'une maison un vieillard ridé comme un tronc de cupressus. Corps massif et vigoureux. A pas lourds, il s'approcha de Tariq, tourna autour de lui, s'arrêta, se baissa, l'examina face à face à la manière d'un maquignon. Il dit :

– Hajjar, c'est mon nom. Chef de la grande tribu des Snassen. Je t'écoute.

Tariq ne changea pas d'expression. Il ne devait pas en changer par la suite, tout au long de la journée. Buste droit, regard droit, il dit sans placer un mot plus haut que l'autre :

– Hajjar, chef de la grande tribu des Snassen, qu'as-tu à me proposer ?

Hajjar souffla par les naseaux, répliqua d'un trait aussi rapide qu'une flèche :

– Et toi que voilà, qu'as-tu à me proposer ?

– Si nous répétons mutuellement nos paroles comme deux macaques, autant que je reprenne mon cheval et que je m'en aille au plus vite. Je n'ai pas de temps à perdre en salamalecs et en rognures de paroles.

– Rassieds-toi, fils.

– Je n'ai pas bougé d'une fesse. Et je ne suis pas ton fils.

– Hargneux, hein ? *Peau de sloughi*<sup>1</sup>, hé ? Rien ni personne ne te fait peur, à ce que je vois ?

– Ça veut dire quoi, la peur ? répondit Tariq en faisant mine de claquer des dents.

– Tu n'as pas peur de mourir ?

– Ça veut dire quoi, la mort ?

– C'est bien ce que l'on m'a dit ! conclut Hajjar en éclatant de rire. Une vraie peau de sloughi galeux.

Il fit un geste apaisant, inattendu : bras tendus en avant, paumes ouvertes en direction de son interlocuteur, il dit avec sincérité, avec lassitude :

– Je veux la paix.

– Je veux autre chose que la paix, rétorqua Tariq Bnou Ziyad. Je veux plus que la paix, plus loin que la paix. Mes yeux sont déjà là-bas, dans un siècle ou deux. Je veux toutes les moissons, tous les fruits de la paix. Sans reniement ni parjure, ni de ta part ni de la mienne. Irréversiblement. Pour toi, pour moi, pour

ton peuple, pour le mien, ainsi que pour nos enfants à naître et les descendants de nos descendants. Est-ce clair ?

Et se tut. Phalange après phalange, Hajgar fit craquer ses doigts. Il dit ensuite sur un ton désabusé :

– J’ai entendu tes mots et je les ai engrangés dans ma tête. Cette abondance de demain dont tu me parles, je veux bien y croire... disons demain. Plus tard, longtemps après que j’aurai quitté la vie. Disons aussi que je me soucie du destin de ma tribu et que, par conséquent, je ne demande qu’à être crédule dès maintenant. Dans ce cas, peux-tu me montrer une seule graine de la semence qui, selon toi, va transformer l’ennemi en frère et la guerre en paix ? Hé ?

Il pencha la tête en avant, comme à l’écoute du printemps. Tariq sourit pour la première fois. Ce fut un sourire sans malice, très lent, très patient. Il dit avec une extrême douceur :

– Donne-moi la main, frère !

– Tous les conquérants sont comme ça, reprit le chef berbère, emporté soudain, visage de glaise. Ils viennent la main tendue, au bout de laquelle il y a une arme de mort. Quant aux promesses, ils n’en font que lorsqu’ils trouvent en face d’eux un adversaire de taille. Ils en sont remplis jusqu’à plus foutre, enflés, tant et si bien qu’elles finissent par sortir de leurs sept trous comme du vent. Et c’est ce que tu fais présentement, hé ? Des promesses de vent !

– Donne-moi la main, répéta le général Tariq. (Sa voix était un mélange de miel et de vinaigre, basse. Pas une fois, ses yeux ne cillèrent.) Et si, toi et moi, nous faisons une partie de bras de fer ?

Le silence tomba entre les deux hommes. Tariq Bnou Ziyad le laissa s’installer, épaissir, le temps qu’il aurait fallu à un cavalier désarçonné pour se remettre en selle. Puis il dit :

– Tu es deux fois plus grand que moi, trois ou quatre fois plus fort que moi, si je ne m’abuse. Le résultat ne fait donc aucun doute.

Si l’homme de la montagne fut médusé, ce ne fut que l’espace d’un instant. Calé sur son séant tel un ours, le rire qui le secouait à présent était silencieux, chargé d’un mépris intense. Il dit :

– Je ne savais pas que le commandant en chef de l’armée islamique était un gamin !

– C’est vrai, reconnut le commandant en chef, la voix caillée par l’humilité. Il m’arrive parfois de m’amuser... quand mes adversaires ne sont pas sérieux.

Et, coude contre terre, le bras à la verticale, il ajouta en un murmure :

– Essaie !

Cette main qui semblait le narguer, fragile et menue, Hajgar eût pu aisément la broyer, la hacher entre son pouce et son index. Mais il se dit que ce conquérant n’était pas venu de si loin pour se faire casser le bras en toute connaissance de cause. Cela devait cacher un piège, une ruse de renard. C’est pourquoi il banda tous ses muscles, serra la main de Tariq comme dans un étau, la cloua au sol sans reprendre son souffle, et puis... Et puis, il fit une pirouette suivie d’un vol plané, et se retrouva sur le dos. Le temps naquit, vécut et mourut.

– Comment as-tu fait ? Comment ?

Hajgar soufflait avec un bruit de forge, les yeux exorbités.

– Rien, répondit Tariq. Je n’ai rien fait. Je me suis simplement servi de ta force.

Il l’aida à se relever, l’embrassa sur l’épaule gauche. Puis il lança dans un embrasement, comme si les mots étaient des jets de flammes, avec d’autant plus de sauvagerie que ses yeux restaient calmes, lumineux, débordants de bonté :

– Et si un atome de ce que j’ai dans le cœur était jeté sur cette montagne, elle fondrait !

Visage contre visage, il dit, âpre :

– Il y a trente ans que cette guerre dure, en un va-et-vient incessant de poursuites et de tueries, depuis la Tripolitaine jusqu’à l’océan Atlantique et vice versa. Tantôt c’est vous qui gagnez, tantôt c’est nous. A

ce compte-là, très bien ! dans une ou deux générations, il n'y aura plus un seul Berbère, plus un seul Arabe. Je veux le contraire : c'est ma mission.

– Moi, je veux juste te faire la peau, répliqua sourdement Hajjar. Pauvre innocent ! Te voilà sur mon territoire, tout seul, sans armes. Autant dire tout nu et plumé comme un poulet. Ha !

– Ha ! fit Tariq Bnou Ziyad comme un écho. Le pauvre innocent te suggère de lever la tête. Regarde ! Sur les hauteurs, cernant la vallée, des archers genou en terre, arc tendu à rompre. Derrière chacun d'eux, naseaux ouverts et fumants, un cheval aussi immobile qu'une statue.

– Ils ne feront rien qui n'ait été dicté à l'avance par le Destin, dit Tariq d'une voix apaisante.  
– C'est un traquenard ! cria Hajjar. (Sa face était devenue couleur de rate.)  
– Non. Une précaution élémentaire. Au cours des semaines et des mois qui se sont écoulés, les émissaires de ton peuple ont rencontré les miens. Ils ont négocié, palabré, à s'en râper la langue et assécher leur salive, afin de préparer ma venue ici, dans ce village, au rendez-vous de l'Histoire. As-tu pu supposer un seul instant que je me serais risqué à me jeter dans la gueule du loup rien qu'avec l'Islam qui m'habite et un Coran sous le bras ? Quand la parole humaine, si noble soit-elle, devient sans portée, il suffit de la faire précéder par une flèche pour qu'elle entre dans le crâne le plus obtus. Alors, je te le demande : le poulet plumé, c'est toi ou c'est moi ?

– Moi, répondit Hajjar entre rage et amertume. La paix par les armes, c'est celle dont tu parlais tout à l'heure, hein ? Ma soumission, dois-je te la faire mort ou vif ?

– Je n'ai que faire d'un vaincu, répliqua le général Tariq, haut et clair. Encore moins d'un cadavre. Et tu n'es ni l'un ni l'autre. J'ai besoin de ce qu'il te reste à vivre, c'est-à-dire de l'essentiel : ta jeunesse – si âgé que tu sois.

Il fit claquer ses doigts et, instantanément, les archers disparurent. Eux et leurs montures. Ce fut comme s'ils n'avaient jamais existé.

– J'ai besoin de la force de ton peuple, continua-t-il en martelant les mots syllabe contre syllabe. De sa vaillance, de son honneur, de ce qu'il sait faire de meilleur avec ses mains et dire de meilleur avec sa langue. As-tu quelque chose à me proposer qui ressemble à la braise de la vie ?

Le chef de tribu interrogea d'un long regard les deux horizons, le ciel irradiant au-dessus de sa tête, la terre sur laquelle il était assis. Du fond de ses viscères, comme du fond de son plus lointain passé, montait un sentiment étrange qui avait le son argentin d'une source. Il avait le foie gorgé d'émotion, la gorge nouée quand il laissa tomber à voix basse, presque goutte à goutte :

– Parle. Maintenant, je t'écoute.

– Il était temps !

– J'ai dit : *maintenant*, je t'écoute.

Tariq hocha la tête, se frotta les mains comme s'il se préparait à faire ses ablutions.

– Par Dieu ! s'écria-t-il. Par Sa Gloire ! Un autre général aurait pu être nommé à ma place et il n'aurait pas daigné s'arrêter pour converser avec toi. Mais le Destin a décidé que ce serait moi. Ceux qui m'ont précédé n'ont fait que me tracer la voie. Je n'ai nulle envie de conquérir ton territoire, pas un seul arpent du Maghreb : ce serait peu de chose en regard du but que je me propose d'atteindre.

– Parle, répéta Hajjar. Explique ce que je commence à comprendre et qui me dépasse.

Tariq étendit le bras en direction du nord. Le regard au loin, il dit :

– Je vais là-bas, de l'autre côté de la mer Blanche Moyenne<sup>2</sup>. Là-bas, j'ai déjà remporté la victoire, alors que je n'y ai pas encore mis les pieds : simplement parce que je le veux. Là-bas, je fonderai la Oumma, la communauté islamique, dont tous les membres seront égaux en fait et en droit. Pour cela, il me faut les meilleurs des hommes : parce que la Oumma supprime les liens de sang, les clans et même la famille. Ceux qui s'associeront à mon entreprise, vainqueurs et humiliés d'hier, je les rendrai de nouveau

fiers, foi de Dieu ! Fiers et triomphants. L'Histoire passe sur ton chemin. Tu as le choix : te lever et marcher avec elle – ou rester assis.

Hajgar sonda longuement les yeux du général. En lui tombait un déluge d'espoir qui lavait ses derniers doutes.

– Serons-nous obligés, demande-t-il, d'abandonner nos traditions et de nous convertir à l'Islam ?

– Non.

– Qui me le garantit ?

– L'Islam.

– Quel Islam ?

– Celui que je suis, en chair et en os.

Hajgar se mit debout.

– Je te donne deux mille guerriers. Et quels guerriers ! Des Bani Snassen. Tu les connais, hé ?

– Je les connais, répondit le commandant en chef. Mais je n'en demande pas tant. Des soldats, il s'en propose à moi de tous les points du globe. Et des singes, il y en a dans ta tribu, à ce que l'on m'a raconté ?

– Nos veilleurs ? Ha ! Ils vivent dans les arbres. Ils sont capables de distinguer l'ombre de l'ombre par la nuit la plus noire, haha !

– Combien sont-ils ?

– C'est difficile à dire... Attends voir... trente-deux... trente-quatre peut-être bien... Il y en a qui ne sont jamais redescendus depuis qu'on a signalé ta présence dans les parages, à un territoire d'ici.

– Ce sont ceux-là qu'il me faut. Le pays des Wisigoths est couvert de forêts : la guerre, je vais la faire dans les arbres. Et pour la construction de la Oumma, qu'as-tu donc à me proposer ? Je t'écoute.

Hajgar se lança dans un long exposé sur les valeurs millénaires du peuple berbère, ses coutumes, ses lois. Tariq lui prêta une oreille attentive. Il dit avec bienveillance :

– Le temps moule les mots, éparpille leurs cendres. A qui appartiennent ces vaches, là-bas ?

Interloqué, le chef de tribu tourna la tête, sourit d'une oreille à l'autre.

– A nous, répondit-il avec fierté. Tu n'en trouveras pas de pareilles à dix parasanges à la ronde.

– C'est vrai, reconnut le général. Je n'en ai jamais vu d'aussi belles, par Dieu et Sa Gloire ! Je vois déjà leurs rejets, génisses et veaux, en train de paître dans les prés du pays que je vais conquérir. Je veux ces vaches. Elles aussi feront partie de la Oumma de demain.

Sans transition aucune, il ajouta :

– L'armée qu'on m'a donnée lors de ma nomination, je l'ai épurée aussitôt. Je n'en ai gardé que les éléments capables de vaincre. La paix établie, ces mêmes guerriers bâtiront la société nouvelle. Je les ai triés sur le volet. J'attends de toi que tu fasses la même chose dans ta tribu, si tu veux me suivre. Par Allah Tout-Puissant, il n'entrera dans mon royaume aucun fils d'Adam qui soit animé par l'esprit de lucre ou la volonté de puissance. Émonde parmi les tiens, si proches soient-ils. Coupe les branches pourries.

Hajgar se baissa, arracha une poignée d'herbe, la mâcha soigneusement. Rumina longtemps. Il dit enfin :

– C'est une chose difficile que tu me demandes là, voire impossible. Ceux qui m'ont élu chef sont chefs également. Leurs clans sont imbriqués depuis la nuit des temps et, dans chaque clan, il y a des sous-clans. Je pourrais brouter toute l'herbe de cette vallée avant que deux d'entre eux aient réussi à ajuster leurs palabres. Et ils sont treize chefs. Si tu secoues l'un d'eux, l'ensemble de la tribu s'écroule.

Tariq garda le silence. Il attendait.

– Il me faut du temps... beaucoup de temps. Il me faut réfléchir, encore réfléchir. Et, au bout du compte, qui sait ? C'est peut-être moi qui serai déboulonné.

Le général Tariq Bnou Ziyad s'éclaircit la voix. Un fin sourire lui plissa le nez, à la manière d'un renard.

– Dans ce cas, conclut-il, tu quittes ta tribu et tu viens tout seul. Va appeler le suivant. Allez, va !

Tout le long du jour se succédèrent les délégations : Anciens des tribus Zaër, Zenata, Lawata, Bani Mellil, Aït Yafelman... Certains d'entre eux venaient de très loin, du Souss et même du territoire de Barqa, au-delà des djebels de l'Atlas. Tous avaient répondu à l'appel de l'Histoire. Ils désiraient voir en chair et en os l'homme qui, au lieu de leur faire la guerre, leur avait dépêché des émissaires avec pour seule mission de leur fixer rendez-vous dans la vallée de la Warka.

Tariq les reçut séparément, en dépit de leurs tentatives de converser avec lui à plusieurs voix, suivant la coutume ancestrale. Il n'avait que deux oreilles pour écouter chacun d'eux d'égal à égal – et une seule langue pour diriger celui-ci par quelques mots jalons vers le but qu'il s'était assigné longtemps à l'avance : l'isoler de l'influence de son clan et le conduire à s'exprimer de sa propre voix. C'était sa vieille tactique de Bédouin fils du désert : dans le silence incommensurable entre ciel et montagne et face au laconisme souriant qui l'accueillait, un chef de tribu, gonflé d'importance et si déterminé qu'il fût, n'avait de cesse qu'il n'eût brisé à coups de paroles la solitude où il se retrouvait emprisonné soudain. Et l'abondance de la parole était déjà une défaite.

En général d'armée, Tariq Bnou Ziyad employait alors sa seconde stratégie. Il était plus que bienveillant. Sur son visage et sur son extérieur, il présentait toutes les apparences de la pusillanimité. Sincère, les yeux chaleureux, il disait à son hôte :

– Je suis ton hôte. Tu es un homme chargé d'expérience et de sagesse. Conseille-moi, aide-moi. Qu'as-tu à me proposer ? Je t'écoute.

Et il était l'écoute attentive, sans faille. De temps en temps, il hochait la tête gravement, fermait les yeux comme pour se pénétrer de ce qu'on lui expliquait dans les moindres méandres, approuvait d'un clin d'œil, élargissait son sourire, encourageait. A la fin de l'exposé, il concluait par ces mots inattendus :

– Je t'ai entendu. Et maintenant, voici *mes* propositions. Elles sont la base *sine qua non* de toute discussion. Ou bien tu marches avec l'Histoire – et l'Histoire, c'est moi – ou bien tu rentres dans le trou de ton passé. Dans ce cas, va appeler le suivant.

L'homme restait assis, composait aussitôt avec une résolution qu'il avait crue irrévocable. Il y avait toujours moyen de s'entendre avec un renard. Au soir tombant, à l'assemblée générale des Anciens qui s'était progressivement formée en cercle autour de lui, Tariq vida mot pour mot ce que celui-ci et celui-là et celui-là là-bas (et il les désignait du doigt à la vue de tous) venaient de lui dire en tête à tête, d'homme à homme, avec leur langue et leur honneur. Toujours, en toute circonstance, il avait agi ainsi : mettre les gens en face de leurs paroles, en attendant la concordance de leurs actes.

Tard dans la nuit, à la lueur des torches de résineux, on vota à main levée. Un pacte de non-agression et d'assistance mutuelle fut conclu entre eux et lui, au terme de négociations aussi profondes que des racines de chiendent, fondées (en ce qui le concernait tout au moins) sur une volonté de refus. C'était son ultime tactique, payante à tous les coups ou presque : pour obtenir ce qu'il cherchait, il ne laissait subsister aucun doute sur sa capacité de rompre.

On fêta l'événement par le régal des régals : le *boundouk*<sup>3</sup> – un chaudron géant où très longtemps un mouton entier avait mijoté et libéré le jus de sa viande, de ses os et de ses tripes ; à mi-cuisson, on lui avait adjoint une brassée de légumes et quelques épices connues des montagnards seuls, c'est-à-dire un choix harmonieux de ce qui avait poussé sur la terre et sous la terre, à proportions égales de saveur avec le suc du ruminant. Et maintenant, découpée en quartiers, abats fumants par-dessus, la viande était servie

dans un plateau en bois d'arganier large de deux enjambées d'homme. Deux autres plateaux tout aussi immenses contenaient respectivement les légumes et un dôme de grains d'orge verts, tendres, cueillis juste avant la maturation et que des douzaines de mains de femmes avaient cuits sur un treillis de doum, à la fumée d'un feu de bois. Au son des tambours, des flûtes et des cymbales qui dialoguaient de crête en crête, on formait religieusement une boule de *boundouk* avec quelques légumes et un morceau de viande, on l'arrosait d'une louchée de bouillon, et puis on mastiquait dans le recueillement d'une prière muette à la Mère Nourricière, yeux fluides, narines palpitant d'émotion.

Savourant le mets à petites bouchées qu'il humait au préalable, murmurant à chaque déglutition : « Allah ! Allah ! », Tariq Bnou Ziyad évoquait les choses innommables dont se repaissaient les Arabes avec délectation, comme ces boulettes de poil de chameau pilé et agglutiné avec du sang. Pour faire bouillir de l'eau ou du lait, ils y jetaient tout simplement une pierre rougie au feu... Fils de l'Islam, il ne cessait d'admirer la Providence qui avait fait naître l'Islam parmi eux ! Décidément, si civilisation il y avait, c'était ici, au pays de la sauvagerie. La recette de ce plat succulent, il l'emportait dans la mémoire de son ventre, la mettrait à l'honneur dans les palais de l'Andalousie de demain.

Il sella son cheval et partit à l'aube. Avec lui, les temps nouveaux se mirent au galop. A chaque foulée, le grand dessein s'éclaircissait, acquérait de plus en plus de force et de réalité. Tout était en place désormais pour la réalisation du rêve du souverain véritable : ces Berbères des confins de l'Islam n'étaient pas musulmans – pas encore ; mais lui, général Tariq Bnou Ziyad, il allait faire d'eux, foi de Dieu ! non seulement le fer de lance de son armée, mais les piliers de la Oumma future... une classe dirigeante coupée de toute attache ethnique ou familiale, de tout lien de métier ou de fortune : des hommes qui n'existeraient que par leur fonction, qui sortiraient du néant et y retourneraient dès que cette fonction leur serait enlevée.

Au même instant, de la vallée de la Warka, partaient des instructions précises, dans toutes les directions imaginables. A la tombée de la nuit, elles avaient déjà franchi les grands djebels de l'Atlas, de bouche à oreille traversaient les forêts de cèdres, de chênes et de pins, couraient le long des cours d'eau et des plaines à la vitesse d'un incendie, atteignaient les moindres recoins de la Berbérie. Ordre était donné à tout Fils de la Terre, où qu'il fût, de se mettre sans délai à la recherche de l'ancêtre du peuple antique, Azwaw Aït Yafelman, et de lui communiquer le résultat de l'entrevue avec le général Tariq. S'ébranla alors la plus grande migration humaine que le monde eût connue.



الله اعلم  
محمد

1.

*Peau de sloughi* : équivalent de peau de vache.

2.

La Méditerranée.

3.

*Boundouk* : l'ancêtre du couscous.

Ce même jour, à l'embouchure de l'Oum-er-Bia, dans une petite synagogue taillée dans la falaise noire par des générations de mains, le rabbin Eliahou Ba Shiméon déroula lentement le parchemin de la Thora, en agita les feuillets en un mouvement circulaire, puis il le replia tout aussi lentement sans avoir lu un seul mot. Les yeux blancs, il dit :

– En ce Yom Kippour, je ne vais pas chanter le Kol Nidré. Nous ne prononcerons pas le serment rituel de la Brith.

Autour de son cou, il y avait une ficelle à laquelle était suspendue une corne de taureau. Il la saisit, l'emboucha et en tira trois notes longues qui avaient les résonances de trois râles d'une bête à l'agonie. Tête basse, les fidèles frémirent. Il dit :

– L'Éternel l'a voulu ainsi : depuis la destruction du Temple à Jérusalem, notre peuple s'est éparpillé de par toute la terre. Les ancêtres de notre tribu ont trouvé refuge ici, assistance et compréhension auprès des Berbères qui les ont accueillis : les Aït Yafelman. Ils nous ont imposé leur loi, mais ils nous ont laissés en paix. Survint le mahométan comme une épée de feu, depuis le désert où il était né jusqu'à l'océan. Il avait nom Oqba ibn Nafi. C'était il y a trente ans. Il rasa la ville d'Azemmour, déporta toute la population. Ceux de mes frères qui sont avancés en âge gardent la mémoire de cet homme : à nous, il a accordé la vie. Il n'a pas touché à une seule de nos maisons. Et ainsi a été sauvegardé l'essentiel : toutes les traditions, toute la science, tous les secrets du peuple juif, c'est nous qui en sommes dépositaires depuis les temps les plus reculés.

Il alla de fidèle en fidèle, du bout des doigts caressa le visage de chacun d'eux en un toucher doux d'aveugle, appela chacun par son nom. Face à lui, derrière lui, à sa gauche comme à sa droite, les souffles étaient palpitants. Il dit :

– Ce dépôt, nous l'avons gardé intact. Sans jamais l'utiliser. Dans l'attente d'un signe du Destin. Ce signe s'est présenté à moi il y a quelques jours, il m'a parlé clairement. Parlé avec la voix d'un autre mahométan : le général Tariq Bnou Ziyad. Cet homme-là est le digne successeur de l'émir Oqba ibn Nafi, parce qu'il nous considère comme des gens de son Livre, adorateurs d'un Dieu unique. Et, en même temps, il dépasse l'émir Oqba de cent portées de regard. Il a plusieurs volontés en une seule : il veut réunir les clans et les tribus berbères par les liens de l'esprit ; il veut rassembler les fils de Sem, descendants d'Isaac et d'Ismaël, dans une même entreprise ; il veut l'héritage de tous nos prophètes qu'il affirme être aussi ceux de sa religion ; il veut conquérir un empire dont tous les membres, d'où qu'ils viennent, soient à même de former une seule et même communauté ; il veut les meilleures créatures du Créateur et le meilleur de chacune d'elles. C'est tout ce qu'il veut. Tant qu'il m'a parlé, sa voix est restée d'un calme de roc. Il me connaît, profondément. Il sait tout de nous, tous les trésors d'industrie et de science que, de père en fils, nous avons gardés cachés depuis les premiers temps, à croire que c'est le diable en personne. J'ai fait alliance avec lui.

Il marqua une pause et ce fut comme un trou dans le silence religieux qui avait accueilli ses paroles. Il dit :

– L'attente est enfin terminée. Demain, vos femmes vous prépareront du pain, du pain avec du levain. Nous allons partir. Nous n'emporterons rien avec nous, rien d'autre que ce qui est dans notre tête. Que l'Éternel me pardonne si je suis prêt à croire au renouveau du peuple juif !

Se mit en route la seconde migration, la plus profonde sans doute qu'eût connue l'Histoire.

Santraj fit ses adieux à ses proches et quitta la ville de Qouds, dans le Khorassan, avec pour tout

bagage une tablette sous le bras. C'était une planche de forme carrée, d'une coudée de côté, partagée en cent cases blanches et noires alternées. Dans les poches de sa robe, il y avait des figurines : dix noires et dix blanches, chacune d'elles valant un chiffre compris entre 1 et 10. Santraj avait la passion des nombres (au grand désespoir de sa famille qui avait espéré faire de lui un lecteur du Coran, voire un jurisconsulte) et il venait de résoudre le casse-tête des opérations arithmétiques. Il en était sûr. Plus besoin désormais de compter sur les doigts, un boulier ou un faisceau de baguettes taillées à différentes longueurs, comme faisaient les marchands. La planche à calculs donnait à l'instant le résultat d'une multiplication ou d'une division, d'une addition comme d'une soustraction. Il suffisait d'y placer les pions qu'il fallait et de les faire évoluer selon des règles strictes, le cavalier de biais en un saut de trois cases, le vizir en diagonale, la tour tout droit, etc. On pouvait même obtenir une progression géométrique – cette « chose sans nom » dont s'étaient gaussés les clercs de la cour du sultan en le jetant dehors. Décidément, l'Orient avait tout inventé, même le culte du Dieu unique, et pour cela même se bouchait tout avenir.

Une caravane de pèlerins partait vers La Mecque, et Santraj la rejoignit à la pointe du jour. Dans la ville sainte il en trouverait bien une autre en direction du Maghreb al-Aqsa<sup>1</sup> et, parvenu là-bas, une troisième qui le mènerait plus loin encore, par-delà la mer, dans cette Oumma qui allait bientôt naître et dont parlaient des voyageurs enfiévrés, avec une telle ardeur qu'à les en croire elle était déjà édifiée et florissante. Musulman de fraîche date, Santraj avait la conviction que l'Islam attendait de lui un pèlerinage d'un genre peu commun : la face tournée à la fois vers le passé, les temps nouveaux et les quatre points cardinaux.

L'amiral Yannis Émiris, dit le Satan Boiteux, avait senti l'appel du vent. Parti d'Aegina dans la mer Ionienne, il se dirigeait à toute allure vers le détroit de Calpé. A bord de son escadre de trières, il y avait les marins les plus expérimentés de la Méditerranée – et une pleine cargaison de mangonneaux et de *naft*, ce feu grégeois qui faisait de merveilleux ravages dans les batailles navales. Hommes et armes, il allait les mettre au service du vainqueur, ainsi que sa science de la navigation et sa stratégie démoniaque qui lui avait valu une renommée sanglante. Il était même prêt à embrasser la religion d'Allah, sincèrement, pour peu qu'il y trouvât son compte de puissance et de gloire. Ce général Tariq dont on parlait dans les ports en quatre ou cinq langues différentes n'était qu'un Bédouin somme toute, fils de sa foi et non de ses œuvres. Lui, Yannis Émiris, était le produit de ce qu'il avait fait depuis sa lointaine adolescence : la guerre navale. Et puis il savait écouter patiemment, il attirait la sympathie. Il avait la faculté de comprendre les gens, de pénétrer leurs pensées, de prévoir leurs réactions secrètes et leurs désirs inavoués. C'était ainsi qu'il avait éliminé nombre de ses adversaires.

Figure de proue debout sur le gaillard d'avant de son navire amiral, Yannis Émiris souriait froidement, trempé d'embruns, auréolé d'écume. L'étrave fendait les flots en deux gerbes étincelantes et continues – et c'était comme une haie d'oriflammes qui, de vague en vague, le rapprochait du personnage considérable qu'il voyait surgir du grand large : l'amiral *Younès*, émir de la Mer...



---

1.

*Maghreb al-Aqsa* : l'Extrême-Occident ; le Maroc.

Debout sur le promontoire de Calpé face à ses trois mille guerriers disposés en arc de cercle, Tariq Bnou Ziyad lança à pleins poumons un verset du Coran, qu'il fit suivre sans transition aucune d'un ordre retentissant :

– *Dieu se suffit à Lui-même : Il n'a pas besoin des mondes.* Dégainez vos épées !

Trois mille lames scintillèrent au soleil levant.

– Brisez-les ! Jetez-en les tronçons dans la mer. Et maintenant, grimpez aux arbres. Vos frondes et vos nœuds coulants vous suffiront amplement d'ici Cordoue. A l'arrivée, je compterai les survivants.

A mi-chemin de Cordoue, on vint le prévenir que les Arabes avaient pris pied sur la terre d'Espagne, qu'il en débarquait de partout, par familles entières, chevaux, chameaux, chariots. Il dit :

– Tant mieux.

Il éclata de rire. Il dit :

– Ils occuperont le terrain jusqu'à la moindre touffe d'herbe, je les connais. Et puis, ce sont les meilleurs cavaliers du monde. Tant qu'ils galoperont, l'ennemi ne songera pas à menacer nos arrières. Rien ne résiste à leur fougue, rien ni personne.

Il n'ajouta pas (mais il le pensait ferme) que le problème des problèmes allait se poser en temps de paix. Comment transformer ces nomades en sédentaires et les faire coexister dans la même cité, sous la même bannière. Tout dépendrait alors des hommes qui seraient en place : à la fois très tolérants et très forts.

– Chef, l'envoyé spécial de l'émir Moussa ibn Noussaïr, gouverneur de l'Afrique du Nord, désire te voir. Il est là, qui attend, couvert de poussière et d'impatience.

– Aha ? Il désire me voir ?

« *L'homme fort n'est pas celui qui fait usage de sa force, mais bien celui qui domine sa colère* », enseignait un hadith du Prophète. Tariq respira à fond, bouche ouverte. Il dit :

– Voici ma réponse : je ne le recevrai pas, je n'ai pas de temps à perdre. Qu'il aille dire à son maître et au calife maître de son maître qu'ils auront leur part du gâteau. Tout le gâteau. Toute la gloire, rien qu'à eux seuls. Ce sera leur victoire, non la mienne. Ils auront le butin, l'or, les pierres précieuses, des esclaves, de belles captives, tout ce dont ils rêvent au nom de l'Islam ! Nous avons à peine entrepris notre marche que les voilà déjà, les vautours et les chacals, chacun surveillant l'autre et le jalouant, l'empêchant d'être. C'est ainsi qu'ils ont divisé et détruit la Oumma d'Orient. Que Dieu Tout-Puissant me prête plusieurs vies pour achever ma tâche ! *Bismillahi rahmani rahim !*

Le soldat berbère écoutait et regardait, les traits tendus. Jamais il n'avait vu le commandant en chef bouleversé à ce point. Il dit en matière de conclusion :

– Le plus simple, chef, ce serait que j'aille étrangler l'envoyé spécial séance tenante. Et si son maître se présente, je l'étrangle à son tour. J'ai une bonne corde, regarde. Hein, chef, à ton avis ?

– Non, répondit Tariq. Le temps se chargera d'eux.

Il ajouta, dans la plus extrême fureur :

– Qu'est-ce que tu attends pour mettre un pied devant l'autre ?

– Julien le Nazaréen te demande audience, chef.

– Aha ? Lui aussi est venu à la curée ?

– Je l'ai garrotté en attendant tes ordres, chef. Il était bardé d'armes. On ne sait jamais...

Un renégat qui avait un compte à régler avec son souverain, le roi Rodrigue d'Espagne. Gouverneur du

détroit et de ses deux bases navales, Ceuta et Algésiras, il avait fait franchir la mer aux troupes de Tariq, de nuit. En gage de sa bonne foi envers le commandant en chef de l'armée islamique, il lui avait remis ses deux filles en otages.

– Le chien ! J'ai incendié ses vaisseaux et il n'a pas encore compris. Dieu n'aime pas les traîtres. Moi non plus.

– Je vais l'étrangler alors ? demanda le Berbère, réjoui.

– Va.



Une délégation de cinq hommes, sous bonne escorte. Tariq Bnou Ziyad s'adressa au plus imposant d'entre eux. Il dit :

– Avant que tu ouvres la bouche, ouvre les oreilles. Je suis un conquérant, c'est vrai. Mais un conquérant épris de paix. C'est pourquoi je suis entré dans ton pays et poursuivrai ma route jusqu'à Cordoue, jusqu'à Tolède, et plus loin encore : pour la paix que j'y établirai. Assieds-toi. Les autres peuvent rester debout. Je t'écoute. Ajuste ta langue et tes paroles et dis-moi l'essentiel de ce que veut ton roi Rodrigue.

Il s'adossa à un arbre, joignit les mains et fit un somme paisible tandis que discourait l'Espagnol. Quand il rouvrit les yeux, ce fut pour donner un ordre aux hommes de sa garde :

– Dépecez-le.

Ils le dépecèrent sous les yeux épouvantés de ses compagnons. Le désossèrent, jetèrent la tête, les tripes et les abats, les pieds et les mains. La viande, ils la chargèrent sur leurs épaules par éclanches saignantes et fumantes encore, allèrent la cuire un peu plus loin dans une clairière. Longtemps plus tard, ils revinrent avec une grande marmite (une *guedra*), s'assirent en cercle, dirent en chœur : « *Bismillah !* Au nom du Seigneur ! » Et ils se mirent à manger sans plus s'adresser la parole, tout à leur délectation. Claquaient les mâchoires, coulaient des filaments de salive aux commissures des lèvres et les yeux devenaient de plus en plus rouges. La sauce, ils en burent à tour de rôle, par goulées. Et les quelques gouttes qui en restaient, un Berbère langue pendante les lapa au fond du récipient, avec un bruit de gargouillis. Ils rotèrent, se frottèrent le ventre et rendirent grâce au Créateur :

– *Alhamdou lillah !* Louange à Dieu !

Tariq récita la Prière des Morts. Il avait pris part au festin et il se sentit tout ragaillard. Du coin de l'œil, il surveillait les quatre rescapés de la délégation, et ceux-ci ne faisaient que le regarder. Ils avaient eu le temps de mourir de plusieurs petites morts successives, d'espérer au-delà de toute incrédulité, de verdier et de grisailier, de vomir, de faire leurs besoins sous eux. Un long moment, Tariq demeura impassible. Il leur dit enfin sur le ton de la conversation :

– Nous sommes rassasiés. Vous pouvez partir. D'après ce que m'a expliqué votre défunt camarade, votre roi attend une réponse à sa proposition de paix. Allez la lui rapporter ; vous l'avez vue de vos propres yeux.

Pas un d'entre eux ne bougea, n'en eut la force. La voix du général se fit plus basse, plus onctueuse :

– Vous savez que l'appétit revient vite chez les musulmans ?

Ils se levèrent. Ils se levèrent jambes flageolantes et s'en furent à petits pas timides, regardant derrière eux comme s'ils ne croyaient pas encore à leur salut. A l'orée de la forêt, ils se lancèrent dans une fuite éperdue, peuplée de cris et de sanglots. Tomba le silence. Et, du milieu de ce silence, s'éleva un orchestre de rires.

– Qui est de service aux cuisines aujourd’hui ? demanda Tariq.

– Moi, dit Hawch.

– Avance.

Hawch fit quelques pas, s’agenouilla à portée d’une gifle.

– Satisfaisant, lui dit le commandant en chef. Très satisfaisant. Mais tu as mis trop d’oignons. Si je n’avais pas le palais aussi sensible, j’aurais bien cru que je mangeais de la chair humaine. C’est à peine si on reconnaissait le goût du mouton.

Les rires se muèrent en jappements, puis décréurent.

– Qu’as-tu fait de la viande du chrétien ?

– Ben, dit Hawch en roulant des yeux, je l’ai jetée par là-bas morceau par morceau. J’aurais dû la mettre dans un sac avec du sel, en cas de disette, c’est ça, chef ?

– Va la ramasser morceau par morceau. Et pendant que tu y es, débarrasse-moi la vue de cette tête et du reste. Creuse une bonne tombe, mets-y la dépouille. Cet homme avait une âme et l’âme est éternelle. Dieu a dit : *Nous rassemblerons vos os où qu’ils soient éparpillés, Nous vous ferons revivre.* Tu connais quelques sourates du Coran ?

– Oh oui, chef ! Couci-couça... les courtes.

– Récite la plus courte sur la tombe du mort. Il vient de rendre le plus grand service à notre cause. Ses compagnons sont en train de répandre partout l’horrible nouvelle : les musulmans sont des anthropophages ! A l’heure qu’il est, la population déguerpit à toutes jambes. Et, si ça se trouve, nous entrerons dans une Cordoue vide.

– Tu as la ruse du plus berbère d’entre nous, lui dit Hawch.

– Je suis berbère, laissa tomber Tariq Bnou Ziyad.

Hawch se baissa et lui embrassa les pieds.

Remise en main propre par un détachement de Bédouins en armes, la missive atteignit Tariq à deux journées de marche de Cordoue, faillit scier son élan et sa foi. En termes comminatoires, l’émir Moussa ibn Noussaïr lui rappelait qu’il était son supérieur hiérarchique en toutes choses et que lui, fils de Ziyad tout court, n’était que son « client », un serviteur militaire ayant pour seule mission d’appliquer strictement les ordres. S’il l’avait chargé de l’expédition en Espagne, ce n’était pas pour prendre des initiatives, mais pour ouvrir la route au signataire de la présente, gouverneur de l’Ifriqiyya et ami personnel du Commandeur des Croyants – que Dieu l’ait en Sa sauvegarde ! Par Allah et le Prophète, qu’est-ce que c’était cette guerre menée de nuit... et dans les arbres, à la manière des félins ou des sauvages de la *jahiliya*<sup>1</sup> ? L’Islam n’avait rien à cacher, il était lumière sur lumière ! Ses soldats avaient toujours combattu au grand jour, face à face avec l’ennemi. S’ils devaient mourir – même jusqu’au dernier – eh bien ! ce seraient autant de martyrs qui susciteraient le zèle des troupes fraîches : il n’en manquait pas. Cela en premier lieu. En second lieu, toute bataille de l’Islam avait été livrée jusque-là par des cavaliers, sabre au clair. Commandement était signifié au destinataire de reléguer ses singes à face humaine à des tâches d’intendance et de laisser faire les hommes de cheval. Enfin et surtout, priorité était donnée aux nobles qui devaient entrer à Cordoue les premiers, afin d’y célébrer la victoire et prendre le pouvoir au nom de qui de droit. Suivaient des injures bien senties, des salamalecs en arabe littéraire – et une invocation au Seigneur des mondes, *amen* !

*Post-scriptum* : Le subalterne de l’émir ne devait pas aller plus loin que Cordoue. De nouvelles instructions lui seraient données en temps voulu, s’il plaît à Dieu.

Tariq Bnou Ziyad mangea la lettre officielle, posément. Tout aussi méthodique, il révisa ses plans en

catastrophe, prit la ville d'assaut à la date prévue, fonça vers Tolède d'où était sorti le roi Rodrigue à la tête de son armée, le tua, pourchassa et extermina les fuyards trois jours durant, puis il revint sur ses pas, triomphant et vide. Pour lui, la guerre était terminée ou peu s'en fallait. Une autre commençait dont il n'avait pas prévu l'ampleur, plus meurtrière et plus absurde : entre les vainqueurs eux-mêmes. Et cette guerre-là, il ne pouvait ni l'arrêter ni la gagner, à moins de disposer de la puissance du Destin.



---

1.

Temps pré-islamique ; littéralement, « temps de l'ignorance ».

Debout sur les remparts qui dominaient Cordoue, la colline et le Guadalquivir, Tariq Bnou Ziyad contemplait les eaux miroitantes du fleuve. Et c'était comme si tous les automnes du monde s'écroulaient autour de lui et qu'en même temps tous les printemps du monde renaissaient en lui. Six mois s'étaient écoulés depuis la conquête de la ville.

Oum-Hakim était dans ses bras. D'un seul coup, elle se raidit.

– Tu as froid, maître ?

– Rentre.

– Tu n'es pas malade, maître ?

– Rentre et attends-moi.

Elle s'en fut à petits pas ondulants, jetant par-dessus son épaule des coups d'œil craintifs et fluides à la fois. Le lieutenant Boutr ne lui accorda pas un regard. Il scrutait le visage de son chef avec effroi.

– Tu ne vas pas mourir, chef ?

– Boutr, le fidèle d'entre les fidèles ! dit lentement Tariq.

Il lui caressa la tête.

– Tu ne vas pas mourir, dis ?

– Je suis encore vivant.

– Tu as mal dans ton âme ?

– Non. Pas vraiment. J'aurais... j'aurais voulu faire mon entrée dans cette ville comme... comme je l'avais tant rêvé...

Franchi l'espace, trente ans auparavant, là-bas au Maghreb al-Aqsa, le légendaire émir Oqba ibn Nafi et ses cavaliers avaient atteint les bords de l'océan Atlantique en musique. Tous avaient mis pied à terre et sanglotaient de joie, lents, graves, bouleversés jusqu'aux naseaux de leurs chevaux, très humbles tout à coup devant l'immensité de la création. Alors, il y avait eu la naissance. Alors, il y avait eu le souffle. Fragile, tête nue, toussant comme une forge, l'émir Oqba ibn Nafi était entré dans la mer jusqu'à ce que les flots eussent atteint le poitrail de son alezan. Et ce fut là, dans l'eau qui montait sous lui et au sein de la gigantesque émotion qui montait en lui, qu'il avait fait ses actions de grâces. Ce fut là, dans l'océan en flux, qu'il avait déployé l'étendard vert du Prophète. Derrière lui, sur la plage et à des lieues à la ronde, un silence de roc. Silence des humains, vainqueurs et vaincus. C'était à l'embouchure de l'Oum-er-Bia, dans la ville d'Azemmour. Pas une goutte de sang n'y avait été versée, comme si l'avènement du monde nouveau venait de se produire sans douleur aucune, ni de corps ni d'esprit. Et peut-être l'Islam était-il jeune en ce temps-là, jeune et pur, qui avait tout à espérer, tout à aimer...

L'eau. Trente ans plus tard, le général Tariq, successeur et fervent admirateur d'Oqba ibn Nafi, regardait le Guadalquivir vert et paisible. Le souverain temps avait calmé le fleuve, l'avait lavé de toute souillure. Avec l'acuité du souvenir, Tariq le revoyait toujours rouge de sang, charriant des têtes tranchées à la charge. Chargeant, des sections de Bédouins redevenues soudain des hordes en démesure cassant tout sur leur passage martelant. Martelants, les sabots antérieurs de leurs chevaux debout éventrant façades, portes, humains. Hennisements de Géhenne. Les cris de victoire, sauvages entre terre et ciel. Rauques, les râles des piétinés, des transpercés vifs, des égorgés. C'était à qui détruirait le plus totalement, tuerait le plus grand nombre d'infidèles, comme pour se persuader qu'il était aveuglément l'instrument de la Providence aveugle. Immédiat, le sac paroxystique de la ville, le pillage à l'encan. Les tapis à trame de fils d'or cousus d'émeraudes et de grenats, on se les partageait à coups de hache parce que trop lourds à transporter. Joyau de la plus haute Antiquité, la Table de Salomon dépiétée, dessertie de ses pierres précieuses. Jusqu'aux solives des toits qu'on faisait crouler à l'arrachée : il fallait bien

allumer un feu de bois pour cuire les aliments. Jusqu'à ces chats errants qu'on abattait avec des galets d'arbalète, qu'on étripait tout chauds, qu'on bourrait de rubis et de diamants et dont on recousait ensuite le ventre. On les jetait ici ou là, pour venir les ramasser plus tard à la sauvette : les chefs imposeraient sûrement un contrôle rigoureux du butin – un quint pour eux selon la coutume, le reste à répartir entre les combattants. La soif de puissance, la gloire de la possession. Hommes de chiourme s'il en fut, les commandos berbères de Tariq traversant la tourmente à coups de cravache et revenant faire leurs rapports à leur chef, tuméfiés et aphones...

– Tu as toujours mal dans ton âme, chef ? demanda Boutr.

– Donne-moi ton manteau, dit Tariq.

Il s'y enveloppa, rabattit le capuchon sur sa tête, s'assit. Il dit :

– Seigneur des mondes, Tu sais mieux que moi que ce n'était pas ma guerre. Cette ville que voici à Tes pieds, j'aurais pu y entrer sans coup férir, par la ruse qui a guidé la plupart de mes batailles : de nuit, par le fleuve, sous l'eau. J'y avais préparé à l'avance un détachement de Berbères spécialistes en la matière : les Aït Yafelman, les Fils de l'Eau. Une autre section, de la tribu des Zenata, aurait franchi les remparts à la même heure. Et Tu sais mieux que moi, Seigneur, que ces diables de Zenata sont capables d'escalader la muraille la plus haute et la plus lisse rien qu'avec leurs paumes et la plante de leurs pieds. J'avais choisi les meilleurs guerriers.

Il se prosterna, front contre terre. Il dit :

– Seigneur des mondes, Tu as posé clairement dans le Livre la question qui a toujours hanté l'humanité : *Se peut-il que, retournés à l'état de poussière, nous devenions ensuite une création nouvelle ?* Levant tous nos doutes, Tu as dit : *La semence dont vous engendrez, est-ce vous qui l'avez créée ou bien Nous ?* Six mois se sont écoulés depuis le carnage et la démonie des âmes – et c'est Ta parole qui m'a constamment soutenu. Six mois durant lesquels, jour après jour, jour et nuit, j'ai employé toutes mes ressources, toutes mes ruses pour canaliser la force des conquérants : de la destruction vers le renouveau, de la mort vers la vie. J'ai vu le moment où, à peine né sur cette terre d'Espagne, l'Islam allait faire de celle-ci un désert et devenir lui-même un néant. C'est pourquoi j'ai cassé nombre de reins. J'ai mis Tes croyants en compétition pour le moindre des travaux de terrassement. Tablant sur leur orgueil, j'ai fait appel à des étrangers et aux vaincus d'hier pour leur montrer l'exemple et la persévérance. La honte aussi. J'ai fait venir leurs familles jusqu'aux cousins au dernier degré du lignage, leurs chantres et leurs aèdes afin qu'ils entendent leurs propres louanges. Et leurs *neffars*, *naÿs*, *gheitas* et autres instruments de musique pour qu'ils vivent perpétuellement en fête et ne se sentent pas coupés de leurs racines. Je les ai fait transporter avec eux-mêmes, tels qu'ils sont. A chacun d'eux, j'ai donné le sentiment d'être un homme irremplaçable. Et maintenant, Seigneur, regarde-les, écoute-les édifier le monde de demain.

Il cessa de frissonner. Tendu, rigide sous son manteau, c'était comme s'il était à l'affût des échos de l'avenir. Il cria tout à trac :

– Es-tu content, Seigneur ? Moi, non. Pas du tout. Si je suis croyant, je suis lucide aussi. Les yeux bien ouverts, sans voile ni mirage. Je veux voir la réalité en face et non à travers des mots. Je crois en Toi, mais je ne me fais guère d'illusions sur Tes créatures. C'est ce qui fait ma force et mon tourment. Ma solitude. Aide-moi. Éclaire-moi. Apaise-moi. Et, si Ta volonté doit être faite, qu'elle le soit en connaissance de cause. Je suis dans l'errance. Nous sommes tous dans l'errance. Conduis-nous dans le chemin droit. Et d'abord, dis-nous où se trouve ce chemin droit.

Il ne prit pas la peine d'aligner ses pensées le long de sa langue. Comme à l'aide d'une catapulte, il les jeta vers le ciel, avec la passion qui l'habitait depuis si longtemps. Sincère et ardent, il dit :

– Tu nous demandes trop, Seigneur ! Trop et d'un seul coup. Alors que nous ne sommes que des

bipèdes doués à la fois de raison et de déraison. Cohérents dans notre foi et désagrégés dans cette même foi, capables du meilleur et de la plus extrême barbarie. Oui, Tu nous demandes trop ! C'est comme si Tu exigeais de nous que nous construisions une maison en commençant par le toit. Et nous n'avons même pas de fondations dignes de ce nom. Celles dont nous disposons pour l'instant ne sont constituées que de sable et de vent. Nous sommes encore trop fragiles, fragiles et vains, pour qu'on bâtit l'Islam sur nous, sur nos épaules. Laisse-nous le temps, Seigneur, de nous agglomérer en rocs. Tu as assisté à la prise de cette ville, Tu as bien vu. Qu'a pesé le Coran en regard de la préhistoire qui s'est brusquement emparée des conquérants ? Et ils agissaient en Ton nom !... Comment est-il possible que, mus par l'Islam, Tes serviteurs se soient comportés avec tant de sauvagerie ? Des musulmans, ça ? Moi, je dis qu'il faut un siècle ou deux pour transformer des pillards en croyants. Qui me garantit que, dans une ou deux générations, ils ne redeviendraient pas les étrangers qu'ils avaient commencé par être – et que... et que notre avenir ne soit pas le culte de notre passé ? Combien de vies nous faudrait-il, combien d'océans de foi et de montagnes de patience, combien de peau de nos dents et de sueur de notre âme, pour que nous accédions un jour, enfin, à l'état d'êtres humains animés par notre plus grande humanité ? Crois-Tu vraiment, Seigneur, que les rapaces que nous sommes, assoiffés de domination, moi le premier je Te le dis, vont devenir du jour au lendemain des anges rien que par Ta grâce, prêts à voler au secours de l'orphelin, de la veuve, de l'étranger, prêts à redresser le tort, à établir la justice, à appliquer Ta loi, à pratiquer l'amour comme base de la société – et surtout, surtout à partager leurs *biens terrestres* avec ceux qui sont défavorisés par le sort ? Moi, je ne le crois pas. Pas du tout. Je le croirai peut-être dans un siècle ou deux, quand Ton verbe sera entré dans leur crâne et fera partie intégrante de leur sang. Tu sais mieux que moi, Seigneur, qu'il a fallu au Prophète une poigne de fer, en plus du Message qu'il a projeté devant leurs yeux comme un but à atteindre. A sa mort, ceux qui s'étaient farouchement opposés à lui, les Koreïchites de La Mecque, eh bien ! ils ont pris sa succession. Ils se sont convertis, bien sûr. Mais ce sont eux maintenant qui ont l'Empire et la puissance. La gloire, la vérité, l'argent. Voilà où nous en sommes à l'heure où je Te parle. J'avais cru qu'en tournant le dos à l'Orient, ce vieux monde, j'allais fonder une « Oumma » vierge de toute souillure. Je ne suis pas prophète, mais je ne suis pas dupe non plus. C'est pourquoi je Te demande humblement d'exaucer ma prière : allonge ma vie d'un siècle ou deux, Toi qui débordes par-delà les rives de l'éternité. Dans un ou deux siècles, je pourrai enfin faire mon entrée à Cordoue. J'y verrai établie la communauté islamique, en vrai et non en rêve ou en désir. Je ne serai plus qu'émotion. Mon vénéré maître en Islam, l'émir Oqba ibn Nafi, avait célébré dans la mer Ta création. Moi, je célébrerai la création de Tes créatures. Je proclamerai alors Ta gloire, ô Seigneur de l'univers, Souverain des deux Orients et des deux Occidents, Dieu de tous les hommes ! Et peu m'importe que Tu m'accueilles ou non en Ton paradis : le paradis, je l'aurai construit ici-bas, de mon vivant, de ces mains que voilà !

Il psalmodia à voix haute :

– Nous procédons de Toi et nous retournerons vers Toi, Seigneur ! Tu as dans Tes mains le Royaume. Tu es le Royaume ! Ainsi que Tu l'as proclamé dans le Coran, Tu as créé la mort et la vie précisément afin de faire de nous Ta meilleure œuvre – de nous, les hommes. Efface nos doutes, Seigneur ! Pardonne-nous nos errements passés et à venir. Consolide-nous dans la persévérance. Donne un peu de Ta noblesse aux animaux que nous sommes. Guéris-nous des faims et des soifs de ce monde qui nous rend si petits en regard de ce que nous pouvons être et faire. La porte est si étroite qui mène vers Toi et vers nous-mêmes. Bénis-nous, Seigneur ! Fais en sorte que nous vivions, non avec nos idées, mais avec nos cœurs, nos mains, la parcelle de lumière que Tu as déposée dans nos yeux. Fais en sorte que réussisse l'Islam ici et maintenant, et non après notre mort, dans cet au-delà dont nous ne savons rien.

Il dit : « *Amen !* », puis se releva. Il se releva et vit le visage crayeux de Boutr, ses yeux écarquillés. Il

se pencha par-dessus le rempart et regarda ce que regardait son lieutenant.

Des torches allumées en plein jour, fumantes. Une foule compacte, pétrie de silence. Au-devant de la foule, un chameau, un chamelon et un très vieil homme, menu, sans consistance ou presque. Bêtes et gens étaient immobiles. La tête levée vers le ciel, le vieillard observait Tariq Bnou Ziyad avec la fixité acérée d'un aigle. Un long moment s'écoula, intense. Et, brusquement, ce fut comme si le temps se déchirait, engloutissant le présent – cet éternel instant présent où s'enferme la vie, si grandioses et tournées vers l'avenir et le renouveau que soient les entreprises humaines. Tariq se demanda *qui* était fatigué, vieilli, effrayé aussi. D'en bas, le vieil homme le considérait toujours. Et puis, de toutes ses rides, il lui sourit et on eût dit qu'il venait enfin de retrouver le visage d'un ami, après tant d'années de séparation.

Tariq se secoua, respira à fond, essarta ses pensées moroses. Mais, même alors, les petites pointes de feu glacial continuèrent de lui picoter l'échine.

– Il me connaît, ce vieux débris ? demanda-t-il abruptement à Boutr.

Boutr ne bougea pas plus qu'une souche. Les yeux rivés sur l'homme au chameau, il dit d'une voix détimbrée, absente :

– Il... il est... il est revenu !

– Il me connaît ? répéta le général.

Boutr tourna vers son chef une face décomposée par la joie, la vénération, la crainte. Il dut s'y reprendre à plusieurs fois pour jeter en vrac des lambeaux de phrases, de l'aigu au grave :

– Tous. Il nous connaît tous. Les vivants et les morts. Chacun de nous par son nom et son histoire. Ce qu'il a vécu. Ce qu'il aurait pu vivre. Son bien comme son mal. Son squelette qui est sous terre ou le squelette qu'il deviendra un jour. Il a le temps du temps. Il y en a qui disent qu'il est de ma tribu, les Aït Yafelman. Azwaw Aït Yafelman, c'est son nom. Mais il est mort il y a longtemps. Et le revoilà debout et c'est tout à fait naturel. Il y en a qui disent que c'est le Fils de la Terre, l'ancêtre du peuple antique. Mais tous, nous croyons, nous savons que c'est le Maître de la Main. Sa main peut ressusciter les morts, elle peut tout faire.

Et il se tut, comme vidé de tout influx, comme s'il venait par désarroi de trahir un secret. Tariq marcha sur lui, le toisa de bas en haut. Il dit :

– Reprends ton manteau, lieutenant. Tu en as besoin pour voiler ce qui reste en toi de superstitions : ce n'est que récemment que tu t'es converti à notre foi. Je ne t'ai pas demandé de barbariser ou de légender. J'ai demandé au musulman que tu es si ce tas d'os me connaît.

– Il n'est venu du siècle précédent que pour te voir, répondit Boutr comme à regret. (Les mots sortaient lentement de sa bouche, un à un, maigres et secs.) Oui, il te connaît par ton nom et ton histoire.

– Comment le sais-tu ? cria le général. Qui te l'a dit ?

– *Lui.*

Et, du doigt, Boutr désigna le vieillard.

– Je ne l'ai pas entendu parler. Je ne suis pas sourd.

– Oui, chef. Sûrement. Il n'a plus de langue. Mais il continue de parler. C'est ce qu'il vient de me dire.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Dois-je te mettre aux fers ?

– Il te parle ! Je lis les mots sur ses lèvres. C'est ma spécialité.

Vertigineusement, Tariq Bnou Ziyad interrogea le fonds d'irrationalité qui demeurait en lui – en lui aussi, le représentant clair et net de la religion de Dieu claire et nette. Et l'irrationalité supposait aussi bien la foi la plus pure que la cruauté mise parfois au service de cette foi. Car lui-même avait été cruel dans la préparation et la conduite de la guerre, il le reconnaissait. Et il entendait le rester en temps de paix jusqu'à l'avènement du Royaume, sans merci pour les hommes et leurs démissions quelles qu'elles

fussent, non parce qu'il était un guerrier, mais parce qu'il croyait en sa force d'âme et qu'il ne pouvait concevoir qu'un Islam à sa mesure et à son image : sans faiblesse. La tête en feu, il lança à Boutr un ordre qui avait le contenu et la forme d'un défi au destin :

– Eh bien, lis ! Qu'est-ce qu'il dit ?

– Il dit : *Lis !*

– Ensuite ? Qu'est-ce que je dois lire, selon lui ?

– *Lis au nom de Ton Seigneur qui a fait la création ; qui a créé l'homme à partir d'un atome...*

Tariq poussa un soupir de soulagement. Il fit claquer ses doigts, le pouce contre le majeur.

– C'est très bien ! approuva-t-il, réjouï. Il sait par cœur les premiers versets qui ont été révélés au Prophète. Mais il n'est pas venu de si loin pour me réciter le Livre en son entier, aha ? Dis-lui que ce n'est pas la peine, que je le nommerai lecteur du Coran à l'usage des sourds-muets... dans un siècle ou deux, quand Cordoue sera Cordoue. Mais il a le temps, à ce que tu prétends ?

Boutr ne fit pas comme s'il n'avait pas entendu : il n'entendit effectivement rien. Il n'était plus que vue. La main en visière pour se protéger du soleil, il suivait attentivement le mouvement des lèvres d'Azaw et traduisait à mesure :

– *Lis ! Lis au nom de l'arbre. Il y a les racines et il y a les branches. Les branches s'effeuillent en automne ; certaines d'entre elles deviennent du bois mort et il en naît d'autres pour les remplacer, nourries de la sève qui monte toujours des racines.*

– Attends ! dit Tariq dans un souffle.

Il commençait à comprendre. Ce cachectique sans langue et sans âge n'était pas si pusillanime qu'il en avait l'air. Ainsi, il proposait le contre-Coran ? Et, de surcroît, il était l'ancêtre du peuple antique ? Si musulmans qu'ils fussent, ces Berbères immobiles qui l'entouraient, Boutr lui-même, croyaient encore en lui. Par Dieu et par Sa gloire, mais il était le bienvenu ! Il aurait son utilité dans la société islamique. Demain, ce sornetteur pourrait remuer les lèvres à loisir ; par ses paraboles sagaces, il aiguillonnerait les docteurs dogmatiques et rigides de la Loi. Et, par Dieu et Sa Gloire, l'Islam avait bien besoin d'être vivifié, maintenu à l'état de veille permanente.

– Attends ! répéta le général. Dis-lui...

– Il dit : *Lis ! Lis au nom de l'eau. Il y a les sources et il y a les rivières. Certaines rivières n'atteignent jamais la mer, ou bien tarissent en cours de chemin. Il en naît d'autres le long des siècles, nourries de l'eau qui descend toujours des sources. Boutr Aït Yafelman, toi qui n'es qu'un petit ruisseau, demande au guide de l'Islam à qui tu es en train d'exprimer mes mots s'il se souvient encore de son père.*

Quelque chose craqua dans l'immense édifice rêvé avec tant de ténacité et d'amour. Tariq en perçut l'écho à l'intérieur de ses os. Homme d'une seule idée où confluaient toutes les ressources du désir de réussir aussi bien que de la *volonté* de réussir, il était certain, de science certaine, que l'entreprise qu'il avait conçue de longue haleine allait bientôt voir le jour et s'étendre dans l'espace et le temps. Il avait tout prévu, depuis les fondations de la mosquée-cathédrale jusqu'à son muezzin futur ; depuis les jardins suspendus jusqu'à l'armée de jardiniers fils d'Ispahan, de Kairouan ou de la vallée de la Moulouya qui étaient déjà à pied d'œuvre – et l'horloge florale, là-bas sur la colline que des centaines de bras étaient en train de défricher avec ardeur ; les librairies au pied et à l'écoute des fontaines publiques ; les galeries marchandes multicolores d'écheveaux, de ciselures et de fruits des trois continents ; volées d'oiseaux trillants des terrasses aux patios ; patios baignés de lumière et de sérénité où l'on prendrait ses repas en musique et en commun avec l'étranger, le boiteux, l'orphelin, avec quiconque frapperait à la porte et dirait : « Je suis un hôte de Dieu » et l'adhésion de la main à ce qu'elle allait créer, l'adhésion des sens à l'habitat, l'adhésion de l'art à la vie quotidienne, l'adhésion de l'individu au groupe de telle façon que la

solidarité ferait disparaître à jamais la solitude – solitude de l’homme, d’un pays, d’une race, d’une culture ; l’œuvre de chair sans frontière ni lutte aucune avec celle de l’esprit, si totalement, si intimement que chaque habitant du royaume d’Al-Andalous, musulman, juif, chrétien ou athée, ne voudrait plus connaître d’autre monde ni ici-bas ni dans l’au-delà... Oui, il avait rêvé, aimé, commencé à enfanter tout cela. Prévu l’avenir dans les moindres détails, hormis celui-ci : le passé.

Penché par-dessus le rempart, Boutr continuait de traduire, avec douleur, comme si chaque mot était une dent arrachée à sa mâchoire :

– *Le guide de l’Islam se souvient-il de ses aïeux ? Ils n’étaient pas musulmans. Et, pourtant, ils lui ont donné la vie. C’est cette même vie qui poursuit son cours depuis le fond des âges.*

Les mains en porte-voix, Tariq lança soudain à pleins poumons :

– Ancêtre du peuple berbère, tu es mon hôte. Plus encore, je suis le tien et je te demande l’hospitalité. J’ai besoin d’un sage comme toi, chargé d’ans et d’expérience, qui me rappelle constamment le poids du passé, si par mégarde je m’égarais dans l’utopie ou la barbarie. Je sais très bien que le passé a dévoré tous les prophètes de Dieu et a englouti leurs messages. Je sais très bien que ce vieux passé d’où est sorti l’Islam comme du néant vient de resurgir, plus présent que jamais. A longueur de journées, mes émissaires me rapportent le bruit et la fureur des batailles sanglantes entre les différents états-majors de l’Empire, depuis Damas jusqu’à cette ville-ci où se sont installés pas moins de cinq émirs descendant en ligne droite du Prophète, tous rivaux, ainsi que leurs différentes clientèles, en attendant mieux... Et te voilà, toi, à la croisée du destin, toi dont je ne sais rien sinon tes quelques paroles muettes que mon lieutenant m’a exprimées à haute voix et qui ont une profonde résonance dans mon âme. C’est pourquoi je te supplie de m’aider, que je rêve ou non, que je me trompe ou non, que Dieu m’inspire ou non.

Progressivement, telle une décrue, le sourire disparut du visage d’Azaw Aït Yafelman, toute trace de bienveillance ou de bonté. Ce ne fut plus qu’une grève déserte et désolée, un vieux masque de cire sillonné d’une infinité de rides. Seules les lèvres bougeaient. Les yeux fascinés par ce visage-là et par lui seul, Boutr dit lentement :

– *Le temps est long. Je vais et je viens, quand il se précipite parfois et que les hommes sortent de son chemin.*

– Suis-je sorti du chemin ? interrogea Tariq en un désarroi lancinant.

– *Au nom du père que tu n’as pas connu, au nom de la source, au nom des racines de l’arbre de vie, voici : j’ai entrepris cette marche pour une naissance et pour une mort. Rien ne distingue l’une de l’autre. L’une est imminente, dans deux ou trois heures du temps. L’autre...*

– Eh bien ?

– *Es-tu prêt à affronter l’avenir, si j’en soulève devant toi quelques voiles ?*

– Dieu seul connaît l’avenir et qu’Il me pardonne : je ferais appel au diable lui-même s’il le fallait. Vas-y ! Soulève le plus de voiles que tu pourras. Je suis prêt.

Fébrile, tendu comme un arc par-dessus le rempart, Boutr ramassait les mots et les phrases qu’il déchiffrait sur les lèvres du vieil homme. Il se préparait à les animer en syllabes sonores. Il était en train de se tourner vers son chef, joyeux. Et puis... et puis, il eut un soubresaut. Très bref. De la racine de ses cheveux à la pointe du menton, tomba la sensibilité, tel un rideau de pierre.

– Eh bien ? lança Tariq. Qu’est-ce que tu as ?

Boutr eut un second sursaut. Il se cacha les yeux. Il dit d’une voix pauvre, à peine audible :

– Le soleil m’aveugle. Je ne peux pas distinguer les traits du Maître de la Main.

– Qu’il t’aveugle pour de bon ! Parle. Mot pour mot.

– Le Maître remue les lèvres trop vite. Je n’arrive pas à le suivre.

– Remue ta langue aussi vite. Parle. Mot pour mot, sans détour et sans graisse. Exactement ce qu’il a

dit. Rien d'autre.

– Tu me tueras si je parle.

– Je te tuerai si tu ne parles pas.

L'espace d'un souffle ou d'une éternité, Boutr resta là, sans vie et sans mort, et ses yeux allaient de l'un à l'autre, véloces, comme affolés dans leurs orbites : de l'homme des temps anciens à l'homme des temps nouveaux, en un vertigineux galop de l'Histoire. Quand il ouvrit la bouche, ce fut pour tirer la langue et la mordre jusqu'au sang. En suite de quoi, en un seul et même geste il enjamba la muraille et sauta dans le vide.

الله  
الله

Au soir tombant, Tariq Bnou Ziyad regagna sa demeure. Tout le long du trajet, l'accompagnèrent des cohortes d'admirateurs : chefs de clan qui quémendaient l'appui de son armée, solliciteurs d'emplois qui n'avaient que leurs bras et leur enthousiasme, convertis de la onzième heure qui désiraient une explication approfondie sur tel verset coranique ou tel hadith du Prophète, artistes et savants venus de tous les horizons et qui lui demandaient audience pour faire montre de leurs talents. Il ne leur accorda pas un mot. A personne. Pas un regard, pas un signe d'attention. La porte de sa maison sitôt ouverte, il la leur claqua au nez.

Oum-Hakim l'accueillit en silence. Elle lui servit du bouillon d'escargots, de ces petits blancs avec un cercle noir qu'on ne trouvait que parmi les ajoncs sur les rives du fleuve. Ils avaient mijoté depuis l'aube (sans jamais bouillir) avec dix-sept ingrédients, à égalité d'arôme et de puissance. Et cela donnait une symphonie de sucs qui avait le pouvoir de revigorer les âmes les plus moroses et de redresser les défaillances de la virilité qui n'en pouvait mais.

Tariq en but trois bolées, à petites gorgées. Puis il alla s'étendre sur sa couche. Oum-Hakim lui ôta ses sandales, l'aida à se déshabiller. Les yeux bien ouverts, elle dit :

– Je voudrais un enfant de toi, seigneur et maître.

Il la dévisagea longuement. Elle ne cilla pas. Ajouta dans un souffle :

– Je voudrais un enfant qui ait ta faiblesse. C'est ce que j'ai toujours aimé en toi : ta faiblesse.

Elle ne mourut pas cette nuit-là sous les assauts d'amour, mais ce fut tout comme. A la pointe du jour, elle sut avec fulgurance que le rêve absolu de Tariq fils de Ziyad et fils de l'Islam venait enfin de commencer réellement : dans son ventre de femme.

Deux jours plus tard, Tariq Bnou Ziyad était chargé de chaînes sur l'ordre de son supérieur hiérarchique, le général Moussa ibn Noussaïr, gouverneur de l'Ifriqiyya. Dans les ténèbres de sa geôle, il eut tout loisir de s'interroger sur le rayonnement de l'Islam, présent et futur. Sans acrimonie, froidement. L'homme qui venait de le mettre aux fers était musulman comme lui, de cœur et de parole. Tous deux œuvraient de toute leur foi à l'édification du Royaume de Dieu. Mais pourquoi ce Royaume, avant que de naître, dévorait-il ses enfants, à commencer par ceux qui avaient défriché pour lui la voie et lui avaient apporté leur première pierre ? Et, s'il naissait jamais, où trouverait-il donc sa place dans la volonté de puissance, dans le mépris et la dévalorisation de la personne humaine ? Décidément, l'âme des fils d'Adam était aussi vieille que le monde, vieille dans ses pulsions, dans ses passions, et même dans ses idées. Ce qui se passait en elle avait une permanence indépendante de la marche de l'Histoire, Islam ou pas Islam...

« *Le jour où surviendront certains signes de Ton Seigneur, aucune âme ne tirera profit de sa foi* », chantait le Coran.

Geste par geste, syllabe après syllabe, Tariq revécut les derniers instants du lieutenant Boutr, là-bas sur les remparts de la ville. Boutr avait peut-être eu la révélation de ce qui attendait la communauté islamique pour l'avènement de laquelle il avait combattu avec la passion berbère de ses entrailles. Et au moment où il l'avait su, il avait cessé de le savoir : il avait préféré se donner la mort plutôt que d'admettre le Destin. Né mécréant, tout compte fait il avait choisi de retourner à l'état de mécréance. Que... que lui avait « dit » l'homme à la chamelle, ce démon surgi du passé ?

– Qui est là ? cria soudain Tariq. *Bismillahi rahmani rahim !* Qui parle ?

Autour de lui, le silence. Un silence de tombeau. En lui, la voix. Derrière ses yeux, il y avait encore et

toujours le souvenir d'Azwaw Aït Yafelman, très intense. L'ancêtre du peuple antique le regardait en souriant, remuait les lèvres au ralenti comme s'il s'adressait à un sourd. Ce qu'il exprimait était sans paroles, *sans religion* – ni espérance ni désillusion. Et voici : le sens en était clair, aussi concret, aussi compact qu'une pierre. Immuable. Sauvage.

Sauvage, Tariq Bnou Ziyad se mit à grincer des dents, comme s'il les affûtait les unes contre les autres, prêt à mordre n'importe quelle adversité. Il essaya bien de se boucher les oreilles, mais ses bras étaient enchaînés au mur. Il ne pouvait même pas se tuer, à l'instar de son fidèle lieutenant.

Montait, martelait la voix du vieil homme sans langue et sans mots.

الله  
موت

Accroupi entre les jambes écartées de la femme, Azwaw Aït Yafelman contemplait le ventre de la femme. Le Coran disait : « *Nous allons te révéler quelque chose de grave.* » La nature avait toujours fait entendre sa voix rassurante : « C'est quelque chose de très simple. » Mais les mots étaient les mots – autant de visages de la même réalité qu'il y avait d'êtres humains sur la terre.

Sabre au cou, l'émir Qaïs Abou Imran l'avait reçu avec des transports de joie. Il était vêtu et enturbanné de blanc, entouré de sa garde prétorienne.

– Bénie soit la trace de tes pas, maître ! Dieu allonge ton existence et te donne Sa baraka ! Maître, ô maître ! elle est la prunelle de mes yeux, elle est mon foie, ma demeure. La fièvre la consume. Voici huit jours qu'elle est arrivée à terme. Les plus grands médecins sont venus l'examiner et les sages-femmes se comptent par légions. Rien n'y fait, ni décoctions ni saignées ni grains de nigelle noire... et, pourtant, la nigelle noire est souveraine contre n'importe quelle maladie du corps ou de l'âme. Tous mes dinars, tous mes bijoux, ma vie même, ne suffiront jamais à te prouver une seule once de ma reconnaissance...

Hiératique, Azwaw avait franchi le seuil du palais, longé un corridor peuplé de chevaux, puis une vaste antichambre à ciel ouvert où s'entrelaçaient en gerbes chantantes des jets d'eau irisés jaillissant à deux hauteurs d'homme de deux vasques en onyx. Sur l'immense esplanade en friche jonchée de pierres de taille et de blocs de marbre, il avait fait une brève halte, avait agité la main par-dessus son épaule. La chamelle qui le suivait avait aussitôt ployé les genoux, avec un doux blatèlement d'aise. Du doigt, il avait désigné les outres, le luth, tout ce qu'elle transportait sur son dos, et des serviteurs s'étaient empressés de la décharger.

Artisans à pied d'œuvre. Cuisiniers attisant des feux de bois et faisant dorer des boulettes de millet dans de l'huile d'olive bouillante. Barbiers rasant uniquement la moustache et la nuque de leurs clients, suivant la dernière mode. Pieds nus, des femmes foulaient en cadence des paquets de linge sale enduit d'un mélange de cendre et de limon. Arbrisseaux de toutes essences dont on badigeonnait le tronc au lait de chaux et que l'on couchait ensuite dans des tranchées de sable pour les maintenir en état d'humidité et de vigueur, en attendant le jour où ils rayonneraient debout. Et là-haut, sur le toit, des menuisiers construisaient un balcon en cèdre de l'Atlas, sciant, chevillant, chantant. Les yeux levés vers le ciel comme pour le prendre à témoin, une dizaine d'apprentis muezzins tournaient et tournaient en une circumambulation sans fin, lançaient, modulaient l'appel à la prière, frappaient parfois du poing sur leur paume afin de scander les rimes du rituel. Installés sous la tente, des scribes trempaient leur plume de roseau dans une fiole d'encre à base de laine brûlée, recueillaient fébrilement, mot pour mot, ce que des immigrants venus du Hedjaz relataient des faits et dits du Prophète, selon une chaîne généalogique de transmissions orales :

– J'ai entendu untel dire qu'untel lui avait raconté qu'untel lui avait affirmé sous la foi du serment que le Prophète avait dit : *Aucun d'entre vous ne sera musulman s'il ne désire pas pour son frère ce qu'il désire pour lui-même.* Hadith authentique et certifié conforme à la lettre et à l'esprit...

– J'ai entendu untel raconter qu'untel... avoir entendu le Prophète dire : *Si tu n'es pas taraudé par le sens de la culpabilité, eh bien ! fais ce qu'il te plaît !* Hadith authentique et certifié conforme à la lettre et à l'esprit...

Avide de réconfort, l'émir Qaïs Abou Imran était torrentiel dans la parole. Il baisait les mains d'Azwaw, lui donnait l'accolade, lui expliquait l'événement en salivant d'abondance, les larmes aux yeux :

– Je suis un Moudarite de la tribu de Moudar, l'un de ces Bédouins à l'état pur qui n'ont jamais rien eu que leur désert où ils sont nés. Un désert aride depuis l'aube des temps. Pas de pâturage, pas de bétail,

aucune oasis à des lieues à la ronde. S'ils connaissent l'éternité, c'est celle des éléments. La faim leur est familière, et l'endurance et la patience. Pour subsister, ils faisaient parfois des razzias dans des villes prospères, comme Médine ou La Mecque. Ce sont eux qui ont fourni au Prophète ses premiers partisans. Et, d'un seul coup, tout leur a été donné : la richesse, la puissance, le monde entier à leurs pieds. Alors moi, fils du dénuement qui naguère encore me nourrissais de scorpions et de poils de chameau, me voici par la grâce de Dieu devenu du jour au lendemain gouverneur de Cordoue et qu'est-ce que je peux éprouver, sinon une fierté secouée par les soubresauts de la crainte devant la gigantesque tâche qui m'incombe ? Et mes frères des autres tribus de la péninsule arabique, qu'est-ce qu'ils ressentent donc ? Ils sont aussi fiers que moi, aussi effrayés que moi : ils ont maintenant la responsabilité du monde. Et nous n'avons qu'un livre, un seul : le Coran. Il est la base même de notre pouvoir, nos tenants et nos aboutissants. Mais je m'interroge, très humblement, très profondément. Sais-tu ce qui nous a permis de triompher de tous les peuples du levant au couchant ? Notre ignorance. Oui, notre ignorance face à des nations organisées, chargées de savoir et de culture. Et voici que nous découvrons soudain le sens de l'Histoire. Cela implique de notre part une marche forcée vers la connaissance de ce que nous sommes et de ce qui nous entoure. Nos archives, c'était uniquement la poésie. Nous sommes à présent confrontés à l'humanité : il nous faut précipitamment tout savoir, tout faire à la perfection – et sans perdre un seul grain de notre nature originelle : les enfants du désert que nous sommes. C'est difficile, crois-tu ? Moi, je te dis que la richesse de celui qui te reçoit se mesure à la cendre qui couvre ses marmites. Moi qui suis habitué aux mirages, je te dis ceci : ce que l'homme imagine est toujours supérieur à ce qu'il voit, car l'imaginaire est plus vaste que le sensible. Je te dirai ceci : à cela il y aura une exception : Cordoue. Cette ville dépassera tout ce que l'on peut imaginer. Elle sera la capitale de la civilisation, Orient et Occident confondus. Elle l'est déjà, jour après jour elle prend vie et corps. Demain y convergeront les sciences, les arts, les techniques. Ce chantier que tu vois va devenir un jardin suspendu. Fleurs et arbustes odoriférants de toutes les contrées du globe. Et, au milieu de ce jardin, exactement là où tu te tiens, s'élèvera le trône de la salle du trône. Ces hommes qui sont là, accroupis, ont traversé la moitié de la terre pour venir déposer de vive voix ce qu'ils ont entendu de tel ou tel hadith du Prophète. Nos scribes recueillent tout par écrit. C'est le commencement de notre Histoire et elle se doit d'être universelle. Bien entendu, les traditions prophétiques seront soumises au tri et au crible. Elles doivent être vérifiées dans leurs voies de transmission et quant à la probité de leurs transmetteurs, afin d'établir l'authenticité des hadiths qui sont le fondement du comportement des croyants. Et celui-ci... celui-là, tous ceux-là que tu entends s'exercer à l'appel à la prière seront les muezzins des mosquées que je ferai bâtir. Et il y aura une mosquée-cathédrale d'une magnificence telle qu'elle éclipsera le souvenir même du palais du roi Salomon auquel obéissaient les génies de la terre et des cieux. Foi de Dieu, ce sera la Maison de Dieu ! Par vagues, en rangs serrés, les hommes y entreront et recevront en plein cœur la lumière du zénith fiancée à la musique des eaux. Ils sangloteront de joie à l'écoute de la parole divine : *La paix, la paix jusqu'à la montée de l'aurore !* Dos tourné à la foule, assis face à la niche creusée dans le mur, le « mihreb », l'imam qui aura dirigé la prière saluera l'humanité à sa droite, puis à sa gauche, et il dira alors d'une voix retentissant de toutes les émotions du monde : « *AL-FATIHA ! L'Ouverture !* » Je voudrais tant que naisse ce jour-là ! Ce jour-là, tout sera accompli : l'ouverture de l'âme divine qui est en chacun de nous, c'est-à-dire la pureté, la beauté et la bonté.

Il pleura à chaudes larmes, longtemps, maigre et pathétique. Il se moucha ensuite entre le pouce et l'index. Il dit :

– Misère est notre misère et périssables sont nos corps ! C'est à Dieu qu'appartient la force.

De la manche de sa tunique, il tira une petite fiole d'essence d'aloès, la huma, se parfuma la barbe et les sourcils. Il dit :

– Allah !

Il dit, nu dans son désarroi :

– Ma femme est jeune et toujours belle pour ses quarante-deux ans. Dieu a permis qu'elle soit encore féconde, à cet âge-là ! Mais, maître, ô maître, chaque fois ce fut un enfant mort-né. Elle en a déjà perdu sept et qui assurera désormais la lignée des Abou Imran, *ma* lignée ?

Azwaw Aït Yafelman le considéra attentivement. Dans ses yeux, il y avait cette ironie tranquille avec laquelle on regarde les sujets de suprême indifférence. Au fond de son regard, l'émir Qaïs Abou Imran lut la réponse à ses espoirs et à ses angoisses, une réponse sans mots, aussi limpide qu'une source de montagne : quelque chose comme une révolte immédiate pour l'accession à la vie immédiate. Brusquement, il sentit son âme lui remonter entre les clavicules. L'instant d'après, il bredouillait et tournait les talons. Sans comprendre.

La chambre était vaste et oblongue où la princesse Kawkeb-al-Gharb attendait sa délivrance sur un lit à baldaquin, hébétée par la fièvre, engoncée dans un caftan d'apparat, chaussée de mules en fils d'or tressés. A son chevet, une grappe de femmes pleurardes, jacassantes. Elles se tordaient les mains et on eût dit que c'étaient elles qui allaient enfanter dans les douleurs de l'enfer. Çà et là, des esclaves faisaient fumer des résines sur des braseros : encens, storax, sandarac, oliban, costus. Azwaw Aït Yafelman se planta sur le seuil et attendit dix secondes, les bras croisés – le temps que la pièce se vide. Avant de fermer la porte à double battant et d'aller dénuder la parturiente, il se retourna, indiqua par des gestes secs et précis ce qu'il attendait sur l'heure : qu'on lui apportât son luth et ses outres pleines d'eau ; et, sans qu'il y eût le moindre bruit, que la chambre fût débarrassée de son contenu : lit, braseros, mobilier, tapis et jusqu'à la moindre fanfreluche.

Et maintenant, assis sur ses talons entre les cuisses de la femme dans la position du *qâbil* (celui qui va recevoir l'enfant que lui donnera l'accouchée), il examine chaque détail du corps étendu à même le sol, baigné de sueur. S'il médite sur l'ensemble des signes, c'est avec la médiation sensorielle du passé animal de l'espèce humaine.

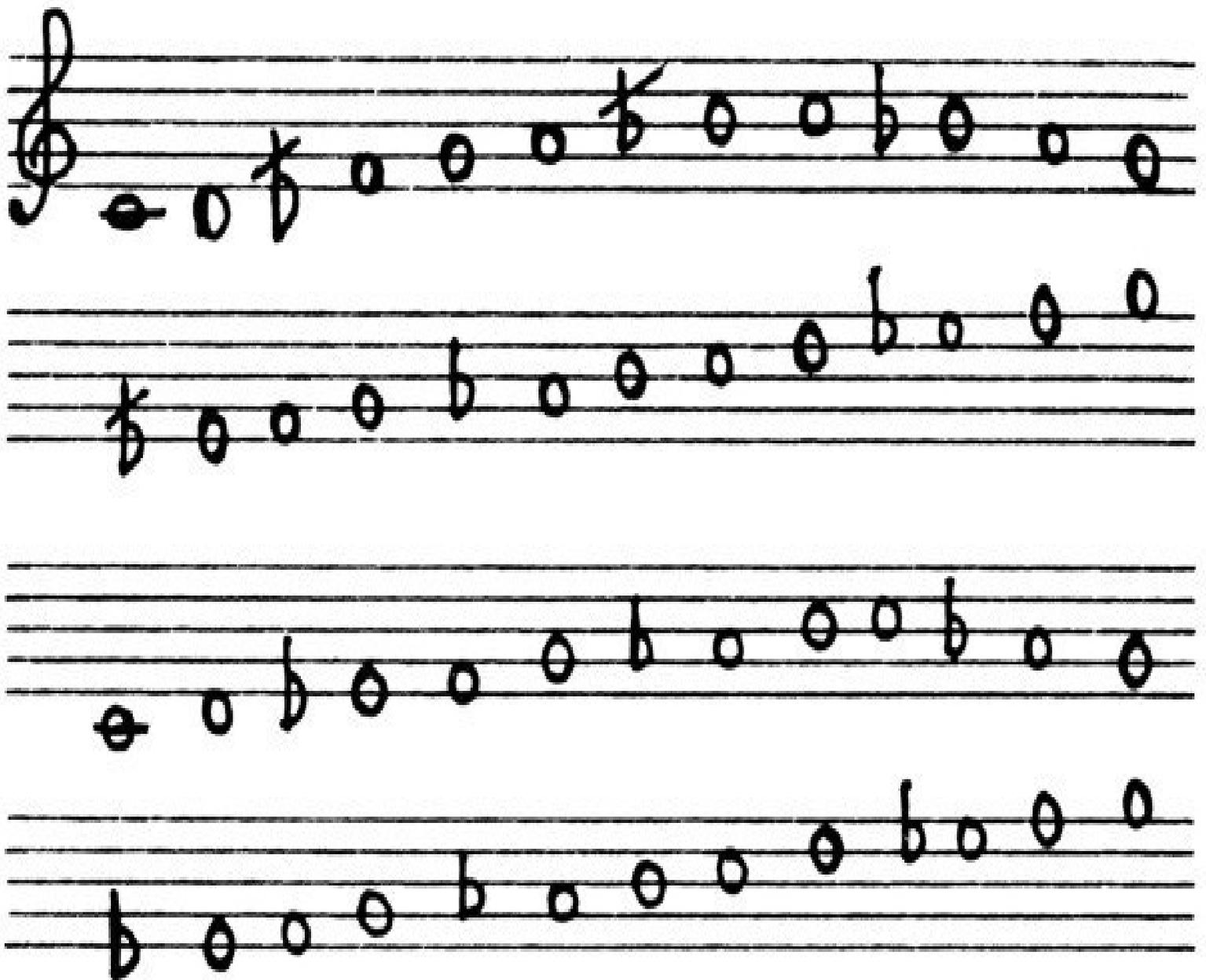
Spasmodiques, palpitent les paupières closes, bat l'aorte du cou. Les lèvres sont sèches, les dents serrées. Blanc-gris, les vergetures sur les jambes, le ventre, les seins. Autour des mamelons, les aréoles sont gonflées, brunâtres. Turgescence, la vulve est aussi fermée qu'une huître. Nombril saillant. Discontinu, le halètement de la respiration, longue par moments et sifflante, puis brève et tambourinante. Discontinue aussi, l'onde de douleur qui soulève ici ou là un pan de peau, jamais le même, tandis que fusent de petites plaintes furtives, avortées à mi-chemin du son et du cri. Tous ces symptômes s'imposent à Azwaw, à son organe le plus noble : la vue.

Au tri de ce qu'il a observé et scrute encore, il tâte la cheville, le front, l'aine du bout de l'index, du majeur et de l'annulaire réunis. Puis, très vite, il attouche le tracé de l'utérus haut placé, du pubis au sternum. Au tri du sensible et de l'imaginaire, il sait aussitôt que quelqu'un est en danger de mort : soit cette femme, soit l'enfant qu'elle porte en son sein, soit les deux à la fois. Tous deux se débattent pour vivre. L'un contre l'autre.

Pas une seule fois Azwaw Aït Yafelman ne cille, qui continue de regarder calmement, fixement – JUSQU'À CE QUE LE CORPS DE KAWKEB-AL-GHARB DISPARAISSE SOUDAIN A SA VUE. Et c'est alors qu'entre ses yeux et ce qu'il regardait l'instant d'avant, se forme un voile semblable à un nuage où peu à peu se matérialisent les images de ce qu'il vient de percevoir. Il les sent pénétrer en lui en un atome de temps, fouetter son sang au galop. Frémissant, il réalise ce que ses mains se préparent à accomplir – ces très vieilles mains qui ne sont plus que rides et nœuds : elles sont tout ce qui lui reste.

Le luth pend derrière son dos. Par-dessus l'épaule gauche, il le fait glisser sur ses genoux en un geste très doux, comme s'il s'agissait d'un enfant endormi. Les cordes, il les effleure pour les réveiller, puis il

leur fait donner de la voix, à plein. Et voici : l'instrument devient une âme aussi vivante que l'arbre plein de sève qui lui a jadis donné son bois. Quatre cordes en boyau de chat, tendues à rompre. Placée au centre, la cinquième est en crin de cheval tressé : le bourdon. Naissant à partir de ce bourdon et y revenant à intervalles réguliers, à la fois pour y mourir et pour en renaître, monte la *langue* des Temps anciens, musicale charnellement ; monte, scande et bat selon l'alternance du jour et de la nuit, selon le déroulement des saisons, le débit du désir, le flux et le reflux de la mer, la crue du fleuve qui inonde champs et plaines, la crue de l'orgasme qui submerge la femme de la nuque à la plante des pieds, la décrue qui laisse derrière elle la terre comblée de verdure et la fille de la terre assoiffée d'une nouvelle eau, le petit bouton de fleur lorsque pour la première fois il s'ouvre, nu, et découvre la splendide nudité du monde, le déferlement du vent d'hiver, la fulgurance des étoiles filantes par les soirs d'été ; danse la mélodie de l'autrefois, danse et vibre en flots ininterrompus de pulsations sans commencement à l'éternité sans changement de l'éternité sans fin. Ceci :



De très loin, du plus lointain de son enfance, à travers sa fièvre et dans la demi-conscience épaisse où elle se débat, Kawkeb-al-Gharb n'entend qu'un amas de sons confus dont elle tire une idée sans forme ni noyau – rien qu'un appel de la mémoire de son corps, retentissant. Elle ouvre les yeux. Azwaw Aït Yafelman arrête aussitôt de jouer. Et alors elle retient le message et comprend, note par note. C'est un déchirement qui la traverse toute, surgi des entrailles de son passé. Elle est là-bas, sur la rive de l'Oumer-Bia, dans son pays natal. Elle a quatorze ans d'existence. Quatorze ans d'un bonheur indicible, jour après jour depuis qu'elle est venue au monde. Gorge déployée, elle lance les notes claires de la chanson de la Mère du Printemps :

– « *La-la-la-li-la-la-la-li-la...* »

L'eau lui arrive au genou, coule et chante entre ses jambes écartées. Devant elle, un rocher blanc sur lequel elle abat en cadence le linge qu'elle vient de frotter avec de la cendre de bois. Autour d'elle, parmi les ajoncs, des flamants roses dont pas un ne bouge. Et, au milieu du fleuve et dans le ciel, le peuple innombrable des oiseaux. Le soleil. La paix. La sève qui bouillonne dans ses lombes, durcit ses mamelons, fluidifie ses yeux.

– Yerma ! Hé-ho ! Yerma !

Oh oui ! elle entend très bien la voix de bronze qui l'appelle de l'autre rive, par son nom :

– Yerma ! Hé-ho ! Yerma ! J'ar-rive !

Mais elle ne se retourne pas.

– « *La-la-la-li-la-la-la-li-la...* »

Derrière elle, elle perçoit les giflements de l'aviron dans l'eau, les craquements de la barque qui glisse et approche, approche... Mais elle ne se retourne toujours pas, par plaisir, dans l'attente de la fin de l'attente. « *La-la-la-li-la-la...* » Dans un instant, tout va mourir soudain parce que quelqu'un de très vivant va bondir sur le rocher. Son père. Comme chaque fois, il va la soulever par la taille, la faire pivoter en l'air et la rattraper dans ses bras. Et, le cœur empli d'adoration depuis quatorze ans, quand elle lèvera les yeux vers le visage d'Azwaw...

Avec la voix d'un enfant qui se réveille à l'aube, Kawkeb-al-Gharb dit :

– Azwaw !

Elle respire à petits coups, bouche ouverte. Geint. Répète :

– Azwaw. Azwaw. Tu... tu es enfin là !

Tendrement, il lui sourit. Et, dans le même temps, il pousse un long hurlement. Sauvage, panique. Crache dans ses mains, les frotte l'une contre l'autre. Immédiates et sûres d'elles, comme indépendantes de sa volonté, ses mains entrent en action, caressent, massent les jambes de la femme en un va-et-vient lent, ondoyant, s'attardent au haut des cuisses, juste sous les aines, sur les loges des adducteurs qu'elles se mettent à pétrir. La vulve, fleur de feu perlée de rosée, il n'y touche pas – pas encore. Il sait que ce qui naît en premier et meurt le dernier, c'est le désir. Et que désirer n'est rien d'autre en vérité que devenir ce que l'on est, essentiellement. Il sait aussi qu'au moment de la délivrance, la femelle atteint l'état suprême : elle est enfin elle-même. Seule, comme à l'origine. Seule et vidée de tout ce qu'on lui a appris. Sans culture, sans histoire humaine, sans religion. D'un seul coup, l'évolution a disparu, n'a jamais existé en regard de l'enfant qui va sortir d'elle, qui la remplit comme un hôte forcé, un étranger, un avenir inconnu qu'elle aime et appréhende à la fois. Et cela est ainsi : cet Islam dont il a été jadis le chantre et le héraut, le sujet et l'objet intimement liés, Azwaw Aït Yafelman ressent encore par vagues viscérales les douleurs concassantes dans lesquelles il l'a vécu, *fémininement* vécu : un accouchement continu, des décennies durant. Et cette femelle-ci, malade ou pas, mourante ou pas, il lui faut sans plus tarder la débarrasser de ses pensées, sinon de ses croyances d'adulte qui sont autant de peurs et lui nouent la chair. Lui faire accepter la soumission totale aux lois implacables de la nature, non par son cerveau, mais par

son corps, fibre par fibre. Lui faire remonter le cours du temps et revivre ce qu'elle a commencé par être : un fœtus dans le ventre de sa propre mère.

Les « chakwas », les deux outres en peau de chèvre. Il en saisit une, gargoulante, dénoue la ficelle de chanvre qui en ferme l'extrémité.

L'eau. Elle est croupie sans doute, depuis le temps qu'il la transporte à dos de chamelle, veillant sur elle plus que sur la prunelle de ses yeux. Mais elle vient de la Mère du Printemps, le fleuve éternel. Il la déverse dans sa main comme dans une conque, fait boire Yerma, la force à boire. Toute femelle a soif, une soif d'incendie, au moment du travail. Il lui ouvre la bouche, l'inonde d'eau sacrée. S'il s'en écoule des rus sur sa poitrine, sur son ventre et sur son sexe, eh bien ! tant mieux. Et qu'importe ce qu'elle essaie de dire dans une sorte d'émotion concrète, et ce qu'elle pense ou ressent d'avoir enfin retrouvé son père ! La petite Berbère Yerma Aït Yafelman qu'elle a été de sa prime enfance à sa nubilité ou la princesse Kawkeb-al-Gharb qu'elle est devenue au gré de l'Histoire, ce n'est qu'un nom, une étiquette du langage. Ce n'est pas une identité. L'identité est ce qui demeure primordial le long d'une existence, jusqu'au dernier souffle : la moelle des os, l'appétit flamboyant des organes, la source qui bat dans la poitrine et irrigue la personne humaine en une multitude de ruisseaux rouges. Azwaw Aït Yafelman, l'homme des temps antiques, entend distinctement les voix internes des viscères, les interprète, leur donne leur pleine signification – s'il ne perçoit et ne veut rien percevoir, pas un mot, de ce que lui raconte sa fille en un débit de cataracte. Il reste sourd, insensible au récit hachuré de ses pérégrinations à travers la terre – tandis qu'il tire de sa ceinture un couteau à manche de corne.

C'est avec ce couteau-là qu'il vidait et écaillait jadis les aloses, les sciènes et les flétans puisés frétilants à lourdes nasses dans l'embouchure de l'Oum-er-Bia, avec cette lame qu'il égorgeait les taureaux debout sur leurs jarrets dans la prairie à flanc de coteau, là-bas à Azemmour, il y a de cela une vie. Méthodique et lent, il l'affûte sur le dallage, insiste sur la pointe. Et puis, avec la rapidité d'une patte de félin, il trace quatre incisions en un seul et même geste : dans le creux des aisselles, le creux poplité derrière les genoux. Perle le sang qu'il suce. S'y mêlent quelques poils qu'il avale, à l'odeur de sous-bois et au goût de levain. La lèvre inférieure de la femme, gonflée à point, gercée, il la transperce de ses dents. Jaillit un filet de sang qu'il happe à bouche serrée, dure, qu'il fait descendre dans son gosier. Chaud. Ces petites goulées qu'il tire d'elle, des zones primaires de son corps, allégeront d'autant les flots qui martèlent dans sa tête, refroidiront la marmite qui bout dans son ventre – stimulent, préparent déjà à l'inconnaissable jouissance : celle qui, issue de sa matrice sans le plaisir d'aucun mâle, dans un instant va transformer toute douleur en une joie animale. La jouissance de la création.

A portée de geste, véloce et précis, il dispose sur le sol un éventail de tout ce dont il va avoir besoin : des bourses en cuir contenant des plantes qu'il a cueillies, séchées et moulues des années à l'avance en prévision de cette naissance-ci. Il ouvre l'une d'elles, saupoudre d'astringents les scarifications qu'il a faites : mélange d'aigremoine, de tormentille, d'ortie blanche et de salicaire. Sa main gauche glisse sous les fesses de Yerma, les masse et les pétrit de toutes ses forces, masse et pétrit la chute des reins, les hanches, les flancs, sans discontinuer – cependant que sa droite fourrage dans la toison couleur de maïs, délicatement déblaie les poils, sépare, déplie, étale les lèvres de la vulve. Puis, doigts réunis en fuseau, plonge dans le vagin. Dans le même temps, Azwaw se penche en avant et, de la pointe de son menton comme s'il s'agissait d'un marteau de porte, il se met à tambouriner sur le pubis, là où la symphyse va bientôt se dessouder en deux os pour livrer passage. Lorsqu'il atteint le col de l'utérus, il le caresse, sent qu'il se dilate. Progressivement, il écarte les doigts, inexorablement, fait décrire à sa main un tour complet. Ce hurlement sans fin, est-ce Yerma qui le pousse ? Il est si semblable à celui qu'il a fait retentir tout à l'heure qu'on jurerait un écho à retardement. La main se referme, se retire avec un bruit de clapotis. Lui succède aussitôt la bouche d'Azwaw qui souffle dans le sexe à pleins poumons, puis aspire, aspire

avec l'attraction centrifuge d'une ventouse. C'est *oralement* qu'il ressent le déclenchement béni des contractions. Et, maintenant, il lui faut agir au plus vite, distancer le temps. Son visage est submergé de sueur et de larmes. Je veux la vie ! *Bismillahi arrahmani arrahim !* Je veux la vie ! *La vie ! LA VIE !* La mort n'existe pas...

Femme civilisée du VIII<sup>e</sup> siècle, épouse honorée du gouverneur de Cordoue, Kawkeb-Al-Gharb se contente de regarder, de souffrir, de subir, tandis que sa nature profonde, aussi vieille que le monde, obéit à sa propre loi. Et la Loi, la lui révèle, la lui impose ce vieil homme de la préhistoire animé par une insoutenable volonté, doué de mille mains voltigeantes, qui lui arque le dos, s'installe à califourchon sur sa nuque, lui fait toucher terre du front, la déplie comme un gourdin de coudrier, la « déraidit », assouplit ses muscles, l'accroupit genoux relevés et aisselles épousant la forme de ses rotules, s'assoit en tailleur entre ses cuisses ouvertes, la caresse, malaxe et lisse sa peau partout où subsistent des nœuds, tête ses mamelons. Elle a la certitude soudaine qu'il l'aime d'un amour de roc et de feu – et, parce qu'il l'aime, ne lui demande, n'exige d'elle qu'une chose très simple, élémentaire : la fin de la pensée pour que l'action commence. Elle se laisse envahir par la bonté de sa force. Le temps recule ; quarante-deux années remontent le courant de la vie, comme si rien d'important, absolument rien, ne s'était passé depuis sa naissance. Quelqu'un lui dit : « Sois ! » Et brusquement, sans qu'elle en ait conscience, elle entre en mouvement. Suit, précède parfois, se met à contrôler et à diriger les spasmes de plus en plus précipités. Doux et ferme comme une verge d'homme, un index lui crève la poche des eaux.

A partir de cet instant-là, ce qu'elle vit et entendit fut imprimé dans sa mémoire, indélébile à jamais. Bouche béante sans langue, l'ancêtre du peuple antique *parla*. Il parla, chanta, donna ses directives dans le moindre détail. Il ne s'adressait pas à elle, qui n'était plus pour lui qu'un réceptacle, une porteuse parvenue enfin à terme. Non, pas à elle. Par onomatopées et sons articulés, par cris roulant dans sa gorge telles des pierres roulant dans une gorge de montagne, il guida l'enfant dans les méandres noirs du tunnel – et celui-ci réagissait à l'œil nu, cela se voyait clairement, c'était comme s'il rejetait les couvertures qui l'avaient emprisonné dans un sommeil de neuf mois. Frissonnant, tendu et pathétique, dansant à pieds joints, tapant dans ses paumes, Azwaw Aït Yafelman donna de la voix. Il mit dans sa voix sa vie entière : près d'un siècle de patience et de ténacité. De fond en comble, il ramassa tous les matins qui l'avaient trouvé encore en vie et il les donna à ce petit d'homme qui tâonnait, brassait à l'aveuglette. Il l'encouragea dans ses premiers pas, le héla, lui dit qu'il l'attendait, qu'il ne mourrait pas avant de l'avoir vu parce qu'il devait lui transmettre quelque chose d'essentiel pour la survie de son peuple. Il lui indiqua le chemin qui menait à la lumière du jour, lui intima l'ordre de se tourner, de continuer à ramper, encore, encore !... de ne regarder en aucun cas en arrière – sinon il risquerait de se noyer dans le fleuve de sa mère ou d'en sortir les pieds devant.

Il sortit la tête la première, les poings serrés comme pour posséder le monde. Un mâle solide, chevelu, sans cou ou presque, le visage aussi fripé que celui du centenaire qui le reçut dans ses mains. Colérique, affamé au dernier degré. Azwaw Aït Yafelman le comprit très bien, rien qu'à l'écoute du vagissement éclatant de vigueur et de fureur où se résumait tout un destin à venir. Il reconnut le caractère de chiendent qui était l'apanage de sa race. Palpitant de fierté, il se reconnut lui-même tel qu'il avait été sa vie durant, en toute circonstance. Il dit :

– *Oho !*

Il secoua la tête, répéta :

– *Oho !*

Non ! pas tout de suite, un peu de patience, que diable ! Il le souleva par les chevilles pour expurger de sa poitrine le liquide et les glaires, trancha le cordon ombilical à hauteur de quatre doigts du nombril, cautérisa la blessure. Il le déposa rouge de faim entre les seins de sa mère où il hurla de plus belle. Il

retourna ensuite à Yerma, lui caressa les cheveux, le front, les tempes avec une douceur infinie : ce n'était pas un membre qui venait de se détacher d'elle, mais c'était comme une amputation – il le savait bien. Il la massa tendrement sur les muscles constricteurs, afin de l'aider à expulser les enveloppes fœtales. Ce n'est qu'ensuite qu'il revint au bébé. Il oignit ses membres, graissa son palais pour faire remonter la lurette, souffla dans son nez pour dégager les cavités du cerveau, le gargarisa pour empêcher ses intestins de se boucher et leurs parois de se coller ensemble. Il répandit sur le petit corps de la poudre de vulnérable. Et puis...

Et puis, il ouvrit la seconde outre, l'abreuva tout son saoul, directement de bouche à bouche. Il finit par lui abandonner l'outre, à portée de sa voracité. Se releva, se dirigea vers la porte. Il lui abandonnait aussi sa chamelle et le petit de la chamelle : qu'il les dévore donc sur pattes, s'il avait si faim que cela !...

De la pointe de son couteau, il traça sur le battant un nom arabe en caractères arabes : « Mohammed ». Tel un sceau. Pendant des décennies, il avait approfondi le doute, avant d'admettre la profondeur de la croyance. Tout comme il avait combattu la vérité – pour la reconnaître. Il ne pouvait pas aller plus loin. Son œuvre était achevée.

A piece of Arabic calligraphy in black ink on a white background. The text is written in a stylized, cursive script. The word 'الله' (Allah) is at the top, and 'محمد' (Muhammad) is below it. The letters are bold and expressive, with some flourishes.

On le prénomma Mohammed comme le Prophète, ce qui ne calma en rien sa fringale. Au matin du troisième jour, Kawkeb-Al-Gharb eut une montée de lait et elle en pleura de joie. Une montée normale, pour un enfant normal. Et puis, très vite, ses seins gercèrent, devinrent douloureux. Elle les ménagea, espaçant les tétées. Ils tarirent.

Les cuisinières du palais confectionnèrent à son intention les fortifiants qui avaient fait leurs preuves, ceux que l'on réservait aux femmes en couches : du *sellou* capable de tenir rassasié du lever au coucher du soleil le jeûneur le plus formaliste du mois de Ramadan (semoule de blé grillé, amandes émondées et grillées dans de l'huile d'argane puis pilées au mortier, graines de sésame, cannelle, anis vert, miel) ; des tajines *mrouziyya* : selle et queue de bélier longuement mijotées avec des oignons râpés, des amandes fraîches, des raisins secs, du beurre salé et cuit un an à l'avance, du miel de l'Atlas qui avait un goût de cèdre, sans compter le gingembre blanc, la fleur de safran et les dix-sept épices et ingrédients – dont la cantharide – qui entrent dans la composition du *ras-al-hanout*, ce joyau de l'art culinaire. A longueur de journées, on lui fit boire du lait d'amande. Rien n'y fit. Plus une goutte de lait.

En désespoir de cause, on confia le hurleur diurne et nocturne à une nourrice, une « drawiyya » mamelue originaire du sud du Maghreb, aux confins du Sahara. On lui en adjoignit une autre pour faire bonne mesure, une captive espagnole qui venait d'embrasser l'Islam par goût du *zeb*<sup>1</sup> plus que par raison ou grâce divine. La « pompe aspirante à tête de bébé », ainsi que le surnommèrent les domestiques (« mais jamais refoulante », ajoutaient-ils, « pas même un rot »), avait à présent quatre sources à sa disposition, douces et chaudes, d'où coulait à volonté le nectar blanc de la vie. La nuit, Mohammed dormait entre les deux femmes. Béat comme un demeuré. Il grandit et forçit, rattrapa rapidement la chute de poids qui l'avait tant fait souffrir aux premiers jours de sa venue au monde.

Sa mère venait souvent le voir. De plus en plus souvent. C'est-à-dire à tout instant du jour et de la nuit. (Ce fut ainsi qu'insensiblement, progressivement, le sommeil la quitta.) Elle s'asseyait sur un sofa, prenait l'enfant dans ses bras. Elle essayait tout au moins : dès qu'il apercevait la créatrice de ses jours, dès qu'il la sentait – même endormi –, il se mettait à crier et à se débattre, violet, le dos et les membres raides, avec la démesure d'un possédé. Elle en avait le cœur contrit.

– Laisse-le, lui dit un soir son époux. (Il n'entrait que rarement dans le quartier des femmes.) Laisse-le, pour l'amour de Dieu ! Ce n'est encore qu'un animal.

Ces mots de bon sens, elle les reçut comme un ordre péremptoire. Elle regarda son maître et seigneur, les yeux sans expression. Où étaient les chants d'amour qu'il composait pour elle et qui la faisaient flamber ? Décidément, elle n'était plus d'aucune utilité. Ni pour lui ni pour la chair de sa chair.

– Il te reviendra bien un jour, tu le sais, ajouta-t-il. Patiente, mon ange, patiente avec ton âme !

Ces paroles de réconfort et de tendresse n'arrangèrent pas ce qui se passait en elle. Au contraire. Un jour... quel jour ? Mais c'est maintenant, *maintenant*, tout de suite que j'ai besoin de mon petit et qu'il a besoin de moi... je lui donnerai mon sang à la place de lait... patiente, haha ! patiente : mais voilà quarante-deux ans que je patiente !... Elle le vit qui berçait le bébé sur ses genoux, qui le caressait ; elle vit le petit corps qui se détendait, qui fondait comme du beurre, ébauchait son premier sourire. Elle sortit en trombe, courut d'une pièce à l'autre, griffa les murs à s'en arracher les ongles, s'arracha des touffes de cheveux. S'écroula à bout de souffle et de chagrin.

Quand elle se réveilla, il y avait cercle autour de son lit. Une douzaine de docteurs de la loi, parmi les plus réputés de la ville. Tour à tour, ils lui exposèrent l'ordre du monde tel que l'avait voulu le Créateur Sublime : la lettre et l'esprit ; ils lui expliquèrent le sens de certains versets coraniques qui avaient trait à la vie. Ils lui rappelèrent avec insistance que le Prophète lui-même n'avait pas été allaité par sa mère, ce

qui ne l'avait guère empêché d'accomplir l'œuvre que tu sais, ma fille. L'Islam, c'est la confiance : fie-toi à Dieu, gloire à Lui !

Si elle les écouta jusqu'au bout, ce fut avec un grand plaisir, une attention soutenue de croyante sincère, mais elle ne comprenait pas. Ce qu'ils lui disaient entraît aisément dans sa tête, chacun de leurs mots y trouvait aisément sa place exacte. Mais aucun d'eux n'en descendait – *ne descendait en elle*. Peut-être n'était-elle musulmane que de tête – mais pas dans son corps. Tant que dura la séance spirituelle, elle resta là, coite, sans une réponse qu'elle pût exprimer en adulte. Car comment faire franchir à ses lèvres des sensations d'enfant ? Elle se contenta de sourire. Les saints hommes les bénirent, elle, son mari et son fils ainsi que sa future progéniture, *incha Allah !* Et ils s'en furent, contents d'eux et de leur science.

Elle dormit profondément cette nuit-là, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Dès le lendemain matin et au cours de la semaine qui suivit, elle fut prise d'une frénésie de lavage. Tout lui paraissait sale, à commencer par ses cheveux qu'elle frictionna avec une pâte de *ghasoul*<sup>2</sup> et une décoction de clous de girofle, puis rinça d'abondance à l'eau claire. Et il y avait ses pieds, ses mains, ses vêtements, la literie de sa chambre, les murs et les recoins. Tout était sale de honte et de péché. Elle réunit son armée de servantes et d'esclaves, leur mena la vie dure. Il n'y eut plus un seul grain de poussière dans le palais, plus une seule trace de fumée ou de graisse sur la batterie de marmites.

A cette activité débordante qui avait canalisé ses pensées, succéda une période d'inertie. La solitude s'empara d'elle, l'isola de son entourage, la tendit dans une méfiance intense, charnelle. Pourquoi l'épiait-on ? Pourquoi les oreilles étaient-elles à l'affût de la moindre de ses paroles ? Et, si elle partait d'un éclat de rire intempestif au milieu des festivités, d'un *zikh*<sup>3</sup> ou d'un *samaa*<sup>4</sup>, pourquoi la regardait-on avec effroi, pourquoi aussitôt un bras venait-il lui entourer les épaules, un bras chargé de pitié et de commisération ? Et, surtout, pourquoi lui chuchoter de se taire ? Oh non ! elle ne pouvait plus se taire. Elle ne disait rien d'inconsidéré. Elle était joyeuse, la certitude l'habitait. La porte va s'ouvrir... Azwaw va entrer, la prendre dans ses bras, la connaître et la remplir de sa semence, comme autrefois. Il est là, dans l'Oum-er-Bia, nageant avec elle entre deux eaux tandis que son membre frétille en elle et la soulève... Il peut tout, mon père. Il est le Maître de la Main. Il va me faire redevenir petite, toute petite... Il va m'inonder de son lait... et... et son lait va couler de mes seins...

On la jucha sur une jument du désert et, à bride abattue, on lui fit franchir sous escorte la distance qui séparait Cordoue du détroit de Gibraltar. On l'attacha sur une barque. On arrima la barque à une encablure du port. La mer était démontée. C'était ce qu'il fallait, selon les prescriptions du docteur Zwitten Baba Abderrahim, le célèbre spécialiste des maladies mentales. Le roulis et le tangage la feraient rendre jusqu'aux humeurs de ses viscères – jusqu'au vertige qui lui avait mélangé la tête. C'était un traitement souverain.

Au bout d'un jour et d'une nuit, on hala l'embarcation. Kawkeb-Al-Gharb était calme, très calme, aussi immobile qu'une morte. Mais elle ne rendit l'âme que des saisons plus tard, personne ne sut jamais à la suite de quelle maladie ni en quelles circonstances. L'émir Qaïs Abou Imran était le premier magistrat de la ville et, à ce titre, il avait droit à certains égards. Il fit réciter la Prière de l'Absent sur la dépouille, qu'on ensevelit ensuite au cimetière des martyrs, près de la porte sud, Bab-al-Mandab. Après tout, ce n'était que justice : elle lui avait donné un fils. La lignée des Abou Imran était assurée, gloire à Allah !

Ce en quoi il avait raison et tort à la fois.



Le même jour, Azwaw Aït Yafelman entra dans l'Oum-er-Bia, presque au moment où les premières pelletées de la terre d'Andalousie tombaient sur le cadavre de sa fille, au rythme des voix graves qui entonnaient le Cantique des Morts. Le soleil levant incendiait la surface du fleuve, donnait une vie étincelante et joyeuse aux ajoncs, une éternité de vol aux légions de mouettes entre ciel et terre. A des lieues à la ronde, le saluait le concert du peuple des oiseaux.

Un pied devant l'autre, l'ancêtre du peuple antique se mit à descendre vers le lit profond, là où les eaux bouillonnantes de la Mère du Printemps se mélangent encore à celles de l'océan comme dans un acte d'amour, en un gouffre rugissant. Il savait nager comme nul poisson au monde – mais il ne fit pas un geste de conservation. Il n'avait jamais mendié, pas même la peau de ses dents, à quiconque. Il ne pouvait rien demander de plus que ce qu'il avait eu le long de sa longue, très longue existence. Et il ne voulait rien de plus. Il avait eu tout ce qu'un homme pouvait désirer – il le savait. Il savait aussi qu'il n'aurait peut-être jamais plus.

Parvenu au centre du gouffre, il se laissa couler telle une pierre. Bouche ouverte. L'eau du fleuve éternel se précipita dans sa bouche, submergea ses poumons, purifia ses ultimes doutes. A la différence des adultes qui quittent la vie les mains ouvertes, lui, Azwaw Aït Yafelman mourut les poings fermés, comme un nouveau-né. Il étreignait encore le monde.



Contrairement aux prémices qui présentaient tous les signes évidents d'un tempérament sanguin et dominateur, Mohammed Abou Imran fut un enfant facile à élever, doux comme un mouton. Les premiers mois de sa vie furent d'une sérénité de plomb. Tout ce qu'il demandait, c'était manger et dormir. Il marcha tôt, parla très tard, ne s'intéressa que peu aux chansons, aux contes et aux légendes dont le gavaient ses deux nourrices. A tous les jeux qu'on lui proposait, il préféra (et de beaucoup) aller à la découverte de ses organes génitaux. On le garda alors emmaillotté jour et nuit et, lorsqu'on le nettoyait, c'était avec la célérité d'un éclair. Non que l'Islam de ce temps-là voilât ou réprimât les manifestations du corps, mais parce que l'émir Qaïs Abou Imran entendait privilégier le cerveau de son héritier, le développer à plein rendement, le nourrir aux sources intellectuelles et éthiques de la civilisation nouvelle. Et on eût juré que l'enfant écoutait gravement son père, qu'il buvait ses paroles. Il lui était très attaché.

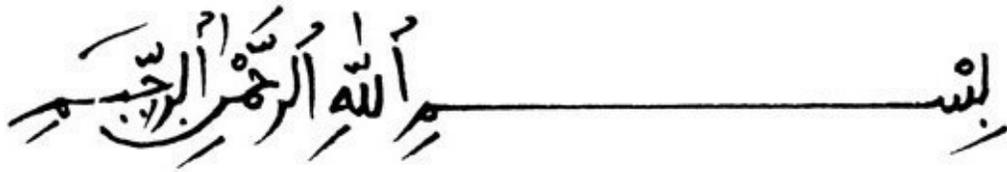
A mesure qu'il avançait en âge, se dessinait sa personnalité. A traits épais. Ce fut un adolescent moyen au comportement plutôt négatif, puis un adulte robuste, mais quelconque, qui ne manifesta en rien la volonté de la vie ou la flamme du rêve. Pas un atome de ce qui avait fait la grandeur de son grand-père maternel, Azwaw Aït Yafelman. Pas un iota du gigantesque désir dont sa mère était morte. Rien qui ressemblât de près ou de loin à la vaste entreprise humaine que bâtissait son père, le gouverneur de Cordoue. (Gouverneur, l'émir Qaïs ne le resta pas longtemps. Il croyait fermement en sa destinée, en l'avenir glorieux de sa lignée. Comme la plupart des serviteurs fervents de l'Islam – et des religions antérieures –, il ne fut qu'un fétu de paille aux mains de Dieu. Le vent de l'Histoire tourna, le fit tournoyer, le balaya en fin de compte, lui, sa famille et sa clientèle. Alliances et désalliances se succédèrent en un galop vertigineux. En fait, Qaïs ne fit que préparer l'avènement de la dynastie des Omeyyades d'Espagne. Longtemps plus tard, on retrouvait encore des Abou Imran parmi les familles les plus illustres de la ville de Fès, au Maghreb...)

Non, Mohammed Abou Imran ne brilla pas par l'intelligence. Il ne marqua pas son époque. Mais, à sa majorité, il entra dans l'Histoire. Très exactement le jour de ses noces. Cela, il n'en eut pas conscience,

dépassait l'entendement de ses contemporains : pour deviner ce qui se préparait, il leur aurait fallu vivre plusieurs siècles. La femme que le hasard, au gré des accommodements entre tribus, avait jetée dans les bras de Mohammed se prénomma Jawal... une enfant naturelle que le général Tariq Bnou Ziyad avait eue d'une captive impure, Oum-Hakim. On honorait à présent la mémoire du conquérant de l'Espagne, on lui élevait des mausolées, on traçait des avenues qui portaient son nom : « *Chariaa Tariq ibn Ziyad* ». Au-delà des actes et des mots, continua de battre et de fructifier le sang d'Azaw. Les ovules s'ouvrirent, captèrent et dirigèrent les spermatozoïdes, de génération en génération. En des ramifications souterraines et innombrables dans l'espace et dans le temps, le souffle d'Azaw Aït Yafelman renaquit. Et avec lui renaquit l'Islam des premiers jours, nu et étranger dans les fastes de la civilisation arabe à son apogée. C'était dans un village berbère de l'Atlas, au début du XI<sup>e</sup> siècle. Il avait nom Abdallah ibn Yassin.



- 
1. Dois-je vraiment traduire en français ce mot concret ?
  2. *Ghasoul* : argile limoneuse qui sert de shampooing.
  3. *Zikr* : litanie à une ou plusieurs voix.
  4. *Samaa* : littéralement : l'écoute. Litanie au cours de laquelle on entend les réponses suscitées par les invocations ou la musique.



– Entre, étranger. Entre en paix. Le jour de l'éternité commence.

C'est par ces paroles coraniques que l'étranger fut accueilli à la porte sud de Cordoue, par un matin clair de l'an de grâce chrétienne mil cinquante-quatre. Il était vêtu d'un burnous de laine brune, coiffé d'une toque en peau de bouc, long et maigre comme une queue de vache. Il n'eut pas à décliner son nom ni à fournir d'explications sur le pays dont il était originaire. Il était avare de ses mots. De surcroît, on ne lui demandait rien : sa qualité de non-citoyen de la ville suffisait amplement, faisait aussitôt de lui un hôte de marque. Tout fils d'Adam qui vivait au-delà des remparts de Cordoue – et peut-être des frontières de l'Andalousie – ne pouvait être qu'un sous-développé. On allait lui montrer le paradis.

– Bois, frère. Ce n'est que de la rosée pure que des centaines de jardiniers ont recueillie à l'aube sur les pétales des fleurs, goutte à goutte, dans un ou deux de nos centaines de jardins. Des mains de jeunes filles en fleurs ont jeté quelques grains de gomme arabique dans un brasero contenant des braises en combustion. Lorsque la fumée a commencé à se dégager, elles ont placé une cruche en terre renversée au-dessus du brasero, pendant quelques minutes, afin que la senteur de la gomme l'imprègne. Ce n'est qu'ensuite qu'elles y ont déversé la rosée. Voici la cruche, étranger. Bois et que la beauté du monde descende en toi !

Il but. C'était délicieux, rafraîchissant. Il ne dit rien.

– Et mange. C'est du *herbel*, un en-cas qui nous permet d'attendre le petit déjeuner. Ce n'est que du blé grossièrement concassé au mortier. Bien sûr, les femmes l'ont trié grain par grain. Oui : elles se réunissent par groupe de quartier, tantôt c'est le quartier des limandiers, tantôt celui des tisserands, tantôt celui des parfumeurs, par roulement. Et ainsi tout le monde se sustente, en communauté. Donc, elles ont lavé le blé, l'ont nettoyé de tout tégument. Elles ont commencé hier soir, il faut du temps pour confectionner les bonnes choses de la vie. Elles ont couvert le *herbel* d'eau de pluie, l'ont placé sur un feu de charbon de bois. Il a cuit toute la nuit, personne n'a eu à le surveiller. Il ne faut surtout pas y toucher pendant qu'il lève et gonfle. Ce matin, elles l'ont mélangé à l'aide d'une écumoire en bois de citronnier. Elles ont fait bouillir du lait trait sur place et l'ont versé sur le blé, petit à petit, tout en remuant. Une femme a ajouté du sel, une autre du sucre, une troisième du beurre frais et de l'eau de fleur d'oranger. Ces trois-là sont des spécialistes : on les appelle les « goûteuses ». Oui : elles sont enceintes de six ou sept mois. C'est à cette période de leur grossesse que leur palais est le plus fin, comme tu sais. Il y a toujours des femmes enceintes dans notre ville. Elles goûtent, rectifient l'assaisonnement de tous les plats de toutes les demeures. Et ainsi, elles donnent le jour à des enfants splendides quand elles arrivent à terme. Goûte, étranger. Et que la baraka d'Allah te baigne !

Il goûta. C'était succulent. Il ne dit pas un mot, reprit une cuillerée, puis une autre, une autre encore... On eût dit des grains de miel fleurant le terroir, à la fois moelleux et craquants sous la dent. C'était au poste de garde où on l'avait conduit en musique. On l'avait installé sur un sofa tendu de brocart, on avait calé son dos avec un choix de coussins brodés et passémentés d'argent. Sous ses pieds, sur les murs, une symphonie de tapis et de tentures où se mariaient l'azur, l'indigo et le parme sur un fond rouge sombre. *Qanoun*, violon alto, *oud*, *derbouka*, le quatuor s'était assis en cercle, exécutait et chantait à l'unisson

des « mouwachahat », cette musique andalouse qui enveloppait l'hôte d'une paix charnelle, lui ouvrait l'appétit, puis aidait à sa digestion heureuse.

On mena ensuite l'étranger (il était toujours silencieux) dans la salle d'eau attenante. L'eau chaude et l'eau froide coulaient telles deux sources sonores, l'une d'une gueule de lion en bronze, l'autre d'un bec de cormoran en céramique, dans des conques en faïence irisée. L'homme qui venait de se rassasier prit le pain de savon qu'on lui tendait et qui avait la forme d'un mont de Vénus, en huma le parfum de rose, se nettoya longuement les mains et la bouche. Du musc fut vaporisé sur son crâne chauve et sur sa barbe, une robe d'honneur en soie du Yémen fut glissée par-dessus son burnous, ses pieds se retrouvèrent prisonniers de fines babouches blanches, si tendres et immaculées que l'étranger cilla. Ce fut indépendant de sa volonté, lui qui de tout temps n'avait marché que sur la plante rugueuse de ses pieds. Jusqu'au soir tombant, tant que dura la visite de la ville, il resta ce qu'il était, le visage ascétique, sans expression aucune, fût-ce dans la prunelle de ses yeux. Un témoin venu d'une autre planète.

Suite ininterrompue de fontaines, musique des eaux, rires de la foule au pas lent, orchestre à tous les carrefours, débauche de cuivre, d'or, de menthe, de tissus et de biens de consommation. C'était la première galerie marchande. Galerie à auvents et balcons ouvragés, avec en guise de ciel des écheveaux de laine et de soie tendus d'une façade à l'autre en une orgie de tons chauds. Tombait à travers eux la lumière du zénith, décomposée par ce spectre en couleurs fondamentales, puis dégradée en couleurs complémentaires. L'homme que l'on guidait par la main à la découverte de la civilisation essayait en vain d'enjamber ces rais verts, ocre, cobalt, jaunes, émeraude, rubis... Il ne voulait pas les salir. Et peut-être pensait-il d'abord à la terre qu'il foulait.

– *Balek !* Place, place à l'étranger !... *Balek !*

– Quatre-vingt mille magasins. Regarde.

Il le voyait bien, enregistrait tout, n'avait pas de mots. De chaque magasin sortait un commerçant qui s'avavançait souriant à la rencontre de l'étranger, une offrande dans le creux de ses mains.

– Prends, frère. C'est un échantillon. Tu es mon hôte.

– Tiens, frère. Sens ce raisin avant de le déguster.

– Mon hôte... frère... hôte... prends... c'est un présent...

– Place, place ! *Balek !*

L'homme à la triste figure portait à sa bouche une datte, une autre datte, quelques grains de raisin, une pêche dodue, une olive violette – de ces *meslalla*<sup>1</sup> qui avaient macéré dans leur jus et qui avaient le goût d'un clitoris. Consciencieusement mâchait. Pépins et noyaux, il les mettait dans le capuchon de son burnous.

– Viens, lui dit le capitaine de la garde qui faisait office de chambellan. Suis-moi. Et que ton âme se prosterne devant ce que tes yeux vont voir !

Majestueusement, l'homme au visage de pierre entra dans la seconde galerie marchande, la traversa presque à mi-pas. Ici, ce n'était pas la laine ou la soie qui formait un avant-ciel : mais un jardin suspendu. Du patio de chaque maison jaillissaient des tiges d'arbustes qui longeaient les vestibules, passaient dans le trou aménagé à cet effet dans le chambranle des portes, puis escaladaient les façades, abandonnaient des diadèmes de fleurs autour de chaque fenêtre – et toutes leurs gerbes vivantes, elles les jetaient à profusion à deux hauteurs d'homme en un dôme éblouissant. Jasmin blanc, jasmin violet, roses, bigaradiers, *elranj*, trémières, bougainvillées, étoiles de soleil, quantité d'autres plantes odoriférantes auxquelles on cherchait encore un nom arabe. De la rue pavée de zelliges rutilants damassés de vert béryl, montaient les jets d'eau : les faisceaux liquides, chantant de note en note toute une gamme d'harmonies, ne touchaient jamais les fleurs, pas la moindre goutte. Ils s'arrêtaient en dessous, la valeur d'une main d'homme. Juste pour les rafraîchir en un souffle de brise.

Les échoppes n'étaient pas attenantes aux maisons. Elles étaient au milieu de la rue, d'espace en espace, en bois d'arar, rondes comme des kiosques. C'est là qu'œuvraient les maîtres artisans du parfum. Ils avaient toutes les essences sur place. On leur apportait à manger et à boire. Du matin au soir, parfois la nuit entière, ils étaient rivés à leur *quettara*, surveillaient passionnément l'écoulement goutte à goutte de l'esprit embaumé des pétales. Et chacun d'eux mit un point d'honneur à déposer une gouttelette de son art là où l'étranger les laissa faire malgré lui : sur son front, entre ses doigts, au lobe de ses oreilles.

– Et maintenant, lui dit son mentor, viens te repaître l'âme de l'éclat de notre science. Entre et écoute.

L'homme qui venait des confins de la civilisation entra, écouta.

Gradins, des étages de gradins, jusqu'au plafond sculpté d'où pendaient des lustres en cristal de roche. L'amphithéâtre était archicomble. Assis en tailleur sur une estrade, le professeur de médecine donnait son cours magistral aux étudiants accourus des quatre coins du globe.

– ... Un jour, j'ai compté quarante légumes et viandes différents qui entraient dans la composition d'un seul plat. Je dis bien : quarante. Mais revenons à notre sujet. Donc, la médecine est une science qui englobe tout, parce qu'elle a pour objet la santé du corps humain, la vie. Le médecin s'efforce de conserver la santé à ceux qui font appel à lui, ainsi que de prévenir les maladies. Il commence par localiser les troubles, sans oublier les états d'âme, et il établit son diagnostic. Il fixe aussi les thérapeutiques, en déduisant les effets des remèdes de leur composition et de leurs vertus. Il apprécie l'évolution d'une maladie et sa tolérance aux médicaments en examinant la couleur des urines du patient, la forme de ses excréments, son pouls. Il imite en cela la nature et il l'aide quelque peu : c'est-à-dire qu'il développe chez le malade la volonté de vivre...

Il disserta longtemps, détailla le phénomène de la poussée du sang dans les artères, la circulation sanguine, la circulation pulmonaire. Tel un leitmotiv, il revenait toujours au point essentiel de l'objet même de la médecine : la relation malade-maladie-environnement. S'il apprit et retint, l'étranger n'en laissa rien transparaître. Il était avare même de sa salive.

On le conduisit à la médersa de la musique. Elle était située dans un parc arborisé d'essences nobles. Chaque élève, dès son plus jeune âge, devait d'abord construire l'instrument de son choix, l'ouvrager, l'élever comme un enfant, le nourrir de patience et d'amour, apprendre sa texture grain par grain, son toucher, son odeur – sa personnalité. Cela durait parfois des années. Et, lorsqu'il en tirait enfin la première note, ce n'était pas en tant que maître de l'instrument, mais tel un amant aux pieds de l'aimée, à son écoute, ou un Bédouin frère de cœur de son cheval. L'étranger embrassa tout de son regard attentif. Il écouta longuement les jouissances d'harmonie et les explications détaillées des professeurs. Il n'émit pas un seul son.

On le reçut à déjeuner dans une maison particulière, un petit palais. Un homme y entra. Il se retourna à la vue de celui qui n'était manifestement pas un Cordouan. La main tendue, il dit :

– Viens partager notre repas. Tu nous honorerais. Après toi, frère. Cette demeure est la tienne.

On roula devant le frère quatre tables rondes que des serviteurs chamarrés chargèrent de plats fumants. Il s'en gava. Sans pousser un seul soupir d'aise ni de quelque sensation que ce fût. On lui lava les mains dans une bassine d'argent à étagères superposées percées savamment de trous comme les ouïes d'un luth. En y tombant, l'eau que déversait un domestique d'une bouilloire devenait un chant de cordes. Les heures avaient passé dans la liesse, l'après-midi touchait presque à sa fin. On invita donc l'étranger à s'étendre pour un petit somme – en attendant la suite des festivités, dans le palais du Calife. Il ouvrit la bouche, dit :

– Non.

Il se leva et demanda d'une voix grave :

– Où est Dieu ?

Le capitaine de la garde fut aussitôt sur ses gardes. Il posa la question qui lui brûlait les lèvres depuis le matin :

- Qui es-tu ?
- Un Berbère de là-bas.
- D’où ça ?
- De Sidjilmassa.
- Qu’est-ce que c’est que ça ?
- Rien. L’Atlas.
- Quel est ton nom ?
- Abdallah. Abdallah ibn Yassin.
- Et que fais-tu dans la vie, Abdallah ?
- Rien. Je prie.

L’officier éclata soudain d’un rire de bonheur.

- Tu es un *fqih* ? Tu enseignes le Coran aux barbares ?
- Je suis un marabout.
- Tu veux visiter notre mosquée-cathédrale, la mosquée des Omeyyades ?
- C’est pour cela que j’ai entrepris ma marche depuis la montagne. Uniquement pour cette raison.
- Viens, homme de Dieu. Suis-moi. *Balek ! Balek !...* Place, place ! Place à l’homme de Dieu ! Avis à la population : l’homme que voici va diriger la prière... *Balek ! Balek !*

Derrière eux, la foule s’amassa par vagues, grossit en marée, s’étira en procession. Un nouvel imam, même d’un seul jour, était toujours le bienvenu.

Abdallah ibn Yassin se déchaussa, ôta la robe dont on l’avait gratifié comme d’un suaire, fit ses ablutions dans la vasque de la mosquée, l’une des innombrables vasques de la cour des Orangers. Vigoureusement frotta, frotta. Il se sentait impur de tout ce luxe qui l’embaumait tel un cadavre. Il usa beaucoup d’eau. Puis, lentement il traversa la forêt des colonnes.

Le « mihreb » était en marbre, si lisse et si poli qu’il amplifiait, renvoyait le son à des parasanges à la ronde, chargé des quatre échos de la mosquée et des résonances de la voûte. Abdallah s’y dirigea, tourna le dos aux fidèles. Il avait attendu cet instant-là depuis des années, des années – lui, l’humble, le croyant aussi solide que sa montagne natale. « *Thabaraka alladi biyadihi al-moulk... Gloire à Celui entre les mains duquel est le Royaume !... Celui qui a créé la mort et la vie afin de faire de vous, oui de vous, Sa meilleure œuvre...* » La sourate qui commençait par ces mots, il la préférait entre toutes. Elle était simple et belle, parce qu’elle résumait le Destin.

Et voici comment se manifesta le Destin : Abdallah ouvrait déjà la bouche, il se préparait à faire remonter dans sa gorge toutes les voix de tous ses ancêtres qui avaient déposé leur vie et leur mort dans son sang, génération après génération, globule par globule, et leur sueur et leurs larmes, leur foi et leurs désillusions – et puis... Et puis la Voix retentit dans son corps brusquement, frappa son crâne, figea sa langue. Distincte et claire, Elle dit :

– ***Ne récite pas. Pas un mot. C’est Mon ordre. Sors d’ici et agis selon Ma voix.***

Il sortit et agit. Trois saisons plus tard, en l’an mil cinquante-cinq, il enlevait les places fortes à la tête de ses commandos, conquérait le Maghreb et la plus grande partie de l’Espagne, fondait la dynastie berbère des Almoravides qui devait durer près d’un siècle – l’espace d’un renouveau, un infime printemps de l’éternité sidérale.

Rêvé au Moyen Age sur les vestiges d’une naissance, à Cordoue, puis à Fès ;  
écrit en France en 1984-1985, de nuit, et parfois l’après-midi, lors des siestes de mon dernier-né :





---

1.

*Meslalla* : littéralement, « touche la dame ». La recette existe encore à Fès.